# HISTOIRE DE MONSIEUR CLEVELAND.

TOME TROISIEME.

L

RULLSKOR

I Ecri

Che

## LE PHILOSOPHE

ANGLOIS,

OU

HISTOIRE

DE MONSIEUR

#### CLEVELAND,

FILS NATUREL

DECROMWEL;

Ecrite par lui-même & traduite de l'Anglois,

NOUVELLE EDITION.

Enrichie de Figures.

TOME TROISIEME.



A LONDRES, Chez PAUL VAILLANT.

M. DCC. LXXVII.

51

\*\*

J Va me d'a Va de



LE

### PHILOSOPHE ANGLOIS; HISTOIRE

DE MR.

#### CLEVELAND.



SUITE DU CINQUIEME LIVRE.

JE partis de la Havane, dans un bon Vaisseau, & bien accompagné. Le vent me sut si savorable, que je sus le jour d'après à la Jamaïque. J'y trouvai un Vaisseau Anglois, nouvellement arrivé de Londres, dont le Capitaine me Tome III. confirma tout ce que j'avois appris de Dom Pedro d'Arpez, concernant l'heureux rétablissement de la Maison Royale. Ce n'étoit point un évenement nouveau, puisqu'il y avoit déja plus de deux ans que le Roi Charles étoit remonté sur le Trône; mais j'en ignorois un grand nombre de circonstance, que je me sis raconter avec plaisir. Je m'informai ensuite si l'on avoit quelque connoissance à Port-Royal, d'un Anglois retiré dans l'Isle de Serrane, & obstiné à y vivre seul, par haine contre les hommes. Personne n'en avoit entendu parler; mais on m'apprit quelques particularirés de cette Isle, qui augmenterent l'empressement que j'avois d'y arriver. On m'assura qu'elle tiroit son nom d'un Gentilhomme Espagnol nommé Serrano, qui y avoit passé un grand nombre d'années, dans la même solitude que l'Anglois dont j'avois parlé: que l'approche en étoit non-seu. ment difficile, à cause des rochers dont elle est environnée; mais terrible même, sur-tout pendant la nuit, parce que, du côté de Nicaragua, elle paroît vomir des tourbillons de flammes : que cela n'avoit point empêché que la curiosité n'eût porté plusieurs personnes à la visiter, & qu'il y étoit arrivé quelques

fi

Se

Pic

l'I

lo

re

de

s'a

fu

en

po

fo

né

qu

nu

lui,

qui

tio

fut

avantures qui marquoient assez que ces flammes apparentes avoient une cause fort extraordinaire.

Là-dessus on me raconta, que Sire George Aiskew, après s'être rendu maître, au nom du Parlement, de l'Isle des Barbades, dont Mylord Willoughby étoit Gouverneur pour le Roi, avoit entrepris, sur le rapport qu'on lui avoit fait de l'Isle de Serrane, d'en faire le voyage, pour satisfaire sa curiosité. Il y arriva heureusement à l'entrée de la nuit, quoiqu'un peu effrayé par les flammes qui paroissoient s'élever de tous les endroits de l'Isle. L'étonnement succéda à sa frayeur, lorsqu'en approchant du rivage, il crut remarquer que les flammes se retiroient devant lui, à mesure que son Vaisseau s'avançoit. Il mit pied à terre avec sa suite, qui étoit composée de gens austi entreprenans que lui; &, ne voulant point remettre au lendemain à approfondir la cause de ce phénomene, il pénétra sur le champ dans l'Isle, en remarquant toujours que les flammes continuoient à fuir en quelque sorte devant lui. Enfin, lorsqu'il commençoit à croire que ce n'étoit qu'un jeu de son imagination, elles s'arrêterent si bien, qu'il lui fut impossible d'avancer. Surpris au

S

u ir

la

té

Gi-

Aij

dernier point, il tourna long-tems autour de l'endroit enflammé. Le feu sembloit sortir de la terre même, & n'avoit point d'autre aliment. Il en approcha ses mains, qui ne purent en soutenir la chaleur. La nuit s'étant passée sans autre accident, il vit la flamme disparoître avec l'obscurité. Mais comme il appercevoittoujours une épaisse vapeur qui s'élevoit du même endroit, il ordonna à quelques-uns de ses gens, de retourner au Vaisseau, & d'en apporter des instrumens propres à creuser. Il y en eut quatre qui entreprirent d'ouvrir la terre. A peine eurentils levé une couche de pierres chaudes & presque brûlantes, qui couvroient la superficie, que le fonds s'ouvrant sous leurs pieds, ils furent engloutis tout vivans, sans que leurs compagnons osassent s'approcher pour leur donner du secours. Sire George, consterné de ce malheur, & peut-être fort effrayé, voulut reprendre aussi-tôt le chemin de son Vaisseau; mais & lui-même, & ses gens, se trouverent comme étourdis & enyvrés, soit que ce fût un effet de la vapeur, ou de quelque autre cause : de sorte qu'ils eurent beaucoup de peine à gagner le rivage. Ils souffrirent même des douleurs très-aigues dans tous leurs mem-

ra

la

ba

gu

CO

de

de

ob

qu

je :

ter

tro

bres, en s'éloignant de l'Isle; & ce ne fut qu'après quelques jours de repos,

qu'ils furent entierement rétablis.

Sans chercher à approfondir la vérité de cette avanture, qu'il me sembloit d'ailleurs qu'on pouvoit expliquer d'une maniere fort naturelle, je ne pensai qu'à partir promptement pour Serrane. Le vent continuant à me favoriser, j'y arrivai en peu de tems, & je n'apperçus point de flammes en m'approchant du rivage. Il est vrai que nous étions au milieu du jour, & que nous venions du côté du Nord. Je trouvai une Isle des plus nues, sabloneuse & stérile sur ses bords. Il y avoit un si grand nombre de Tortues sur le sable, que je jugeai avec raison, que ceux qui y avoient vécu dans la solitude, n'avoient jamais eu d'embarras pour leur nourriture. L'Isle n'avoit gueres plus de trois lieues de circuit : je comptai qu'il ne me seroit pas difficile de la parcourir avant la fin du jour, & de rencontrer quelque part le principal objet de mon voyage. Cependant, lorsque je me fus un peu écarié du rivage, je remarquai tant de petits bois, & uni terrain si inégal, que je craignis d'y trouver plus de peine que je ne m'étois imaginé. Je marchai de côté & d'autres

1

c

r

avec quelques-uns de mes gens, pendant une partie de l'aprés-midi. Le soir s'approchant, je pris le parti de monter sur le sommet d'une colline, d'où je découvris, non-seulement la mer qui environnoit l'Isle, mais plusieurs petites vallées que je n'avois point encore apperçues. Je n'y avois pas été dix minutes, que je vis, environ à un demi-mille de distance, un homme qui marchoit d'un pas lent, vers le fonds d'une vallée. Il n'y avoit point à douter que ce ne fût celui que je cherchois. J'ordonnai à mes gens de m'attendre, & n'en prenant qu'un pour m'accompagner, je me hatai d'avancer, pour joindre l'inconnu avant la nuit.

J'arrivai auprès de lui, sans qu'il se sût apperçu de mon approche. Il n'étoit plus qu'à deux pas de son logement. Je m'arrêtai pour lui laisser le tems d'y entrer. C'étoit moins un trou, comme nous l'avoit représenté le Capitaine Espagnol, qu'une cabanne assez commode, quoiqu'elle ne sût composée que de bâtons de bois & de gazons. Je me présentai aussi-tôt à l'entrée. Sa surprise me parut grande. Cependant, sans donner la moindre marque de crainte, il me demanda en Anglois ce qui m'amenoit

j

C

no

là, & si je desirois quelque chose de lui. Comme mon dessein étoit de le connoître avant que de lui parler avec ouverture, je me contentai de lui faire une réponse assez honnête, pour l'empêcher de s'allarmer. Il repritaussi-tôt la parole, & il me fit tout à la fois plusieurs questions: Sij'étois Anglois? où j'allois? d'où j'étois parti? L'ayant fatisfait, il parut apprendre avec plaisir que je devois repasser à la Jamaique; & il me proposa de l'y transporter avec moi dans mon Vaisseau. Cette demande m'étonna beaucoup. Apparemment, lui dis-je, que vous vous lassez de la solitude, & que vous voulez quitter tout-à fait cette Isle. Oui, me répondit-il, d'un air chagrin. J'y etois venu dans le dessein d'y passer le reste de ma vie; mais les justes sujets que j'ai de haïr les hommes, ne peuvent l'emporter sur le fond de tristesse & d'ennui qui ne m'abandonne point ici nuit & jour. Je veux quitter l'Isle, & retourner en Europe. Le monde n'est plein que de perfidies; mais puisque c'est un mal nécessaire, il faut prendre patience, & vivre comme on peut parmi eux.

e

1

.

es

à-

uc

fe

oit

Je

d'y

me

Ef-

bâ-

len-

me

nner

me

enoit

Je le considérois avecattention, pendant qu'il tenoit ce discours. Sa physionomie étoit assez heureuse; mais je lui

Aiv

trouvois quelque chose de rude dans le regard, & je ne ne sentois point cette douce satisfaction que je m'étois promise à le voir. Il étoit pâle, & son habillement paroissoit en fort mauvais ordre. J'ai peine à concevoir, lui dis je, comment des raisons qui ne sont point assez fortes pour vous retenir ici, ont pû l'être assez pour vous y conduire. Sont-elles si secrettes, ajoutai-je, que vous ne puissiez m'en rien apprendre ? Il me pria de m'asseoir auprès de lui, & ayant paru rêver un moment, il me dit qu'il n'avoit point d'intérêt à me cacher qui il étoit; que je lui paroissois d'ailleurs honnêtehomme; & que le service que j'allois lui rendre, en lui donnant le moyen de retourner en Europe, méritoit bien qu'il s'ouvrît à moi avec quelque confiance.

Mon nom est célèbre, me dit il. Je suis le Général Lambert. Cromwel, qui me devoit toute sa fortune, & pour qui j'avois tout sacrissé, m'abandonna si persidement, qu'il n'eut point de honte à la sin, de m'ôter jusqu'à mes emplois, le prix de mon sang & de mes services. Fleetwoord & Desborougs, qui n'ont jamais été capables de rien entreprendre sans mes conseils, & qui ne se servicent pas soutenus un moment sans mon appui,

m'ont trahi encore plus cruellement, & cela dans le tems-même que j'exposois pour eux ma vie & ma fortune. Ingoldsby, le plus perfide de tous les scélérats, & celui néanmoins de tous les hommes qui me devoit le plus de reconnoissance & d'attachement, a porté l'ingratitude & la perfidie, non-seulement jusqu'à abandonner mes intérêts, mais jusqu'à m'attaquer armes en main, se saisir de ma personne, vendre ma tête à Monk, pour une somme d'argent, & me charger de fers dans un des plus noirs cachots de Londres. Vous raconterai-je toutes les trahisons particulieres que j'ai essuyées, de la part de mes amis, de mes créatures, de mes domestiques? J'occuperoisaujourd'hui la place de Cromwel, si j'eusse pû mettre dans ceux que j'ai comblés de bienfaits, je ne dis pas un vif sentiment de gratitude, mais ces premiers traits d'humanité, qui doivent du moins empêcher de trahir & de perdre ceux à qui l'on doit tout. Misérable que je suis! je n'ai trouvé de fidélité dans personne ni pour la vertu, ni pour le crime. J'ai été abandonné, trahi, livré, condamné à mort par une Sentence cruelle; pardonné ensuite, mais avec des marques si insupportables de mépris

& de dédain, que je n'ai pû regarder la vie comme une faveur. Le Roi m'a re-légué pour le reste de mes jours, dans l'Isle de Guernesey. J'ai balancé si je ne ferois pas mieux de les sinir tout d'un coup par la mort, que d'aller m'enseve-lir dans cette triste retraite. J'étois dans cette incertitude, lorsque j'ai été replongé dans de nouveaux malheurs, par une rencontre qui me cause à présent autant de honte, qu'elle m'a causé successive-

ment de plaisir & de douleur.

Etant prisonnier à la Tour, continua Lambert, j'avois lié une intime connoissance avec Venables, qui y avoit été renfermé à son retour de la Jamaique. Quoique cette expédition eût réussi heureusement, & qu'il eût soumis cette Isle à l'Angleterre, le Protecteur eut moins de joie de cet avantage, que de ressentiment de ce que Venables avoit manqué une entreprise plus considérable sur l'Isle d'Hispaniola. Les mesures que Cromwell avoit prises lui-même à Londres, pour la conquête de cette Isle, lui avoient paru si infaillibles, que ne pouvant en attribuer le mauvais succès qu'à l'imprudence de Venables, qu'il avoit choisi pour les exécuter, il le fit mettre à son retour dans une étroite prison, où il demeura jusqu'au rétablissement du Roi. Ayant eu le même fort quelque tems après, & la liberté de nous voir ne nous étant point refusée, j'appris de lui-même les causes secretes qui avoient fait échouer son dessein. Il étoit parti d'Angleterre avec cinq mille hommes; &, quoiqu'il eût reçu les ordres du Protecteur, il les ignoroir encore, parce qu'ils étoient renfermés dans un papier cacheté, qu'il ne devoit ouvrir qu'à une certaine hauteur. La flotte Angloise rencontra, peu de jours après son départ, un Vaisseau Espagnol qui faisoit la même route, & s'en étant emparée, Venables y trouva une jeune Espagnole toute charmante, qui retournoit à S. Domingue, où elle étoit née. Il la vit, il l'aima. Sa passion devoit être vive en naissant, puisqu'ayant ouvert, à peu près dans le même tems, le papier cacheté du Protecteur, & y ayant trouvé l'ordre de se rendre maître d'Hispaniola, en commençant par S. Domingue, qui est la Capitale, il n'eût point la force de cacher à sa maitresse, le dessein de cette expédition. Cette fille étoit adroite. Elle scut profiter de la foiblesse de Venables, pour lui faire trahir son devoir. Il est vrai qu'elle en fut le prix; & que, soit par

reconnoissance pour un tel sacrifice, soit par zele pour sa Patrie, dont elle se crut obligée d'empêcher la ruine, même aux dépens de son honneur, elle se livra entierement à son Amant, lorsqu'il eût exécuté la promesse. Venables négligea donc, sous divers prétextes, de suivre le plan tracé dans le papier de Cromwel. Il fit sa descente si loin de S. Domingue, qu'avant qu'il put se mettre en état de l'attaquer, les Espagnols eurent le tems de se fortifier assez pour rendre tous ses efforts inutiles. Il n'en fit même que de très-foibles, & seulement pour déguiser le motif de sa conduite. La conquête de la Jamaïque lui coûta d'autant moins, qu'il y porta toute son ardeur, comme s'il eût espéré de justifier par-là ce qui venoit de lui arriver à S. Domingue. Mais il avoit affaire à un maître dont le foible n'étoit pas de se laisser tromper facilement, & qui, sans connoître le fond du mystere, lui sit payer sa faute par la perte de sa liberté. Cependant son Espagnole, qu'il avoit amené en Angleterre, le consoloit de cette disgrace. Il la mit, pendant sa captivité, entre les mains de quelques personnes de confiance, qui la lui restituerent fidellement. Etant sorti de prison, il se retira avec elle dans une maison de campagne, où elle n'étoit vue que de lui. Je ne sais si cette dangereuse créature se lassa de la contrainte, ou si elle pensoit des lors à se procurer les moyens de retourner dans sa Patrie, mais je n'eus pas de peine à reconnoître, lorsque je la vis pour la premiere fois, que son attachement pour Verlables étoit fort refroidi. Ce fut après que j'eus obtenu grace du Roi, qui changea ma Sentence de mort en un bannissement perpétuel. J'étois encore sous la garde d'un Messager d'Etat, mais j'avois la liberté de visiter mes connoissances. J'allai voir Venables à sa campagne. Je fus charmé de sa Maitresse. Elle s'apperçut de mes sentimens, & me jugeant propre, apparemment sur la connoissance qu'elle avoit de l'état de ma fortune, à la servir dans le dessein de quitter l'Angleterre, elle ménagea si adroitement la disposition où je ne lui cachai point que j'étois pour elle, qu'elle fit de moi une dupe des plus aveugles & des plus crédules. Je dois confesser à ma honte, que j'y allois de la meilleure foi dumonde. Elle m'avoit paru infiniment aimable. Moins accoutumé aux plaisirs de l'amour, qu'aux intrigues de l'ambition, & aux exercices de la guerre, je

fus flatté de la trouver si facile à m'écouter. Je devins amoureux jusqu'au transport, & je remerciai la fortune, qui me préparoit une consolation si douce, après m'avoir si cruellement maltraitée. Mon premier dessein fut de lui proposer de me suivre à Guernesey; mais elle eut l'adresse de me persuader que nous serions plus agréablement & avec plus de sûrete à S. Domingue. Je ne m'oppolai que foiblement à ce projet. J'étois enivré d'amour. Elle me donna la commifsion de chercher un Vaisseau pour l'Espagne. J'en trouvai un qui étoit prêt de faire voile pour Cadix. Nous nous dérobâmes tous deux si heureusement, que nous étions en mer avant qu'on pût avoir le moindre soupçon de notre départ & du côté vers lequel nous devions tourner. Mon artificieuse compagne fut complaisante pour tous mes desirs. Nous trouvâmes aisément à Cadix une occasion favorable pour Hispaniola. Nous y arrivames; & dans l'espace d'enchantement où j'étois, il ne me vint pas même une fois à l'esprit que j'eusse la moindre défiance à concevoir. Ses parens la reçurent avec beaucoup de joie. Elle leur apprit publiquement, & en ma présence, qu'ayant été prise par les Anglois & me-

n

d

ſi

née prisonniere en Angleterre, elle m'avoit l'obligation de sa liberté. Elle n'ajouta rien, quoique nous fussions convenus qu'elle me feroit passer pour son époux, & que je continuerois de vivre avec elle sous ce titre. Il est vrai que son silence sur cet article me causa quelque chagrin, & que j'attendois le moment de me trouver seul avec elle pour lui en faire un reproche; mais étant encore sans défiance, je m'imaginai qu'elle vouloit s'expliquer en particulier avec sa famille, & je m'écartai exprès pour lui en donl'occasion. Elle en profita effectivement; mais ce fut pour me tromper avec la derniere perfidie. Elle confessa toute son histoire à son pere & à ses freres. Ils prirent ensemble la résolution de se défaire de moi, de quelque maniere que ce fût, pour enterrer avec moi les avantures de leur sœur & le déshonneur de leur famille. Je ne parle point de leur dessein par conjecture, c'est d'eux-mêmes que je l'ai appris, & je dois regarder comme un miracle, le bonheur que j'ai eu d'échapper de leurs mains. Le coup se seroit sans doute exécuté la nuit suivante : mais l'un d'entr'eux ayant su, heureusement, qu'il devoit partir le lendemain un Vaisseau pour Carthagene, cette nouvelle leur fit changer de résolution. Ils prirent le parti de m'y faire embarquer, & de m'accompagner eux-mêmes jusqu'à ce Port, où il se trouve continuellement des Vaisseaux pour l'Europe. Leur dessein, en m'accompagnant, étoit d'être sans cesse auprès de moi, pour me forcer au silence jusqu'à ce que j'eusse quitté les côtes de l'Amérique. Ils étoient trois, qui devoient ainsi me servir de gardes. N'ayant pû me ménager jusqu'au soir un moment pour entretenir, ni même pour voir ma Maitresse, je commençai à former quelque soupçon sur cette absence affectée. La cause m'en fut expliquée à l'entrée de la nuit par les trois freres; & de peur, apparemment, qu'il ne me prit envie de leur donner quelque embarras par ma résistance, ils me déclarerent que la grace qu'ils me faisoient de m'accorder la vie, étoit contraire à leur premiere résolution, & qu'il falloit m'en rendre digne par ma promptitude à me rendre au Vaisseau, & ma facilité à me laisser conduire. Je compris austi-tôt que j'avois été la dupe de la sœur, & que j'allois être le jouet des freres. Cependant je fus gardé de si proche, que je ne pus rien entreprendre pour ma liberté. On me fit sortir de la Ville & gagner le Port avant

C

le

11

n

m

avant le jour, & l'on mit à la voile presqu'aussi-tôt. Vous pouvez concevoir quelle étoit ma rage. Je priai mille fois le Ciel de nous abîmer en sortant du Port. Les trois freres m'observoient avec tant de soin, qu'il me fut impossible de prendre un moment pour me précipiter dans la mer. Ce n'étoit plus l'amour quime tourmentoit avec cette violence, c'étoit la honte & le désespoir d'avoir été trompé si indignement. Pour comble de malheur, l'entendois à peine quelques mots d'Espagnol. Mes guides, à la vérité, savoient parfaitement l'Anglois, mais j'eusse souhaité de pouvoir m'exprimer dans toutes les Langues, pour me donner la consolation, lorsqu'ils jugeroient à propos de me laisser libre, de publier la vérité de mon avanture, & de déshonorer à jamais l'infame créature qui s'étoit jouée de moi avec' tant de perfidie. Pendant que j'étois dans ces agitations, un vent d'Est assez violent écarta notre Vaisseau de la route. Les trois freres, qui affectoient de me traiter avec une grande apparence d'honnêteté, me firent remarquer quantité de petites Isles dont cette mer est parsemée. En me montrant celle-ci, ils me raconterent l'histoire d'un certain Ser-Tome III.

It

15

n

rt

nt

rano qui y a vêcu long-tems dans la solitude, & ils ajouterent à leur récit des particularités si intéressantes de la bonté de l'air & du terroir, qu'ils me firent naître tout d'un coup l'envie de m'y retirer comme dans un asyle. Je ne balançai point à leur en faire la proposition. Ils n'avoieur pas d'intérêt qui dût les empêcher d'y consentir. J'obtins du Capitaine, par leur moyen, la permission d'y passer dans la chaloupe. Jamais résolution ne fut prise avec tant d'ardeur, & exécutée avectant de courage. A peine consentis-je à recevoir quelques provisions, qui m'étoient néanmoins nécessaires jusqu'à ce que je pusse acquérir un peu de connoissance des lieux, & de me mettre en état de ne devoir plus mes alimens qu'à la nature. Je vis partir ceux qui m'avoient amené dans la chaloupe, sans daigner les regarder & leur dire adieu. Périsse toute la race perside des hommes, m'écriai-je vingt fois, dans le transport de haine dont j'étois animé contre le genre humain; périssent toutes les parties habitées de la terre, puisqu'elles ne contiennent que des traîtres & des ingrats! Je vivrai seul ici. Je n'y serai trahi de personne. Dans quel autre lieu irai-je chercher plus de repos & de

consolation? L'entrée de ma Patrie m'est fermée pour toujours; l'Isle de Guernesey, dont on me permet le séjour, vautelle le chemin qu'il faudroit faire pour m'y rendre ? Je pourrois peut-être me faire valoir dans quelque Cour étrangere, & m'y procurer honorablement de l'emploi dans les armes; mais que de contraintes & de grimaces, pour m'y concilier des amis & des protecteurs ! Et puis, ne trouverai-je point de tous côtés des hommes, c'est-à-dire, des perfides & des scélérats, dont le commerce m'est odieux, & avec lesquels je n'ai jamais goûté de satisfaction sincere, même en marchant sur leurs traces, & en m'efforçant de leur ressembler ?

Ces réflexions, ajouta Lambert, ont été assez fortes pour me soutenir ici pendant quelques mois, contre l'ennui de la solitude, & les miseres de l'état où vous me voyez. Mais je confesse que ma patience n'est plus égale dans tous les momens dujour. Je ne trouve point assez de ressources dans moi-même pour remplir continuellement le vuide de mon imagination, & pour sixer cette activité inquiéte qui me fait sentir sans cesse que mon cœur a quelque chose à desirer. Un heureux hazard m'a procuré des Livres;

i

r

ſ

la

fe

re

le

d

n je

nçi

mais si vous songez que la guerre & les affaires politiques ont toujours fait ma principale occupation, vous ne serez pas surpris que j'aie peu de goût pour les Sciences, & que je lise peut-être les meilleures choses du monde sans les connoître, ou du moins sans les sentir de cette maniere qui attache l'esprit & qui satisfait le cœur. Ainsi vous me ferez une extrême faveur, si vous consentez à me recevoir avec vous pour passer à la Jamaique. J'ai dessein de me rendre delà au lieu de mon exil. Je sais que j'y trouverai des hommes. Ils me persécuteront. Ils me trahiront encore. Mais après les effets que j'ai ressenti de leur fureur, il semble que je doismoins les appréhen. der. Je les connois; leur malignité ne surpassera point mon attente.

Quoique Lambert ne m'eût point fait ce récit sans émotion, ils'en falloit beaucoup qu'elle approcha de celle que je sentois en l'écoutant. Son nom seul m'avoit d'abord glacé le sang. Je ne savois que trop qu'il avoit été un des principaux Ministres des injustices de mon pere, & s'il n'étoit pas du nombre de ces
parricides qui prononcerent la Sentence
de notre malheureux Roi, personne
n'ignore qu'il avoit eû beaucoup de part

àce crime, par ses infinuations & ses conseils. Loin donc de sentir croître le premier penchant qui m'avoit fait prendre intérêt à sa mauvaise fortune, j'eus besoin de plus d'un effort pour modérer d'abord mon indignation, & retenir les mouvemens de ma haine. Cependant le récit de ses malheurs & de ses peines causa ensuite dans mon cœur un combat de quelques momens. Ce que je ne me sentois pas porté à faire par inclination, la pitié l'auroit peut-être produit, si j'eusse pû m'assurer que son horreur pour l'ingratitude & la perfidie lui fût venu d'un sentiment de vertu, & de quelque goût pour le bien. Il est homme, disois-je, il est dans l'infortune; deux titres qui lui donnent droit à ma compassion & à mon secours. S'il s'est écarté long-tems de son devoir, il peut arriver qu'un heureux repentir l'y ramene, & c'est un effet que les disgraces qu'il a essuyées doivent produire naturellement. Etant occupé en partie par ces réflexions, dans le tems même que j'étois attentif à son discours, je ne pouvois avoir qu'un air extrêmement rêveur & appliqué. Il s'en apperçut en finissant, & il me demanda avec inquiétude ce que je pensois de son sort & de son récit.

S

E

Je le regardai fixement, & je ne pris la parole qu'après avoir cherché mes expressions pendant quelques momens de filence. Lambert, lui dis je d'un ton ferme, vous avez manqué de prudence. Votre intérêt demande que vous cachiez soigneusement votre nom, qui n'est propre qu'à inspirer de l'horreur à tous ceux qui vous connoîtront. Croyez-moi, il est de mauvaise grace de se plaindre des hommes & de les traiter de perfides lorsqu'on a des crimes à se reprocher. Ecoutez, ajoutai-je, vous ne savez pas à qui vous vous êtes ouvert. Tout autre que moi, avec autant de détestation que j'en ai pour vos attentats & ceux de vos semblables, ne balanceroit peut-être pas à se servir de l'occasion & du pouvoir que j'ai ici, de délivrer la terre d'un homme aussi méchant que vous. Mais le Roi vous a pardonné, c'est au Ciel maintenant à vous punir. Je souhaite qu'un prompt repentir vous fasse éviter ses châtimens. Retournez en Europe, & vivezy, s'il se peut, en honnête-homme. Je vous accorde volontiers le passage jusqu'à la Jamaïque.

Il étoit d'un caractere brusque & violent. Cette réponse le mit presque en fureur; ses yeux étinceloient. Qui que tu sois, me dit-il avec une fierté extrême, tu es un lâche, de m'insulter dans l'état où je suis; je suis seul, & sans armes; tu es armé, & bien accompagné. Prie le Ciel de ne me rencontrer jamais dans un autre lieu. Il me pressa ensuite de sortir de sa cabanne, en ajoutant qu'il periroit plutôt que de m'avoir obligation, & que je pouvois quitter l'Isle sans le troubler davantage. Lambert, reprisje d'un ton paisible, je n'ai pas eu dessein de vous faire insulte. Je vous ai dit naturellement ce que je pense de votre conduite passée, & je ne m'exprimerois pas avec moins de liberté quand vous feriez encore en Angleterre, avec la même puissance & à la tête d'une armée. Vous devriez regarder ma sincérité comme une faveur, puisqu'après le reproche que je vous ai fait de vos crimes, elle m'a porté à faire aussi des vœux pour votre changement. Ne vous emportez point mal à propos; & si vous vous ennuyez du séjour de cette Isle, profitez de l'occasion d'en sortir, comme vous l'avez sonhaité. Son orgueil se trouva si blessé de me voir continuer à lui parler sur ce ton, qu'il paroissoit prêt à crêver de rage. Il sortit brusquement de la cabanne, en jurant qu'il sauroit quelque jour me

e

n 1-

e

le

oi

e-

un lâ-

z-Je

io-

en

que

rencontrer dans un autre état, & me faire payer cher mes injures. Je ne sis point d'efforts pour le rappeller. Je quittai moi-même sa demeure, & je rejoignis mes compagnons. Il me sembla que j'avois fait assez pour un homme de cette sorte, en consentant à le prendre dans mon Vaisseau, & à le conduire

1

P

V

à la Jamaïque.

Cependant, pour remporter du moins quelque fruit de mon voyage, je continuai de visiter l'Isle, sur-tout du côté du Midi, où j'étois bien aise de vérifier par mes propres yeux une partie de ce qu'on m'avoit rapporté à l'occasion de Sir George Aiskew. La nuit n'étoit point affez obscure pour m'empêcher d'appercevoir tout ce qui pouvoit s'offrir d'extraordinaire. Je côtoyai long-tems le rivage qui répond à la côte de Nicaragua. Je n'y apperçus point de flammes, ni rien qui ressemblat à l'effrayante description qu'on m'avoit faite de cette partie de l'Isle. Seulement je vis sur le revers d'une colline, un mêlange de blancheur & d'obscurité, qui a peut-être une apparence de flammes & de fumée, pour ceux qui passent pendant la nuit dans ces mers, sans s'approcher de l'Isle. Quoique ce spectacle n'eût rien de fort extraordinaire, extraordinaire, nous marchâmes droit à la colline, pour en découvrir la cause. La blancheur nous paroissoit augmenter à mesure que nous avancions. Il setrouva à la fin, que ce n'étoit qu'un fonds de terroir gras & bitumineux, qui n'étoit couvert d'herbe en aucun endroit, & qui étoit comme divisé d'espace en espace par des fosses fort profondes. Quelque claire que fut la nuit, nous ne pûmes connoître parfaitement ce que c'étoit que ces fosses, & nous résolumes d'attendre le jour pour nous en éclaircir. Nous passames le reste du tems à nous reposer dans une prairie. Le jour étant arrivé, nous remarquâmes distinctement qu'il sortoit de la fumée de plusieurs de ces ouvertures, & que le fond en étoit noir & sec, comme l'est un lieu où le feu a passé. Elles avoient trop de profondeur pour être examinées davantage; mais je conjecturai que soit que le feu du Ciel fût tombé sur cette terre grasse & l'eût enflammé, soit que la chaleur fut venue de quelque cause intestine, il y avoit eu dans cet endroit une violente inflammation; ce qui servoit à expliquer, du moins en partie, l'aventure de Sir George Aiskew.

t

-

e

-

te

le

le

re

e,

nit

le.

ort

e,

Etant retourné au Vaisseau, la premiere Tome III.

chose que j'appris de mes gens, fut qu'il venoit de leur arriver un Etranger, qui avoit demandé d'abord où j'étois, & qui neme trouvant point de retour, les avoit priés de le recevoir à bord pour passer à la Jamaique. C'étoit le Général Lambert. On me dit qu'il s'étoit retiré dans un coin du Vaisseau, où il étoit à rêver seul d'un air chagrin; & qu'il n'y avoit parlé à personne, excepté pour s'informer en peu de mots qui j'étois, & quel dessein m'avoit amené à Serrane. Mais les Espagnols auxquels il s'étoit adressé n'étant point dans le secret de mes affaires, n'avoient pû l'éclaircir qu'en général sur ma Patrie & sur mes liaisons avec le Gouverneur de l'Isle de Cube. Je jugeai que malgré tout son ressentiment, il avoit fait des réflexions qui avoient refroidi son humeur bouillante, & qu'ilaimoirmieux m'avoir l'obligation de son passage, que de manquer cette occasion de quitter sa solitude. Je résolus non-seulement de ne pas m'y opposer, & de le faire traiter avec honnéteté; mais de lui épargner même la confusion de reparoître devant moi, en évitant de le voir jusqu'à Port-Royal. Je donnai ordre.à quelques-uns de mes gens de prendre soin de lui, & de lui offfir toutes sor-

n

n

9

m

ie

fe.

qu

qu

m

m lui

un

DE MR. CLEVELAND. tes de secours & de rafraîchissemens. Il n'accepta que le nécessaire, & il continua de garder un profond filence. Après avoir employé une partie du jour à visiter toutes les parties de l'Isle, nous nous remîmes en mer. Le vent nous reconduisit heureusement à la Jamaique. Comme nous touchions à terre, & que l'Equipage commençoit à débarquer, Lambert me fit demander un moment d'entretien particulier dans ma chambre. J'y consentis volontiers. Il se présenta d'un air honnête. Le service, me dit-il, que vous venez de me rendre en m'accordant le passage, me fait oublier la maniere dure & offensante dont vous m'avez traité. Je ne sais quelle raison vous avez eu de le prendre sur ce ton avec moi qui ne vous connois point, & qui ne vous découvrois mon nom & mes malheurs que pour m'attirer votre secours & votre compassion. Cependant je vous quitte sans ressentiment, & je serois même ravi de pouvoir vous marquer de la reconnoissance. Ce discours, qu'il me fit avec beaucoup de douceur, me rendit incertain pendant quelques momens de la maniere dont je devois lui répondre: mais enfin je conclus après

ıi

11

te

us

8

ais

re-

le

or-

11-

or-

un peu de réflexion, qu'il y avoit trop C ij

peu de fonds à faire sur un homme de son caractere pour en attendre des sentimens constans de vertu, & par conséquent , pour prendre un intérêt particulier à ce qui le touchoit. Ainsi sans entrer dans la moindre explication, je me contentai de l'assurer que je ne lui souhaitois point de mal, & que j'étois même disposé à lui continuer mes services. Le seul que je vous demande, reprit-il, est de ne révéler ici mon nom à personne, & d'ordonner la même chose à ceux de vos gens qui peuvent le connoître. Je le lui promis, & nous nous séparâmes, Je ne l'ai pas vû depuis; mais j'apprens dans le tems même que j'écris ces Mémoires, qu'il est à Guernesey depuis long tems, & qu'il y mene une vie douce & tranquile,

Quoique je n'eusse point de motif particulier qui m'obligeat de repasser par la Jamaïque, je revis avec plaisir Port-Royal, par cette seule inclination qui fait trouver de la douceur à se voir avec ses Compatriotes, & à s'entretenir du Pays où l'on est né. Je n'y avois aucune habitude, mais plusieurs personnes auxquelles j'avois eu l'occasion de parler en y passant la premiere sois, me requrent encore avec honnêteté. Je ne leur avois ape pris ni mes desseins, ni ma fortune; ils me connoissoient seulement sur le rapport de mes gens, pour un Anglois qui avoit époulé la fille du Gouverneur de Cube. En s'entretenant avec moi ils me demanderent si je n'avois pas entendu parler de Mylord Axminster. L'émotion que je sentis à ce cher nom, faillit d'abordà me faire répondre avec une franchise que je m'étois proposé de ne point avoir. Cependant m'étant remis avec un peu d'effort, je jugeai à propos, avant que de m'expliquer, de savoir de celui qui m'interrogeoit dans quelle vue il me faisoit cette question. Il me répondit naturellement qu'il n'avoit point d'autre vue que d'apprendre des nouvelles de ce Seigneur, qui avoit fait du bruit en Amérique quelques années auparavant & qui avoit disparu ensuite, sans qu'on eût pû savoir ce qu'il étoit devenu; qu'on s'étoit imaginé qu'il avoit péti malheureusement par les mains des Sauvages; que le Roi depuis son rétablissement avoit donné ordre plusieurs fois qu'on le cherchât avec soin, qu'on s'y étoit employé inutilement; que depuis fort peu de tems, c'est-à-dire, depuis que j'étois venu à la Jamaïque en allant à l'Isle de Serrane, il avoit passé à Pors-C iii

5

5

S

-

C

.

a

t-

it

es

75

i=

y

1-

Pt

Royal un Vaisseau dont le Capitaine qui étoit Anglois, quoique son équipage fut composé de diverses Nations, s'étoit informé extraordinairement de tout ce qui regardoit ce malheureux Seigneur & quelques Anglois de sa suite; & que n'en ayant pû rien apprendre de certain, il avoit remis à la voile aussi-tôt, sans s'expliquer autrement sur le dessein de

Ion voyage.

Je ne crus pas pouvoir douter après avoir entendu ce récit, que ce ne fût Madame Lallin qui faisoit chercher Mylord, moi, & toute notre malheureuse famille. Je m'imaginai même qu'elle étoit dans le vaisseau dont on me parloir, & que ne nous trouvant point à la Jamaique, elle auroit tourné apparemment vers l'Isle de Cube pour tirer quelqu'information du Gouverneur, dont elle n'ignoroit pas que Mylord Axminster avoit épousé la fille. Je me hâtai dans cette pensée de quitter Port-Royal pour regagner promptement la Havane. Ce devoit être pour moi un sujet de joie infinie de revoir une Dame que j'avois de véritables raisons d'estimer. Le tems me parut long dans cette espérance. Enfin nous arrivâmes, & je trouvai que j'étois attendu sur le rivage. Mais par qui ? le devinera-t-on ? par mon Frere Bridge & son ami Gelin. Leur vue me causa une vive satisfaction. Je ne me fouvins nullement de nos démêlés passes, & je fus encore plus éloigné de prévoir les maux qu'ils devoient me causer à l'avenir. Je me livrai au plaisir de les voir

& de les embrasser.

ıi

e

it

e.

ır

le

1,

15

de

ût

y-

le

r,

a -

11-

1-

nt

1-

ns

ur

Ce

ie

is

ns

e.

ue

ar

Ils étoient arrivés huit jours avant moi, & s'étant fait connoître à mon Epouse & au Gouverneur, ils en avoient été traités avec beaucoup d'amitié. Ils eurent le tems, en marchant vers la Ville, de me raconter la conclusion de leurs avantures. C'étoit un mêlange de peines & de plaisirs, comme il arrive dans tous les événemens qui dépendent de la Fortune. Ils avoient découvert leur Isle, cet objet de tant de recherches & de defirs; mais ils n'avoient dû ce bonheur qu'à un accident des plus funestes. Après, avoir continué leurs courses pendant plusieurs mois depuis notre séparation, ils étoient retournés à Sainte-Helene, tant par le désespoir de voir toutes leurs peines inutiles, que par la nécessité de renouveller leurs provisions qu'ils avoient eu le tems de consumer. Ils y avoient passé l'hiver dans le dessein de se remettre en mer au printems. Lors-

G iv

qu'ils commençoient à s'y préparer, ils virent un jour arriver dans le Port une barque de la Colonie avec un petit nombre d'habitans qui la conduisoient. Leur joie étant égale à leur surprise, ils s'empresserent de leur parler & de leur faire toutes sortes de caresses, bien résolus en même tems de les observer avec tant de soin qu'il leur seroit impossible de se dérober, & de cacher leur départ & leur route. Mais ils n'eurent besoin pour cela ni d'adresse, ni de précautions. Ces malheureux habitans venoient volontairement découvrir leur demeure, leurs infortunes, & le besoin qu'ils avoient de la charité & du secours du Gouverneur. Une maladie contagieuse qui s'étoit répandue l'été d'auparavant dans la Colonie, en avoit emporté la plus grande partie. A peine étoit-il échappé cent personnes. Ce trifte reste n'avoit pas laissé de se roidir contre la crainte & le danger; ils avoient rendu les derniers devoirs. à leurs Compagnons, & la force du mal s'étant rallentie au commencement de l'hiver, ils avoient esperé de pouvoir. se rétablir peu-à-peu & reparer leurs pertes. Cependant le mauvais état de leurs. terres, qui étoient demeurées sans culture, l'air de tristesse & de solitude qui regnoit continuellement parmi eux » mille difficultés présentes & des craintes encore plus facheuses pour l'avenir, les avoient enfin portés unanimement à chercher du secours au dehors, & à souhaiter même d'abandonner tout-à-fait l'Habitation. Ce desir s'étoit fort augmenté par la connoissance qu'ils avoient acquise de la situation de leur Isse. Ceux qui étoient les dépositaires de ce secret, avoient été obligés de le communiquer en mourant, & dans le trouble continuel que la présence de la mort ne pouvoit manquer de causer à tout le monde, on n'avoit point gardé les mesures ordinaires pour l'empêcher de se répandre. Tout ce qui restoit d'habitans en fut donc bientôt informé, & l'on vit arriver à la fin, ce que la prudence des Anciens leur avoit fait appréhender dès l'origine de l'Etablissement, c'est-à-dire, que la connoissance du lieu fit naître l'envie de le quitter.

Pour éclaireir tout ce qu'on a pu trouver d'extraordinaire dans la description que j'ai faite de cette mystérieuse Colonie, je dois rapporter ici ce que j'en ai vu moi-même en retournant en Europe. La partie méridionale de l'Isse de Sainte-Helene est environnée de rochers, dont

les uns sont d'une hauteur extraordinaire & bordent ce côté de l'Isle, comme autant de remparts; les autres ne paroissant qu'à fleur d'eau, en défendent l'approche aux grands vaisseaux, & ne la permettent pas même aux plus petites barques, si ceux qui les conduisent ne connoissent parfaitement les détours & les passages. C'est ce qui a fait que cette côte, qui d'ailleurs n'a rien d'agréable en apparence, a été négligée long-tems par les habitans de l'Isle. C'étoit d'abord des Portugais. Ils étoient en petit nombre, & ils n'avoient qu'un trés-médiocre Etablissement dans la partie qui regarde le Nord. Mais ce qui est singulier, c'est que ces roches escarpées, qui bordent l'Isle au Midi, renferment dans leur sein une plaine qui n'a pas moins de cinq ou six lieues de longueur; & qui l'environnant aussi bien du côté de la terre que de'la mer, la dérobent aux regards non-seulement de ceux quis'approchent par mer en venant du Midi, mais de ceux même qui habitent le corps de l'Isle, & auxquels il peut prendre envie d'en faire le tour. Ceux-ci, qui apperçoivent les rochers qui sont entr'eux & la plaine, s'imaginent qu'ils sont au bout de l'Isle, & que c'est la mer qui se trouve de l'autre côté.

Les autres, au contraire, croyent que les rochers qu'ils apperçoivent du côté de la mer, bornent la partie de l'Isle qui est connue & habitée. Ainsi de l'un & de l'autre côté, ce sont des rochers dissérents qu'on apperçoit, au milieu desquels est située la plaine dont je parle, & que leur hauteur escarpée fait prendre pour une même masse, quoique le terrein qu'ils contiennent intérieurement ait

plus de trois lieues de largeur.

t

r

e

r.

rs

ie.

Cet espace de terre, si bien caché & défendu si heureusemeut par la Nature, est le lieu même où la Providence avoit conduit les Rochellois, & auquel Bridge donne dans sa relation le nom de l'Isle de la Colonie. On conçoit à présent comment les habitans de cette retraite paisible y avoient pu passer tant d'années sans être connus de leurs voisins, & sans savoir eux-mêmes que leur demeure faisoit partie de l'Isle de Sainte-Helene. Ce secret, après avoir été découvert par Drington, s'étoit conservé parmi un petit nombre d'Anciens qui l'avoient gardé religieusement, jusqu'à ce que le désordre causé par le mal contagieux avoit servi insensiblement à le faire révéler. Les habitans que la peste avoit épargnés, ne purent savoir long-tems qu'ils

avoient d'autres hommes auprès d'eux, sans souhaiter de lier avec eux quelque commerce; & dans l'embarras où ils se trouvoient par la mort de leurs Compagnons, l'ennui ayant bien-tôt succédé à la satisfaction qu'ils avoient goûtée pendant rant d'années dans leur solitude, ils prirent enfin le parti de faire avertir le Gouverneur de Sainte-Helene par leurs Députès, du besoin qu'ils avoient de son secours.

é

le

Si le premier mouvement de mon frere & de ses deux Amis les avoit portés à se réjouir à la vue de ces Députés, l'étrange nouvelle de la ruine de la Colonie leur inspira d'autres sentimens. A peine oserent-ils s'informer sileurs Epouses étoient du malheureux nombre de ceux qui avoient péri. Le tendre Bridge craignoit cet éclaircissement comme l'arrêt de sa mort. Il se trouva néanmoins, par une favorable disposition du Ciel, que la plus grande perte tomba sur celui qui étoit le plus capable de la supporter. Je veux dire que Gelin fut le seul qui eut perdu son Epouse. Mon frere se fit répéter cent fois que sa chere Angélique étoit vivante, qu'il la reverroit, qu'il la posséderoit librement, Jonhston se livra au même plaisir. Leur joie ne fur

troublée qu'en apprenant la mort de Madame Eliot, de l'ainée de ses filles, & de quantité d'autres personnes qui leur étoient cheres. Les trois jeunes Infideles qui avoient trahi leurs Epouses & leurs Compagnons, étoient morts aussi. Gelin fut d'abord affligé jusqu'au transport : mais graces à son caractere, qui le rendoit aussi peu capable d'une longue douleur que d'une douleur modérée, il se consola assez tôt pour empêcher ses amis d'appréhender les suites de son désespoir. L'impatience de Bridge lui permit à peine d'attendre que les Députés euslent fait leurs propositions au Gouverneur. Il contribua beaucoup à les faire écouter favorablement. Tout ce qu'ils demandoient leur fut accordé, Une partie des habirans de Sainte-Helene se mit dans des barques pour les accompagner à leur retour, & la curiosité porta le Gouverneur même à les suivre. Ils trouverent encore dans les misérables restes de la Colonie, assez d'ordre & de traces de l'ancienne discipline, pour ne les voir qu'avec admiration. L'arrivée imprévue de mon frere & de Johnston combla de joie leurs Epouses. Il n'y avoit plus de Ministre, ni de farouches Anciens, qui pussent s'opposer à leur bonheur. L'Amour, la Vertu & même la Fortune s'unirent pour les récompenfer & leur faire oublier leurs peines. Heureux Epoux! qui virent enfin leur tranquilité soli dement établie, pour durer sans interruption jusqu'à la mort.

Le Gouverneur ayant offert à tous les habitans de la Colonie de la faire transporter avec tous leurs biens dans l'autre partie de l'Isle, pour ne composer qu'un même corps avec ceux qui étoient fous fon Gouvernement, ils y consentirent, & l'on travailla aussi-tôt à ce changement. Ils partagerent avec égalité l'argent qui étoit en dépôt dans le magafin. Ce trésor étoit si considérable, que chacun eut de quoi mener une vie douce & commode. Cependant ils firent réflexion, qu'étant Protestans, il leur seroit peutêtre difficile de vivre long-tems en paix avec les Portugais, qui sont, comme on sait, le Peuple le plus intolérant de la Communion Romaine. Une sage prévoyance de ce qu'ils avoient à craindre pour l'avenir, les porta à prier le Gouverneur de leur accorder à quelque distance de son Habitation, un endroit, commode pour en former eux-mêmes une nouvelle. Ils s'engagerent à le reconnoître pour leur Chef, à condition qu'il

les laissat libres dans l'exercice de leur Religion, & qu'il leur accordat tous les priviléges des autres habitans de l'Isle. Cet accord fut conclu de part & d'autre avec un serment solemnel. Quelques Anglois qui étoient mêlés avec les Portugais, s'unirent à leurs Compatriotes pour jetter les fondemens d'une nouvelle Ville. Elle prit en peu de tems une forme réguliere, & elle s'est depuis augmentée considérablement par la jonction d'un grand nombre d'Anglois & de François réfugiés. Mon frere y fixa sa demeure avec ses deux amis. Ils y passerent plus d'un an, pour se remettre de leurs fatigues, & s'accoutumer tranquillement à leur bonne fortune. Mais l'excellent naturel de mon cher frere ne lui permit pas d'oublier tout-à-fait que j'étois moins heureux que lui. L'état où il m'avoit laifsé à la Havane revenoit sans cesse à sa mémoire, & troubloit son repos. Si l'intérêt de son Epouse & celui de son propre bonheur lui avoit fait négliger le mien, dans un tems où il étoit en effet aussi à plaindre que moi, il revint naturellement à sentir que j'étois son frere,& que j'avois quelque droit à son secours. Ayant communiqué à Gelin la résolution où il étoit de me chercher, ou du

e cit

moins d'aller jusqu'à l'Isle de Cube pour s'informer de ce que j'étois devenu, il l'engagea à se faire le compagnon de son voyage. Il pria Jonhston de se charger pendant son absence du soin de sou Epouse & de sa Fille, & montant sur le même vaisseau dont il s'étoit servisiong-tems dans ses courses, il se rendit droit à la Jamaique, & de-là à la Havane.

d

P

C

ta

m

ge

Il

for

la

mo fan

qu

Ce

de

Si sa présence m'avoit pénétré de joie, son récit excita ma plus vive reconnoissance. Non-seulement je retrouvois une personne de mon sang; moi qui étois accoutumé à me regarder comme une branche détachée & sans racine, qui ne renoit à rien sur la terre, du moins par les liens de la nature; mais j'acquerois, sans m'y être attendu, ce que je defirois avec tant d'ardeur, & ce que je venois de chercher inutilement à Serane, un ami, un compagnon de fortune, un témoin de ma conduite & de mes sentimens, un confident de mes plaisirs & de mes peines. Je lui marquai toute la satisfaction que ces deux pensées devoient m'inspirer. Vous ne me quitterez plus, lui disje en le serrant tendrement, ou si quelque nécessité vous appelle ailleurs, vous souffrirez que je vous y accompagne. Vous êtes mon frere, mais je sens que vous m'allez être encore quelque chose de plus précieux & de plus tendre, vous serez mon cher & fidele ami. La fortune me traitera comme il lui plaira, mais elle n'a rien que j'appréhende, sielle me laisse à présent tout ce que je posséde. En effet, mon cœur étoit si content & mon imagination si agréablement remplie, que je dois compter ce moment pour un des plus tranquiles & des plus heureux de ma vie. En un instant d'attention, je réunis dans le même point de vue toutes les circonstances de mon bonheur, & je m'attachai avec complaifance à les considérer. J'avois mon aimable frere dans mes bras, j'allois me retrouver dans ceux de mon épouse; les souvenirs les plus affligeans du passé ne pouvoient revenir conrel'émotion d'un plaisirsivif & siprésent. Il n'y manquoit que d'avoir ma bellesœur à la Havane; non-seulement pour la satisfaction que j'arrendois de fa présence; mais parce que je prévoyois que mon frere s'ennuyeroit bientôt de vivre fans elle, & qu'il se hâteroit de nous quitter pour retourner à Sainte-Helene. Cette réflexion me porta à lui proposer de faire partir sur le champ quelque personne de confiance sur le vaisseau qui m'avoit apporté. Il n'eut pas de peine à Tome III.

5-

us

e.

10

us

fe laisser persuader de changer de demeure, & de s'établir avec nous à la Havane, mais je ne pus l'engager à se reposer sur un autre du soin d'y amener son Epouse. Il me témoigna qu'il étoit absolument résolu de se remettre en mer quelques jours après, & d'aller chercher lui-même sa famille à Sainte-Helene.

Fanny avoit été charmée de le voir. Elle le fut encore plus de l'espérance d'avoir bien-tôt ma belle-sœur auprès d'elle. Cependant je formai un dessein qui l'affligea. Ce fut d'accompagner Bridge dans son voyage. L'habitude où j'étois de voyager & de traverser les mers, me faisoit compter la distance des lieux pour rien. Mon épouse étoit en sûreté à la Havane. Quelques mois d'absence ne pouvoient servir qu'à nous faire trouver de nouvelles douceurs à nous revoir. Faits comme nous sommes, nous avons besoin quelquesois de ce préservatif contre le réfroidissement de l'amour. J'avois fait cette réflexion plusieurs fois. Le fond des sentimens ne s'éteint jamais dans un cœur naturel ement tendre & constant; mais la familiarité avec ce qu'on aime, & l'habitude continuelle de se voir, fait perdre tôt ou tard à l'amour quelque d m m

P

ce ar fe de

ce

ta tr fo

de

m pe Fa ro

un mo len qu

je i

chose de sa vivacité. Un peu d'art l'empêche de s'endormir; & ce secours, qu'un homme qui pense peut tirer de son esprit pour nourrir ses sentimens, le rend plus capable que le commun des hommes d'un peu d'expérience dans ce raisonnement, elle ne m'étoit pas venue de la moindre diminution de ma tendresse pour Fanny: mais j'avois remarqué que ces petits ménagemens, que j'appelle art dans un Amant qui raisonne, avoient fervi plus d'une fois à redoubler son ardeur & la mienne; & je concluois que ce qui pouvoit causer quelque augmentation dans une passion telle que la nôtre, devoit être capable à plus forte raison de l'empêcher de s'affoiblir.

1

T

ù

s,

X

se.

er ir.

ns

n-

ois

nd

un

nt;

ne,

fait

que

Il m'arrivoit souvent, par exemple, de passer la plus grande partie du jour au milieu de mes livres, & de n'admettre personne dans cette solitude. L'image de Fanny me revenoit alors cent sois. J'aurois souhaité d'être auprès d'elle. Il me manquoit quelque chose pour être dans une situation tranquile. J'obtenois sur moi néanmoins de me faire cette violence. Mais lorsque j'avois rempli le tems que je m'étois proposé de passer à l'étude, je retournois à elle avec tous les empressemens de l'amour, & je trouvois un

Dij-

goût plus délicieux que jamais à la caresser & à l'entretenir. Elle ne me cachoit point qu'elle éprouvoit la même chose : l'appercevois moi-même ce renouvellement. Elle se plaignoit avec une grace charmante, de la dureté que j'avois de m'éloigner d'elle, pour m'enfevelir dans mon cabinet. L'ennui qu'elle sentoit hors de ma présence, lui fit desirer d'etre avec moi dans les tems même que j'étois résolu d'employer toujours aux occupations de l'esprit. Je serai dans votre chambre, me dit-elle, je ne vous causerais pas le moindre trouble; j'y serai tranquile, occupée à lire un bon livre, ou à faire quelque petit ouvrage de main. J'y consentis: mais je m'apperçus bientốt que fa présence n'étoit point compatible avec l'application que demande l'étude. Au moindre mouvement qu'elle faisoit, mes yeux se tournoient comme naturellement vers elle. Elle demeuroit fans parler; mais un regard, un sourire, me causoit plus de dérangement & de distraction, que n'auroit fait le bruit d'une compagnie nombreuse. Quelquefois je n'étois pas le maître de demeurer affis sur ma chaise, & d'arrêter le mouvement qui me portoit à m'aller placer auprès de la sienne. Elle en paroissoit pénétrée de joie, & elle me reprochoit en riant cet excès de soiblesse, qui déshonoroit, disoit elle, la Philosophie. Le reste du tems se passoit ensuite en

tendresses & en badinage.

t

S

1

à

1.

·

-

e

e

e

le.

it

1-

e-

er

F

Dans le fond, je ne puis réfléchir férieusement sur ce mêlange bizarre d'occupations graves & badines, sans en ressentir quelque honte. L'objet de mes études étoit si sérieux, qu'il méritoit d'être respecté, même par l'amour. Je priai instamment Fanny de demeurer désormais dans son appartement, & de me laisser suivre mon premier ordre de conduite. Elle ne mel'accorda qu'avec peine. Son dédommagement fut de venir de tems en tems dans mon cabinet, où elle me promettoit en entrant de ne demeurer qu'un instant. Mais elle s'y oublioit des heures entieres, soit à s'amuser autour de moi avec mes papiers & mes Livres. Enfin j'eus assez de force pour lui dire un jour, que je voulois absolument être tranquile, & qu'elle me chagrinoit de me troubler fissouvent. Je ne sais si mon air fut assez sérieux pour lui faire croire que j'étois effectivement mal satisfait, mais ayant continué ma lecture sans lui parler davantage, elle soriit de ma chambre en silence, pour se retire:

fi

dans la sienne. Je ne sis attention qu'un moment après, à la maniere dont elle étoit sortie. J'en eus de l'inquiétude; & la connoissant extrêmement sensible, je me hâtai d'aller chez elle pour adoucir ce qu'il y avoit eu de trop dur dans mon expression. Je la trouvai assise, la tête appuyée sur sa main, & les yeux tout en pleurs. Elle s'efforça de prendre une autre contenance en m'appercevant; mais lorsque je lui eus expliqué que c'étoit la crainte de l'avoir offensée qui m'amenoit, elle ne pût arrêter ses larmes qui recommencerent à couler avec abondance. Je la pressai de m'apprendre ce qui pouvoit l'émouvoir jusqu'à ce point. Ce ne fut qu'après de longues instances qu'elle ouvrit la bouche en baissant les yeux, pour se plaindre de que j'étois tout-à-fait changé pour elle, & de ce que je l'aimois si peu, que je trouvois plus de plaisir dans un livre que dans sa présence & son entretien. Elle ajouta, qu'elle ne reconnoissoit que trop qu'en perdant son pere elle avoit perdu le principal lien qui m'attachoit à elle, & que si je la traitois avec cette dureté, je la rendrois la plus malheureuse de toutes les femmes.

Quoique je ne me sentisse point assez

coupable pour mériter des reproches si amers, je n'examinai point s'ils étoient justes, & je m'efforçai de la consoler par les plus tendres assurances d'amour & de fidélité. Nous fîmes la paix. Loin de lui savoir mauvais gré de cette querelle, & d'en prendre sujet d'estimer moins son caractere, je l'expliquai comme l'effet d'une extrême délicatesse de sentimens, qui ne devoit servir qu'à me la rendre plus chere, & à me la faire trouver plus aimable. Je m'accusai même d'avoir mal conçu jusqu'alors un des principaux devoirs de la vertu & de la sagesse. Le but de mes études devoit être, non-seulement de travailler à mon bonheur & à ma perfection, mais de me rendre utile, autant qu'il m'étoit possible, au bonheur des autres; car ces deux obligations touchent presque également un homme raisonnable & vertueux, qui sent qu'il est fait pour la société, & qui se doit par conséquent aux autres presqu'autant qu'à lui-même. Or, quelle étrange fruit me proposois-je dans mes études, si l'application même que j'y apportois, produisoit un effet tout opposé à celui que la raison devoit me faire desirer ? J'étudie, disois-je, pour me former à l'humanité, à la douceur, à la complaisance;

& le travail par lequel je crois tendre à ce but, m'en écarte lui-même, & me fait commettre ce qu'il doit servir à me faire éviter. Il choque mon épouse; il me rend distrait, farouche, dur & même grossier, puisque j'ai été capable de la traiter si brusquement qu'elle en est touchée jusqu'aux larmes. Je ne suis donc point dans la voie qui conduit à la sagesse & à la vertu; ou plutôt, j'y suis, mais j'y marche mal. Je reslemble à un homme qui chercheroit à plaire, & qui faute d'art & de ménagement dans ses foins & ses services, ne réussiroit qu'à les rendre importuns : il parviendroit ainsi à se faire hair par les moyens qui servent à faire aimer.

Mais, indépendamment de ce motif, qui n'étoit tiré que des idées de l'ordre, & qui n'agissoit, si j'ose ainsi parler, que sur ma raison, je n'avois qu'à suivre le mouvement de mon cœur, pour me porter à tout ce qui pouvoit plaire à ma chere Epouse. Je réglai mes études, & la durée de ma solitude, de concert avec elle: j'y mis les bornes qu'elle desira; & une des principales conditions auxquelles il fallut consentir, sur qu'elle auroit la liberté d'entrer à toutes les heures dans mon cabinet & de nie faire nièler

ul

ét

q

n

q

al

n

un peu d'amour dans mes occupations les plus férieuses. Elle en abusa; cartelle étoit encore la force de sa passion, qu'elle ne pouvoit être contente un moment loin de moi. Je ne cacherai point que ma foiblesse étoit égale pour elle. Je ne l'avois jamais vue fi charmante. On a dû comprendre que les premieres années de notre mariage elle étoit dans l'âge le plus proche de l'enfance; ses charmes étoient encore naissans. Mais elle entroit alors dans cette fleur de jeunesse, où il ne manque rien à la perfection de la beauté. Ajoutez, que les fatigues qu'elle avoit essuyées en Amérique l'avoient extrêmement changée, & que le repos où elle vivoit à la Havane lui rendoit un air d'embonpoint qui relevoit toutes ses graces. Je l'aimois donc avec plus d'ardeur que jamais. Chere Fanny ! Helas! je l'aimois plus que moimême. Pourquoi rougirois-je d'une passion si juste, & autorisée de toutes façons par le devoir? Et comment réulfirois-je d'ailleurs à exprimer l'excès de mon infortune, si je ne confessois ici celui de mon amour.

Cependant, comme je veillois toujours assez sur moi-même pour conserver de la modération dans mes desirs,

Tome III.

je ne me livrois pas aux sentimens de ma tendresse présente avec si peu de mesures, que je ne portasse souvent mes réflexions sur l'avenir. Le cœur de Fanny étoit tel que je le desirois; il falloit, pour le bonheur du mien, qu'il le fut toujours. C'étoit dans cette vue que je méditois souvent sur la nature de nos inclinations & de nos attachemens, & que mettant mon propre cœur à toutes les épreuves, je tâchois de démêler ce qui étoit capable d'affoiblir ou d'augmenter ses sentimens. Je ne faisois point de découverte, que je ne vérifiasse aussitôt par l'expérience. Sans avertir Fanny de mon dessein, j'essayois sur elle, en quelque sorte, l'efficacité de mes remedes; semblable à un Médecin qui feroit son étude continuelle de la santé d'une personne qu'il aime, & qui sans attendre le tems de la maladie, s'attacheroit à pénétrer le fond de son tempérament, à découvrir de quel côté il peut s'altérer, à lui préparer les potions les plus salutaires, & à lui en présenter quelquefois un léger essai, soit pour s'assurer seulement de l'effet qu'elles peuvent produire au besoin, soit dans l'espérance qu'elles préviendroit la naissance du mal, ce qui est encore mieux que de les réserver

c c n

n n g

n

P n n

m pola ur no

to L

ch

pour le guérir. J'employois ainsi toute mon attention & mon adresse à chercher ce qui pouvoit sixer l'amour dans le cœur de Fanny. De petites absences ménagées avec art, m'avoient déjà paru d'un secours admirable. J'en avois éprouvé plus d'une fois l'esfet, même avant mon voyage de Serrane & l'arrivée de mon Frere. Quoiqu'il ne m'en coûtât gueres moins qu'à mon Epouse pour me résoudre à ces séparations volontaires, j'étois déterminé par la raison, & soutenu par l'espoir d'un redoublement d'amour & de plaisir, sur lequel je comptois à mon retour.

Je persistai donc dans la résolution de partir avec Bridge & Gelin pour Sainte-Helene. Ils passerent environ six semaines à la Havane, au bout desquelles nous montâmes sur le vaisseau qui leur appartenoit. J'avois eu soin de le faire mettre en si bon état, qu'il n'y en avoit point qui valût mieux dans le Port. Sur la route nous relâchâmes à la Jamaïque, uniquement pour apprendre quelque nouvelle de l'Europe. Il y étoit arrivé tout récemment un vaisseau parti de Londres. Je parlai au Capitaine. S'il ne m'apprit rien de fort intéressant tou-chant l'Angleterre, il m'entretint du su-

S

e

es

11

er

E ij

de

m

La

pû

re

fu

vi

m

de

m

B

q

é

ti

q

I

re

9

C

n

n

jet de son voyage, & en m'apprenant qu'il devoit faire voile au premier jour à la Virginie, il me fit naître un dessein que je dois regarder comme l'époque du plus horrible de tous mes malheurs. Je nemanquai point de m'informer d'abord s'iliroit jusqu'à Powathan. Il me dit que c'étoit le terme de sa route. Je le priai instamment de demander des nouvelles d'une Dame Françoise, nommée Madame Lallin; & s'il la trouvoit dans cette Ville, de lui dire que je faisois ma demeure dans l'Isle de Cube, chez le Gouverneur de la Havane, & que je l'invitois à profiter de la premiere occasion qui s'offriroit pour m'y venir joindre. Non-seulement il se chargea volontiers de cette commission; mais il a outa, qu'il pourroit lui même rendre service à ce te Dame, en la transportant où je souhaitois de la voir. Son Vaisseau étoit marchand. Il s'étoit défait à la Jamaique d'une partie de sa cargaison, & les marchandises qu'il apportoit d'Europe n'étant que pour l'usage de notre Nation, il se proposoit de vendre le reste dans nos Colonies du Nord. De-là son dessein étoit de revenir, chargé de denrées du Pais, dans le Golphe du Mexique, pour les débiter aux Espagnols; & de prendre d'eux- de nouvelles marchandises qu'il devoit porter en Europe. Cet arrangement étoit si favorable pour Madame Lallin, que je ne doutai point qu'elle ne pût être à la Havane, même avant mon retour de Sainte-Helene. En réfléchissant sur les facilités de son voyage, il me vint à l'esprit d'accompagner moi même le Capitaine jusqu'à Powhatan. Je devois assez de reconnoissance à Madame Lallin, pour lui faire cette civilité. Bridge & Gelin ne pouvoient s'offenser que je les abandonnasse pour remplir un devoir si juste. Ma compagnie ne leur étoit d'aucun secours, & notre séparation ne changeoit rien à la promesse qu'ils m'avoient faite de revenir à la Havane. Je leur proposai mon dessein. Ils le trouverent juste, & ils ne marquerent point d'autre peine en me quittant, que celle qu'ils alloient sentir de mon absence. Enfin que dirai-je pour justifier ce funeste voyage? Si tous les événemens sont conduits par la Providence, de sorte qu'il n'arrive rien que par sa direction & par son ordre, dois je donner à mon entreprise une autre cause que sa volonté; & ne dois-je point reconnoître qu'il n'y avoit ni réflexion, ni prudence qui pussent me faire éviter ce qu'elle avoit résolu?

n

pi

ge

to

n'

qu

di

b

m

pa

m

p

IT

re

PI

9

C

io

lu

p

Je quittai mes Amis, après être convenus avec eux du tems auquel ils tâcheroient de me rejoindre. Je comptois que mon retour seroit infailliblement plus prompt que le leur. Je me mis en mer avec joie, me faisant un plaisir extrême de la surprise agréable que j'allois causer à Madame Lallin. Mes aveugles desirs tendoient ainsi à ma perte, car je ne faisois plus un pas qui ne m'approchât du précipice. J'allois moi-même allumer le feu qui devoit me consumer, & causer avec ma ruine, celle de mon Epouse, de mes Amis, & de tout ce qui m'étoit cher. Que je devrois hair Madame Lallin! horrible Furie, dont je devrois détester jusqu'au souvenir ! C'est-elle qui m'a perdu. Sans elle, ne serois-je pas heureux? Ma fortune n'avoit-elle pas repris une face riante & tranquille? Avois-je quelqu'autre raison de craindre qu'elle pût changer ? Hélas ! j'étois si satisfait de ma condition, que je commençois à perdre le souvenir de mes infortunes passées; je ne les voyois déja plus que dans l'éloignement, lorsqu'un tison fatal de haine & de discorde vint rallumer des flammes presqu'éteintes, rouvrir dans mon ame les sources de la douleur, & joindre à mes anciennes blessures des coups si terribles & si imprévus, qu'ils ont mis dans le même danger, mon honneur, ma vie & ma raison. Cependant, en accusant cette Dame de tous mes maux, je dois confesser qu'elle n'en fut qu'innocemment la cause. En quelqu'endroit du Monde que son désespoir & son mauvais sort l'aient conduite, je lui dois cette justice. Elle étoit bonne, douce, obligeante, artachée à ma famille, amie de la paix, & incapable de contribuer volontairement aux malheurs qu'elle ma causés. Elle m'a perdu sans le vouloir. Mais son innocence ne met point de changement dans ma misere!

Le vent n'ayant pas cessé de nous être favorable jusqu'à l'entrée de la Riviere de Powhatan, nous arrivâmes heureusement dans cette Ville. J'appris du premier venu que Madame Laslin y étoit toujours, & qu'elle y avoit vêcu jusqu'alors fort honorablement. Je me sis conduire sur le champ à sa maison. Mon arrivée lui causa une des plus grandes joies qu'elle eût jamais ressenties. Je ne lui en marquai pas moins de la revoir, & j'augmentai beaucoup sa satisfaction, en l'assurant que c'étoit uniquement pour l'amour d'elle que j'avois entrepris

io

n

le voyage. Elle accepta avec empressement l'asile que je lui offris dans l'Isle de Cube auprès de mon Epouse; & elle me pria de la regarder, après Fanny, comme la personne du monde qui aurois toujours le plus d'affection pour moi, & qui tâcheroit le plus sincérement de se conserver la mienne. Elle me firun long récit de ses avantures, qui étoient assez touchantes pour intéresser beaucoup ma compassion. Le Capitaine Will avoit mis le comble à sa perfidie, en l'obligeant à l'épouser; ou plutôt en lui faisant recevoir malgre elle, du Ministre de son Vaisseau, une benédiction vaine & sans effet, puisqu'elle étoit forcée, & que ni carelles, ni menaces n'avoient pû engager cette malheureuse Dame à y consentir. Lui même n'avoît jamais eu dessein de regarder cet engagement comme un mariage légitime. Il avoit voulu ménager sa réputation, en donnant un voile honnête à son infamie, & prévenir nonseulement la honte, mais le châtiment. même qu'il pouvoit craindre pour une action de cette violence, lorsqu'il seroit de retour en Angleterre. Etant le maître absolu dans son vaisseau, il avoit fait subir ensuite à Madame Lallin toutes les loix que sa passion l'avoit porté à lui impofer. Il l'avoit conduite à la Jamaïque, & dans la Virginie; & s'il l'avoit toujours traitée honnêtement, c'avoit été moins sur le pied d'une Epouse, que d'une Maitresse dont il croyoit s'être acquis le pouvoir de disposer. Pour elle, qui gémissoit sans cesse de l'esclavage où elle étoit détenue, il ne s'étoit pas présenté d'occasion de fuir, dont elle n'eut tâché de profiter; mais ses efforts avoient été inutiles, tant que le Capitaine avoit eu assez d'amour pour veiller sur elle avec une continuelle attention. Enfin lorsqu'il commença à seréfroidir, & que pensant à retourner en Europe, il souhaita peut-être d'être défait d'elle & de la laisser en Amérique, elle s'apperçut qu'elle étoit moins observée. Will étoit alors reveuu à la Jamaïque, où il devoit laisser une partie de ses Troupes. Il lui avoit accordé la liberté de sortir du vaisseau, pour prendre quelques jours de repos à Port-Royal. Elle fit la confidence de ses peines à un honnête homme, qui lui promit de faciliter sa fuite, & qui trouva en effet le moyen de la faire embarquer secrettement dans un vaisseau qui partoit pour Lucayoneque. Ce ne fut qu'après diverses avantures, & un nombre infini de peines qu'elle gagna la Vir-

co

l'a

pi

ginie, où elle esperoit de trouver Mylord Axminster, & moi peut-être avec lui. Ayant conservé les sommes d'argent qu'elle avoit apportées de France, il ne lui manqua rien pour mener une vie douce à Powhatan, & elle s'y mit en si bonne réputation par son honnêteté & sa sagesse, qu'elle inspira assez d'estime pour elle à quelques Anglois des plus considérables de cette Ville, pour leur faire naître l'envie de l'épouser.

Elle fut si satisfaite de ce que j'avois entrepris pour elle, & de l'espérance que je lui donnois de vivre tranquillement dans ma famille, où elle se promettoit beaucoup de douceur dans la compagnie de mon Epouse, qu'elle marqua une impatience extrême de quitter Powhatan. Les affaires du Capitaine ne nous arrêterent pas plus de quinze jours. Nous partîmes avec un bon vent. J'eus le plaisir, en quittant cette Ville, de voir tout ce qu'il y- avoit d'honnêtes gens marquer à ma compagne le regret qu'ils avoient de son départ, & la combler des témoignages de leur estime.

Sur la route, je trouvai dans les entretiens continuels que j'eus avec elle, que son esprit & son cœur n'avoient rien perdu par l'infortune. Il me parut au contraire que ses chagrins avoient fortifié sa raison, & je l'en estimai davantage, d'avoir scu tirer un si excellent fruit de l'adversité. Elle pensoit juste, elle s'exprimoit avec grace, & tout ce qu'elle disoit avoit quelque chose de résléchi, qui flattoit extrêmement le penchant que j'avois moi même à méditer. Je ne lui cachai point la satissaction que j'avois de la trouver dans un si bon goût. Je gagne bien plus que vous, lui dis-je, à vous avoir rencontrée. Vous allez servir au bonheur de ma vie. Ce que j'ai cru vous devoir parreconnoissance, je vais le faire à présent par un motif d'intérêt & de propre utilité. Votre conversation sera pour moi une espece charmante d'étude, dont je suis sûr de recueillir plus de fruit que de mes livres. Je lui appris làdessus que j'attendois à la Havane mon frere Bridge, dont le caractere avoit beaucoup de ressemblance avec le nôtre. Quelle douceur, continuai-je, ne trouverons-nous pas dans la maniere dont nous allons vivre? Norre vie sera toute composée de raison. Nous en passerons une partie à lire, une autre à nous communiquer nos réflexions. Mon Epouse elle-même n'est point incapable d'entrer dans ce projet. Il ne nous manquera

pa

do

toi

fre

gn

pr

co

j'a

Po

ui

pi

ta

V

i

1

rien pour être heureux; car, ajoutai-je, il n'y a plus d'apparence que nous ayons rien à démêler déformais avec la fortune. Notre condition est fixée. Je ne vois plus par quel endroit nous pourrions appréhender ses coups. Tel étoit mon aveuglement sur le plus grand péril dont j'eusse jamais été menace. J'y touchois, sans le moindre pressentiment qui pût m'en avertir; & tout servit à me confirmer long-tems dans la plus malheureuse de toutes les erreurs.

Nous arrivâmes à la Havane; quelques ordres que j'eus à donner pour le service du Capitaine qui nous avoit amenés, m'ayant retenu long-tems dans le Port, le bruit de mon retour fut si prompt à se répandre, que mon Epouse en fut assez tôt informée pour venir audevant de moi avec Dom Pedro d'Arpez. Je fus surpris de voir paroître le carrosse du Gouverneur, & me doutant qu'il y étoit avec Fanny, j'offris la main à Madame Lallin pour nous avancer ensemble. Fanny la prit d'abord pour ma belle-sœur, avec laquelle elle s'imaginoit que j'arrivois de Sainte Helene. Mais je m'expliquai aussi-tôt, & je lui appris que c'étoit cette même Dame qui m'avoit écrit chez les Abaquis, qui étoit partie de France avec moi, qui m'avoit donné dans mille occasions des marques d'amitié & de générosité; ensin que c'étoit Madame Lallin, & que je la lui offrois comme une Amie & une Compagne, dont elle goûteroit bientôt l'esprit & le mérite Je continuai à lui raconter en peu de mots par quel hazard j'avois eu l'occasion d'aller moi-même à Powhatan, pour offrir à cette Dame une retraite auprès de nous, suivant le projet qui l'avoit amené en Amérique. C'est une autre Madame Riding, ajoutai-je, que je vous présente, & que je vous prie de recevoir avec amitié.

Si l'on se rappelle tout ce que j'ai rapporté dans plus d'une occasion, du caractère de Fanny & de cette délicatesse
inquiéte qui la portoit naturellement à
la jalousie, on entrera sans peine dans
le sens de tout ce qui me reste à raconter.
Qu'on se souvienne de cette prosonde
tristesse dans laquelle elle s'étoit comme
obstinée chez les Abaquis; de ces allarmes qu'elle n'avoit pu cacher, même
dans les premiers jours de notre engagement; de ses distractions, de ses pleurs
mêmes & de ses soupirs: & quiconque
lira cette sunesse partie de mon Histoire, sera bien mieux instruit de la cause

di

se so

91

ex l'a

u

tr

da

m

m

de

pa

qi

de

CE

VI

qi l'i

de

pl

CÇ

Pa

de mon malheur, que je ne l'étois moimême au tems qu'il m'est arrivé. Qui le comprendroit, sans cette cles? Mais après le soin que j'ai pris de préparer de si loin mes Lecteurs à ce récit, ils ne trouveront rien d'obscur dans les ténèbres où ils me verront marcher. Ils jouiront clairement du spectacle de mes peines. Hélas! que n'avois-je alors pour les éviter, les lumieres que je donne ici pour

les faire entendre! -

Eloigné comme j'étois de toute ombre de défiance, je n'observai pas même de quel air mon épouse écoutoit mon discours; je n'étois occupé que du plaisir de la revoir, & de lui procurer une amie. Cependant, si j'y eusse fait réflexion des ce premier moment, j'aurois pû découvrir, comme je l'ai scu trop certainement dans la suite, quelque altération sur son visage, & beaucoup de contrainte dans ses manieres. L'opinion qu'elle avoit prise de mes sentimens pour Madame Lallin, depuis qu'elle avoit sçu que cette Dame avoit quitté son pays pour m'accompagner jusqu'en Amérique, & la confirmation qu'elle croyoit en avoir eue, dans le soin avec lequel je lui avois caché long-tems cette circonftance de mon voyage, ces deux raisons,

dis-je, eussent suffi seules pour lui rendre Madame Lallin odieuse, & sa présence désagréable. Lorsqu'elle vit que nonseulement que c'étoit moi-même qui souhaitois de l'avoir avec nous, mais que je m'étois donné la fatigue de faire exprès le voyage de la Virginie, pour l'amener à la Havane, & pour lui offrir une retraite auprès de moi, elle se crut trop assurée qu'il entroit de la passion dans une civilité si excessive, & que je l'avois par conséquent trompée ellemême, dès le commencement de notre mariage, ou abandonnée dans le cœur, depuis que j'avois retrouvé sa Rivale. Quels progrès cette pensée ne fit-elle pas tout d'un coup dans un caractère tel que celui de mon épouse ? rendre au-delà de mes expressions, rimide & facile à s'allarmer, toujours pleine de la crainte de n'être pas assez aimée, possédée avec cela d'une mélancolie douce, qui lui faisoit chercher la solitude, pour s'y livrer à la rêverie, dans tous les momens qu'elle ne passoit pas avec moi. Hélas! l'instant de mon arrivée fut le dernier de son repos. Cette chere épouse n'eut plus que des joies feintes, qu'elle eut la constance d'affecter pour sauver les apparences; & sa disposition habituelle fur la douleur, avec tous les triftes effets

qui l'accompagnent.

Je m'apperçus si peu de ce changement, que je me crus au contraire dans une des plus agréables circonstances de ma vie. Il ne me manquoit que mon frere & son Angelique, pour me persuader absolumen: que je n'avois plus rien à desirer. Je témoignai ces sentimens à mon épouse. Elle y répondit avec sa tendresse ordinaire. Je l'excitai à marquer de l'amirié à Madame Lallin, & cette Dame m'ayant paru tout-à-fait revenue de la foiblesse qu'elle avoit eue long-tems pour moi, je ne fis pas difficulté, dans toutes les occasions, de lui prodiguer mille caresses innocentes, qu'elle recevoit comme aurant de marques de la sincere affection que j'avois pour elle. Fanny se faisoit assez de violence pour lui donner de tems en tems quelques démonstrations extérieures de son estime. Mais il est facile de juget qu'elles n'étoient pas sinceres. Elle souffroit mortellement, lorsqu'il lui arrivoit d'être témoin des miennes. C'étoit un supplice pour elle, que de me voir entretenir quelquefois son ennemie en particulier, ou faire avec elle un tour phrences; Sche disposition habitut ve ter proref ail

de

pe na

lui

fai fer fre bie ve Pe no no ne qu me tan pai ten Il qui

Go

qu

de promenade dans le jardin du Gouverneur. Elle venoit souvent nous interrompre, & quoiqu'elle tâchât de prendre alors un visage riant, j'ai fait réflexion dans la suite qu'il m'eût été aisé d'y remarquer de l'agitation, si je n'eusse été accoutumé à regarder ses petites inégalités comme un effet ordinaire de sa mélancolie.

Deux mois se passerent, sans qu'il lui fut encore rien échappé qui pût me faire connoître son trouble, & me causer de l'inquiétude. L'arrivée de mon frere avec son épouse & Gelin, devint bientôt pour elle & pour moi, une nouvelle source de maux irréparables. Dom Pedro, qui étoit attentif à prévenir tous nos desirs, jugea, par la satisfaction que nous eûmes de les voir arriver, qu'il ne pouvoit nous obliger davantage, qu'en leur offrant sa maison pour demeure. Je les sis consentir par mes inftances à l'accepter. Bridge aimoit inseparablement Gelin; ainsi c'étoit les retenir tous deux, que d'en engager un. Il y avoit d'autant moins de difficulté, que la maison, ou plutôt le Palais du Gouverneur, étoit d'une si vaste étendue, que nous pouvions y occuper chacun Tome III. In so square F support

1

notre appartement, sans y causer le moindre trouble. Nous nous trouvâmes donc tous logés sous le même toît.

Lorsque nous fûmes un peu revenus du premier mouvement qu'inspire la joie de revoir des personnes qu'on aime, chacun pensa à se faire des occupations de son goût, pour remplir les momens que nous ne pouvions pas toujours passer ensemble. Mon choix étoit fait; c'étoit l'étude. Bridge, qui n'y étoit pas moins porté que moi par inclination, prit le même parti. Madame Lallin se détermina aussi à demeurer une partie du jour occupée de quelque lecture; & comme j'avois formé dans mon cabinet une Bibliothèque de tout ce que j'avois pu découvrir de bons livres à la Havane, elle s'accoutuma à venir souvent m'y trouver, soit pour choisir ceux qu'elle jugeoit les plus agréables, soit pour se procurer avec moi quelques momens de conversation. J'avois compté que mon Epouse choisiroit aussi ce genre Terieux d'amusement, pour lequel elle evoit toujours eu du goût. Cependant elle déclara ouvertement que son dessein éroit de tenir sans cesse compagnie à ma belle-sœur, pour s'occuper avec elle de quelque ouvrage de main. Ce fut son

ré m da ar ci

> fo re di tio

fa

m

VC

ca no je

m té m

cony

Fr

désespoir secret, & son aversion pour Madame Lallin, qui lui fit prendre cette résolution; sur-tout lorsqu'elle eut remarqué que cette Dame venoit souvent dans mon cabinet. Pour elle, il ne lui arriva plus d'y mettre le pied. Cette ancienne ardeur qu'elle marquoit pour me voir & pour m'entretenir, parut s'éteindre tout-à-fait. Si elle quittoit quelquefois ma belle-sœur, c'étoit pour se retirer seule dans une allée écartée du jardin, & pour s'y livrer à toutes les agirations de son ame. Je ne pus manquer de faire quelques réflexions sur le changement de sa conduite; mais quelle raison aurois-je eu de l'attribuer à une fi cruelle cause, & comment l'aurois je soupçonnée de se défier de mon cœur, lorsque je n'y sentois pour elle que les mouvemens les plus tendres de l'amour, & le témoignage affuré d'une constance immortellecornes dindress rut 3. . Tron

S

e

15

is

2,

y

le

se!

15

ie

re

le

nt

in

na

de

on

Gelin, qui n'avoit pas autrement d'inclination pour l'étude, s'attacha à la compagnie de ma belle-sœur & de Fanny. Dans les idées de politesse & de galanterie, qui sont communes à tous les François y'il autoit eru blesser l'honneur de sa Nation, s'il eût abandonné ces deux Dames, lorsqu'il pouvoit les amufer par son entretien. Sa vivacité, foutenue de beaucoup de facilité à s'exprimer, ne laissoit gueres de vuide dans la plus longue conversation; & je suis obligé, malgré le mal qu'il m'a fair, de confesser qu'il étoit d'un commerce agréable. Il passoit donc une partie du jour auprès de mon Epouse & d'Angélique: Je veux croire qu'il n'eur point d'abord d'autre vue que de satisfaire sa politeste, ou tout au plus de se procurer un plaifir plein d'innocence dans la compagnie de deux Dames infiniment aimables. Si je ne me trompe point dans cette opinion, je dois le plaindre : je connois la tyrannie des passions, & je ne puis me persuader encore, même en détestant sa mémoire, qu'il fut peut-être plus malheureux que coupable. Mais si c'est volontairement qu'il se jetta dans le crime, c'est de dessein formé qu'il conjura ma perte, & sur ces principes trop ordinaires aux François, qui leur font regarder une intrigue d'amour comme un badinage, se trouvera-t-il quelqu'un qui ne le haise point avec moi, comme un monstre qui viola les droits les plus saints, & qui se rendit coupable des plus noirs de tous les crimes?

Il devint amoureux de mon Epouse.

é T

y le ti

CI no ar

E

ra de tio

les ar

m

Dans un caractere comme le sien, il n'y avoit point de passion qui pût être foible & modérée. On a vû dans la relation de son avanture de Sainte-Helene, qu'il étoit adroit & fertile en inventions. Toute son étude s'attacha d'abord à connoître le fond du naturel de Fanny, pour attaquer sa vertu par l'endroit le plus foible. Il n'eut pas de peine à remarquer qu'elle étoit mélancolique. Mais ses yeux perçans pénétrerent beaucoup plus loin. Il ne put la voir & l'observer continuellement, sans découvrir qu'elle étoit agitée de quelque passion violente. Il la suivit de si près, & il examina toutes ses démarches avec tant d'adresse & de perseverance, qu'il saisit enfin le secret de son cœur Ce fut sur cette connoissance qu'il établit tout l'espoir de ses amoureux succès. J'entre ici dans un détail, dont on s'étonnera de me voir fi parfaitement informé. Mais demanderai je trop à mes Lecteurs, si je les prie de suspendre leur jugement & leur attention ?

Le cruel Gelin ne tarda gueres, après cette découverte, à mettre en usage tous les secours qu'il pût tirer de son esprit artificieux. Le premier dessein qu'il forma, fut de se servir de ses lumieres, pour

relaxe

2.

s'infinuer dans la confidence de mon Epouse. Il prit l'occasion d'une promenade qu'elle faisoit seule aujardin, pour avoir avec elle un entretien particulier. Là, après mille protestations de respect & de sincere estime, il lui fit entendre, non pas qu'il se fût apperçu de sa tristesse, mais qu'il avoit découvert quelque chose qui pourroit lui en causer beaucoup. Il lui fit même des excuses d'avoir différé peut-être trop longrems à lui faire cette ouverture; & pressé qu'il en eût été, lui dit-il, par la reconnoissance dont il se croyoit redevable à notre famille, il avoit été retenu par la crainte d'y causer du trouble, ou du moins quelque refroidissement d'amitié. Maisle mal paroissant croître de jour en jour, & les conséquences n'en pervant être que très. fâcheuses, il se croyoit obligé de lui dire que Madame Lallin étoit passionnée pour moi, & qu'elle gardoit si peu de mesures, qu'elle en donnoit des marques scandaleuses; qu'elle étoit seule avec moi dans mon cabinet, à toutes les heures du jour ; qu'il avoit entendu des choses qu'il ne jugeoit point à propos de répéters qu'à la vérité il ignoroit absolument si je répondois à cetre passion; mais que c'étoit cette raison même qui

1

n

l'obligeoit à rompre le silence, afin que mon Epouse pût remédier au mal, s'il étoit encore tems de l'arrêter.

Un discours si adroit eut tout l'effet que Gelin s'en étoit promis. La bonne & crédule Fanny n'y apperçut que l'avis d'un ami fidele & défintéresse, qui s'accordoit parfaitement avec ses propres idées, & qui confirmoit toutes les préventions de sa jalousie. Elle n'y répondit d'abord que par un ruisseau de larmes, & par des plaintes de sa mauvaise fortune. Gelin affecta de la vouloir consoler; mais ce fut d'une maniere qui l'engagea à s'ouvrir davantage. Elle lui confia toutes ses peines : elle lui confessa qu'elle n'avoit rien entendu de lui dont elle ne fur bien instruite depuis longtems. Elle eut même l'imprudence de lui avouer qu'elle se croyoit trahie de moi, & qu'elle étoit trop certaine que j'aimois Madame Lallin autant que j'en étois aimé. Rien ne pouvoit être plus favorable pour Gelin. Son but étoit de se rendre en quelque sorte nécessaire à mon Epouse, sous le prétexte de la servir ou de la consoler. Il avoit remarqué qu'elle m'aimoit encore avec trop d'ardeur, pour qu'il osat se flatter que son mon appointendent de prest

péra que dans une relation étroite qu'il se promettoit d'avoir avec elle, il trouveroit par degrés le moyen de l'attendrir. Les ouvertures de cœur, les communications de sentimens, l'air mystérieux de consiance, sont autant de symptômes qui appartiennent à l'Amour, & qui ne manquent gueres d'en être la cause, quand ils n'en sont pas l'effet. Gelin parvint effectivement à une partie de ce qu'il prétendoit auprès de Fanny; & s'il n'obtint pas sa tendresse, il eut du moins le premier rang dans son estime & dans son amitié.

Ce ne fut plus entre elle & lui que rendez-vous secrets, rapports, mysteres, signes particuliers d'intelligence. Il n'échappoit plus à Madame Lallin de me dire un mot, ni de me jetter un regard qui ne sui interprêté dans le sens le plus malin. Gelin avoit l'œil sur nos moindres mouvemens. Il en tenoit un compte exact, qu'il ne manquoit point de rendre tous les jours à mon Epouse. S'il n'appercevoit rien qui sut susceptible d'un mauvais sens, sa malignité suppléoit au désaut de la matiere. Il portoit l'impudence ju squ'à se glisser dans mon appartement, & prêter l'oreille à

pre fid plu qu res

la

qu

Ma

inr

la i hei vel de ne

tre

par vic lor

faillor con fift cet

d'a mii qu' la porte de mon cabinet pour recueillir quelque chose de mes entretiens avec Madame Lallin. Les expressions les plus innocentes de l'amitié & de la confiance. prenoient dans sa bouche un tour corrompu & empoisonné. Cet indigne Confident achevoit ainsi de perdre de plus en plus ma malheureuse Epouse. Il êst vrai que les fruits qu'il en tiroit n'étoient gueres favorables à sa passion. Il vouloit lui inspirer de l'amour, & il ne faisoit entrer dans son cœur que du trouble & de la tristesse. Trop certaine de son malheur, & comme accablée par les nouvelles confirmations qu'elle en recevoit de jour en jour, elle vivoit moins qu'elle ne languissoit dans un continuel désespoir. Elle n'avoit plus que deux occupations, mais toutes deux funestes & violentes; l'une de se livrer à la douleur, lorsqu'elle étoit seule, & qu'elle pouvoit éviter d'être observée, l'autre de faire des efforts infinis pour la cacher', lorsqu'elle étoit obligée de paroître en compagnie. Aussi sa santé ne put-elle résister long-tems contre des agitations de cette nature. Elle s'affoiblissoit à vue d'œil. Sa couleur & son embonpoint diminuoient tous les jours. Le poison qu'elle avoit eu la force de tenir si long-Tome III.

tems renfermé, gagnoit peu-à peu les dehors, & commençoit à corrompre son sang & ses forces, après avoir infecté toutes les facultés de son ame.

Je vivois pendant ce tems là dans une confiance & une sécurité, qui rendoient mon malheur infiniment plus déplorable. Loin de former le moindre soupçon contraire à mon repos, s'il m'arrivoit de faire quelque réflexion sur le changement que j'appercevois dans la conduite de Fanny, c'étoit pour m'en réjouir, comme d'une chose que j'avois souhaitée, & que je croyois d'un extrême avantage pour elle. Je m'imaginois qu'elle trouvoit dans la compagnie de ma belle-sœur & de Gelin un amusement si agréable, qu'il triomphoit de sa mélancolie. Si ma tendresse y perdoit quelque chose, parce que je passois une partie du jour sans la voir, je trouvois de la douceur à penser qu'elle étoit tranquile & sarisfaite. Je lui marquois même souvent la joie que j'en avois, & je remerciai plus d'une fois Gelin & Angelique d'avoir eu le secret de changer ainsi son humeur C'étoit souffler sur les flammes, & attiser le feu qui la dévoroit; car elle ne manquoit point d'expliquer ces marques de satisfaction comme une pre toi Ma vei les lad lait jou arr ava bu for car

qui éter fui do Je fel

qu

de

né

d'e

pri dif dr én

nic

preuve manifeste de mon infidélité. J'étois charmé qu'elle me laissat libre avec Madame Lallin. Sa présence m'étoit devenue odieuse & importune. Tels étoient les triftes raisonnemens de son cœur malade, & de son esprit troublé. Nous ne laissions pas de nous voir plusieurs fois le jour, mais c'étoit en public. Le soir il arrivoit toujours que la nuit étoit fort avancée lorsqu'on se retiroit. J'attribuois sa pesanteur & son abattement au sommeil. Elle ne se resusoit point à mes caresses; mais j'avois peine à tirer d'elle quelques paroles. Elle faisoit semblant de s'assoupir presque aussi-tôt. Je passois néanmoins la nuit délicieusement auprès d'elle; heureux de cette seule pensée, que je regnois dans son cœur, & qu'il étoit aussi tranquille que le mien.

Cependant sa santé continuant à s'altérer tous les jours, il parut visiblement sur son visage qu'elle souffroit quelque douleur dont elle ne se plaignoit point. Je lui marquai de l'inquiétude. Elle confessa qu'elle se trouvoit mal, & elle en prit occasion de se faire préparer un lit dissérent du mien. Allarmé de ses moindres maux, j'interrompis l'ordre de mes études, pour demeurer plus regulièrement auprès d'elle. Je remarquai, en l'observant, qu'elle étoit agitée. Elle parloit peu. Ses yeux s'attachoient quelquefois languissamment sur moi, & malgré l'effort qu'elle faisoit pour se vaincre, il lui échappoit souvent des soupirs. Ma belle-sœur me dit en confidence qu'elle croyoit s'être apperçue que la source du mal étoit moins dans le corps, que dans le cœur & l'esprit, & qu'elle ne doutoit pas que Fanny n'eût quelque sujet considérable de chagrin. Je me ménageai un moment de solitude avec elle. Je la conjurai de s'expliquer, & de m'ouvrir son cœur, à moi qui étoit son cher Epoux, qui l'adorois, qui ne pouvois vivre un instant tranquille, s'il manquoit quelque chose à son repos & à son bonheur. Elle me parut incertaine pendant quelques momens, comme si l'ardeur de mes expressions l'eût émue, & qu'elle eût été prête à me communiquer le secret de ses peines. Hélas ! j'en suis sûr, ce fatal secret vint jusqu'au bord de ses lèvres, & nous pouvions encore être heureux s'il en fût sorti tout-à-fait. Mais quelque réflexion funeste, qui étoit l'effet des malignes inspirations de Gelin, le fit rentrer dans des ténébres que mes yeux ne purent penétrer. Elle me répondit, en soupirant, qu'elle n'étoit

n

point toujours la maitresse de son imagination; que malgré elle les tragiques avantures de son pere & de sa mere lui revenoient souvent à l'esprit; qu'elle ne pouvoit penser sans frémir aux cruels désastres qui avoient détruit sa famille, que n'ayant nulle raison d'espérer que le courroux du Ciel la ménageât davantage, elle s'attendoit à quelque sin suneste qui répondroit aux malheureux commencemens de sa vie. Elle ne put retenir ses larmes en sinissant ces paroles; & son cœur qui étoit serré de tristesse, se soulagea en poussant une infinité de soupirs.

Je me sentis si attendri de la voir dans cet état, que pour peu qu'elle eût confervé de liberté d'esprit & de raison, il eût été impossible que des marques si sinceres de ma tendresse & de ma douleur ne lui eussent point fait ouvrir les yeux sur son injustice & sur mon innocence. Je pris une de ses mains, que je serrait contre mon visage. O chere Fanny! lui dis-je avec un sentiment de cœur inexprimable; ô charme tout-puissant de ma vie & de mes peines! comment pouvez-vous vous affliger par des craintes si injustes, & par des souvenirs que vous devriez avoir esfacés? Le passé

**fen** 

elle

rep

per

pa

l'ai

Po

ch

a pl

Je

& G

c'

fo

fe

P

n

i

ti

r

n'est point en notre pouvoir, mais où voyez-vous de quoi trembler pour l'avenir? Ne sommes-nous pas l'un à l'autre? Tout le pouvoir de la Nature empêchera-t il que je ne vous adore, que vous ne m'aimiez, que vous ne soyez à moi pour toujours? Et si cela est aussi sûr qu'il doit vous le paroître, qu'y a-t-il à présent dans la vie qui puisse être un malheur pour vous & pour moi? Non, non, ajoutai-je en l'embrassant, ce n'est point sentir le prix du bonheur dont on jouit, que d'être troublé continuellement par la crainte de le perdre. Votre cœur est trop inquiet. Je veux vous donner un moyen de le rassurer, c'est que la place de la crainte y soit toujours occupée par l'amour.

Comme je n'avois nul sujet de me désier de sa sincérité, je pris la réponse qu'elle m'avoit faite pour l'aveu de ses véritables peines, & je ne pensai qu'à lui procurer des amusemens qui pussent écarter les pensées qui l'assligeoient. Je sis prier les Dames de la Havane de se rendre chez nous les jours après-dîner, & de former dans sa chambre des parties de jeu & de plaisir. J'y assistois moimême constamment. Soit par un esset de cette dissipation, soit que ma pré-

sence continuelle servît à la tranquiliser, elle se rétablit en peu de tems, & nous reprîmes nos exercices ordinaires. Je remarquai le zèle de Gelin à la servir pendant sa maladie; mais il ne me vint pas même à l'esprit qu'il pût y entrer autre chose que de la générosité & de l'amitié.

Je fus obligé, quelques mois après, pour faire plaisir au Gouverneur, de me charger de quelques affaires qu'il avoit à régler à la Vera-Crux. Ce voyage fut plus long & plus ennuyeux que pénible. Je trouvai, à mon retour, ma famille & mes amis dans une santé parfaite. Gelin étoit mieux que jamais avec Fanny, c'est-à-dire, qu'il continuoit à l'empoisonner, par ses infinuations & ses conseils. Il ne manqua point de lui faire appercevoir, qu'une absence de plusieurs mois n'avoit rien diminué de ma passion prétendue pour Madame Lallin. Si je n'avois à donner dans la suite des preuves claires & sans réplique de la vertu inébranlable de mon épouse, il paroîtroit incroyable qu'avec la confiance & l'affection qu'elle avoit pour Gelin, elle eût pû se défendre si long-tems contre ses séductions. Ce malheureux s'étoit rendu tellement maître de son esprit,

qu'elle ne faisoit plus rien sans l'avoir consulté. Il n'évoit plus à lui faire l'aveu de sa passion; mais il s'y étoit pris avec tant d'adresse, qu'elle n'avoit pu s'en offenser. Cependant la maniere dont elle avoit reçu sa déclaration, lui ayant ôté la hardiesse de la renouveller, & ce qu'il appercevoit tous les jours de son caractere, ayant presque achevé de lui faire perdre l'espérance, il s'étoit réduit à son premier dessein, qui étoit d'allumer de plus en plus sa jalousie; sûr que sa tendresse pour moi s'éteindroit tôt ou tard avec son estime, & qu'il lui deviendroit plus facile de s'infinuer dans son cœur, après m'en avoir chassé. Il affectoit donc d'éviter ce qui sentoit l'amour, & de lui marquer en tout une envie désintéressée de la servir. Elle, qui étoit la douceur même, & qui n'avoit jamais eu cette sorte d'expérience, qui apprend à son sexe à se désier du nôtre, ne croyoit rien risquer en accordant son estime & sa confiance à une personne qui lui témoignoit tant d'attachement. Elle avoit d'ailleurs entendu mon frere se louer mille fois de la générosité de son ami Gelin. Elle me voyoit moi-même le traiter avec amitié; &, pour lui rendre justice, il ne lui manquoit aucune des qualités qui

m co de da la

fo

fe p

1 6

t

1

forment dans l'opinion commune l'homme de mérite & l'homme aimable. Ciel! comment puis-je parler avec cette modération, d'un cruel qui m'a précipité dans le dernier excès du désespoir & de la misere?

Le tems de ma ruine approchoit. Dom Pedro d'Arpez, cassé de vieillesse, & se sentant proche de sa fin, fit un testament, par lequel il me laissoit tout son bien. Il ne survécut pas long-tems à cette derniere disposition. Une maladie précipitée le mit au tombeau. Aussi-tôt que no. tre reconnoissance se fut acquitée, en lui rendant magnifiquement les derniers devoirs, je ne pensai plus qu'à recueillir son héritage, & à retourner en Europe. Mon dessein étoit d'équiper exprès un Vaisseau, pour être absolument le maître de ma route. Les biens que Dom Pedro m'avoit laissés etoient si considérables, que cette dépense me paroissoit légere, & dans la résolution où j'étois de me rendre droit en Angleterre avec mes richestes, ma famille & mes amis, je n'étois point d'avis de m'exposer à la discrétion d'un Capitaine Espagnol. Mon frere avoit renvoyé à Sainte-Hélene le Vaisseau qui l'avoit apporté avec son épouse & Gelin : je pris donc le parti

ne

Gu

gle

ďi

de

Fo

te

m

n

d'en acheter un qui avoit été construit peu de tems avant la mort du Gouverneur, & je donnai des ordres si pressans, qu'il fut préparé avec beaucoup de diligence. Mais comme nous nous disposions à nous mettre en mer, j'entendis un jour Bridge qui se plaignoit avec Gelin de la nécessité où ils étoient, en retournant en Angleterre, de laisser après eux leur ami Johnston à Sainte-Hélene. J'aimois Bridge comme moi-même. Je lui fis un reproche de ne m'avoir pas fait connoître plutôt qu'il prît affez d'intérêt à Johnston, pour souhaiter de l'avoir avec lui. Vous deviez l'amener, lui dis-je, lorsque vous vîntesici pour vous y établir avec moi. Tout ce qui vous est cher, ne sauroit manquer de me l'être beaucoup. Mais j'y sçais un remede, ajoutaije; c'est de prendre notre route par Sainte-Hélene. Le détour n'est pas infini; & avec le plaisir de rejoindre Johnston & son Epouse, qui sera votre principal objet, vous aurez celui de nous faire voir cette belle Campagne où votre Angélique est née, & dont vous nous avez raconté tant de merveilles. Cette proposition causa une joie extrême à mon frere. Nous ne tardâmes point à partir, & ce fut pour Sainte-Hélene que nous mîmes à la voile.

Notre route fut heureuse, mais nous ne l'achevames pas sans crainte. La Guerre étoit alors déclarée entre l'Angleterre & la Hollande. Holms, à la tête d'une escadre Angloise, s'étoit emparé des Isles du Cap-Verd, & de quelques Forts que les Hollandois ont sur les côtes de Guinée. J'avois étéinformé, avant mon départ de la Havane, que les Etats de Hollande avoient envoyé tout récemment dans ces mers, leur Amiral Ruiter, avec une flotte considérable; & dans l'ardeur qui lui faisoit chercher à tirer vengeance des Anglois, il ne pouvoit être que très-dangereux pour moi de tomber entre ses mains. Ce n'est pas que nous dussions appréhender naturellement sa rencontre; mais on sait que sur mer un coup de vent rapproche quelquefois tout d'un coup des Vaisseaux bien éloignés. Cette crainte m'ayant porté à prendre pavillon Espagnol, & à prier tous les Anglois qui étoient dans mon Vaisseau, de ne pass'exprimer dans leur langue, s'il nous arrivoit malheureusement de tomber dans la flotte de Ruiter. Avec cette précaution, j'évitai un danger dont rien ne m'eût pu sauver autrement; car nous rencontrâmes en effet Ruiter dans la mer d'Ethiopie, &

y e

not

Les

est

cau

plo

fol

Sai

la

fut

tio

fai

de

de

ét

fic

'n

ce

m

li

9

u

Si

ju

I

nous ne dûmes notre salut qu'aux appa-

rences & au nom d'Espagnols.

Après m'être échappé si heureusement d'un tel péril, ce n'étoit point dans le sein de la paix & de la confiance, ni par la main d'un ami, que je m'attendois de périr. J'avois essuyé dans toute ma vie, des infortunes & des pertes, & je n'avois déja que trop bien acquis la qualité de malheureux: mais j'avois toujours eu du moins que que raison de m'attendre à mes peines; j'avois eu quelque-pressentiment qui les avoit précédées. D'ailteurs, en perdant quelque chose de cher & de precieux, il m'étoit toujours resté quelque chose de plus cher encore, qui pouvoit servir à me consoler par cette seule pensée, que le ciel, en m'ôtant le bien que je regrettois, m'en avoit du moins laissé d'autres dont la perte m'eût rendu infiniment plus misérable. Ici, sans pressentiment, sans réflexion, & presque sans le moindre intervalle, la fortune en deux tours de roue me précipite au fond de l'abîme. Elle m'y fixe sans retour. Elle m'ôte l'espoir, le remede, les consolations; enfin, elle me rend tel qu'on va voir, & qu'on aura peine à le croire.

Nous arrivons à Sainte-Helene. Un Vaisseau François qui venoit des Indes, y entroit dans le Port au moment de notre arrivée. Nous abordons ensemble. Les premieres nouvelles dont mon frere est informé, sont la mort de Johnston & celle de son Epouse. Cette perte lui causant beaucoup de chagrin, je m'employai pendant quelques jours à le consoler. Rien ne pouvoit nous arrêter à Sainte Hélene, après que nous eûmes vû la Campagne de la Colonie; & il nous fut ailé de nous procurer cette satisfaction, parce que les Portugais ayant fait sauter à force de poudre quelque partie des rochers qui la séparoient du reste de l'Isle, la communication par terre étoit devenue libre & facile. Nous pensions donc à nous remettre en mer & n'ayant plus d'autres Ports à gagner que ceux d'Angleterre, je fais un compliment honnête à Madame Lallin & à Gelin qui étoit François, sur la satisfaction que je ressentois de pouvoir leur assurer une retraite tranquille dans ma Patrie. Signal funeste de ma ruine! Fanny avoit juré de ne pas mettre le pied en Angleterre, si j'y menois avec moi Madame Lallin. Les artifices de Gelin l'avoient engagée à prendre cette téméraire résolution; & voyant qu'elle ne pouvoit l'exécuter qu'en fuyant avec lui, elle y

consentit lorsqu'elle se vit assurée que je ne pensois point à me séparer de la Rivale. La nuit suivante sut prise pour le départ, &, ce qui est horrible à raconter, Fanny se leva pendant mon sommeil, du lit où elle etoit avec moi, elle quitta mon côté, pour suivre un infâme, qui rioit peut-être de sa soiblesse au moment qu'il l'enlevoit comme sa proie, & qu'il se croyoit prêt à triompher de son honneur & de sa vertu.

On ne sut cette nouvelle que le lendemain, & il étoit même fort tard avant qu'on en fût assuré parfaitement. Le Vaisseau François étoit parti, Fanny & Gelin ne paroissoient pas. On les chercha d'abord, on s'informa avec soin si personne ne les avoit vus; & lorsque toutes les recherches eurent été inutiles, on ne balança point à s'imaginer la vérité. Peut-être étois-je le seul de tous les habitans de l'Isse, qui n'en étoit pas encore instruit. Je demandai plusieurs fois où étoit mon Epouse. Tant qu'on l'ignora, on me répondit d'une maniere qui me causa de l'inquiétude; & lorsqu'on fut pleinement assuré de mon malheur, on eut l'adresse de me rendre tranquile en me le déguisant. Cependant, comme il étoit impossible de me le cacher plus lon Bri Ce nie COL pre iol exi che fai je av Fa qu CO jou à CO lu de do pe

au

to

ce

long-tems que jusqu'à la fin du jour, Bridge prit le parti de me l'annoncer. Ce cher Frere, qui m'aimoit avec la derniere tendresse, & qui étoit lui même si consterné de mon malheur, qu'il avoit presqu'autant de besoin que moi de consolation, se trouva dans un embarras extrême lorsqu'il lui fallut ouvrir la bouche & trouver des expressions pour se faire entendre. Il scavoit, par l'aveu que je lui en avois fait mille fois, qu'il n'y avoit rien dans mon cœur au-dessus de Fanny. Il connoissoit mes sentimens jusqu'au fond, par les tendres & sinceres confidences que je lui en faisois tous les jours. Toutes mes passions en effet se réduisoient à celle-là. Sans cesse attentif à veiller sur les mouvemens de mon cœur, & à regler ses inclinations, je ne lui laissois que la liberté d'être tendre & de se livrer à l'amour. C'étoit toute la douceur de ma vie, le charme de mes peines, & le dédommagement de la contrainte perpétuelle où je tenois tous mes autres desirs. Raison, devoir, penchant naturel d'un cœur infiniment sensible. tout s'accordoit à rendre l'amour nécessaire à mon bonheur. Aussi m'en étoisje fait une si douce habitude, que de même qu'il faut respirer pour vivre, il

fo

m né

ď

m

te

de

9

n

F

me falloit aimer Fanny & être aimé d'elle, pour être heureux. Bridge le savoit, il n'étoit que trop certain par conséquent qu'il alloit me donner le coup mortel en

m'aprenant ce que j'avois perdu.

l'étois seul dans une chambre, occupé à lire. Il y entra d'un air qui me fit frémir, en me faisant connoître tout d'un coup une partie de ses agitations. Mais quelle apparence d'en pouvoir deviner la cause? Je le crus attaqué de quelque maladie subite, ou sij'entrevis dans ses yeux quelque chose de plus funeste, ce fut d'abord sur lui que tomberent mes craintes & ma compassion. Il ne me laissa pas longtems dans cette erreur. Je me levo's; demeurez, demeurez, me dit-il, en me faisant remettre sur ma chaise, ne quittez pas une posture dont vous aurez besoin pour m'entendre. Il s'assit auprès de moi. Sa voix étoit tremblante, & son visage si changé, que ne pouvant rien comprendre à ce que je voyois, je demeurai interdit en tenant les yeux attachés sur lui. O pauvre Cleveland! reprit-il aussitôt, comment dois-je te préparer au coup que je te vais porter! Ton cœur ne saigne-t-il pas déja ? O mon malheureux Frere! n'entendez-vous pas du moins à demi, ce que je n'ai pas la force force de vous raconter? Ces quatre mots, prononcés du ton le plus passionné & le plus tragique, me pénétrerent d'horreur & de saisssement. Malgré la multitude d'idées affreuses qui se presenterent sur le champ à mon esprit, je crus démêler aussi-tôt le plus cruel malheur que j'eusse à redouter. Fanny est morte! m'écriai-je d'une voix douloureuse; Fanny est morte! Non, interrompit-il, ce que j'ai à vous apprendre est plus terrible que la mort de Fanny : Ah! Bridge, achevez donc, & ôtez-moi la vie tout d'un coup. Helas! c'est ce que je crains, reprit-il, en s'attendrissant jusqu'aux larmes. Trop malheureux Cleveland ! je sens que je te vais percer le cœur, & je ne puis te cacher ton malheur, ni même te le déguiser. Mais mon cher Frere, ajouta-t il en m'embrassant, vous avez de la force d'esprit & de la constance; recevez le coup que je vais vous porter, comme vous en avez, déja reçu quantité d'autres. Songez que nous ne sommes pas faits pour être heureux, ni vous ni moi, & que le Ciel nous ayant fait naître pour être misérables, il faut que notre triste destinée se remplisse. Je fis quelques efforts pour me remettre. He bien, parlez, cher Bridge, ne me Tome III.

ménagez pas; je suis prêt à tout entendre; si Fanny n'est pas morte, je me crois assez de fermeté pour supporter toute

ir

9

n

le

P

r

n

n

P

C

I

autre perte.

Après m'avoir répondu qu'il le souhaitoit, mais que je cesserois bientôt de regarder la mort de Fanny comme le plus grand mal qui pût m'arriver; il m'apprit la nouvelle funeste de sa fuite avec Gelin, & toutes les circonstances qu'il avoit pû découvrir. Ils étoient sortis ensemble pendant la nuit, sans autre suite que le valet de Gelin & une femme de chambre. A peine avoient-ils emporté quelques habits ; mais ils s'étoient pourvus d'une grosse somme d'argent. Gelin n'avoit eu sans doute nulle peine à obtenir du Capitaine François, d'être reçu à bord avec sa proie, & selon les apparences, il n'avoit pas attendu le dernier moment pour se ménager son amitié. Le vaisseau avoit mis à la voile avant le jour, ce qui marquoit clairement qu'ils étoient d'intelligence. Bridge, en finissant ce récit, accabla le perfide Gelin de malédictions, & soit pour flatter ma douleur par le témoignage de la sienne, soit que l'excellence de son caractere lui fît prendre autant de part qu'il le témoignoit à ma peine, il me fit voir par mille marques qu'il en étoit inconsolable.

Pour moi, qui me crus alors arrivé au comble de l'infortune & de la douleur, je ne laissai pas de résister pendant quelques momens aux affauts du plus horrible désespoir. Je me fis même une violence incroyable pour prendre cet air de constance & de fermeté dont je m'étois fait fort à mon Frere. Il est clair, lui dis-je d'une voix basse, que je suis le plus malheureux de tous les hommes. Je le suis au-delà même de mes craintes & de mon imagination. Ce que j'entens est plus triste, sans doute, que la mort de Fanny, & mille fois plus terrible & plus in supportable que la mienne. Votre rapport, ajoutai-je, en m'efforçant de le regarder d'un œil ferme, est apparemment certain ? il ne me reste point le moindre lieu à l'espérance ? Il me répondit que je devois bien juger que le mal étoit sans remede, puisqu'il avoit crû impossible de me le cacher & nécessaire de me l'apprendre. Il ajouta à cette confirmation quelques raisonnemens sur le parti qu'il croyoit à propos que nous prissions; comme de nous mettre promptement en mer, & de poursuivre le vaisseau François, qu'il ne Hij

nous seroit peut-être pas impossible de rejoindre. J'eus la force de l'écouter, & celle de répondre juste à ses propositions. Mais si mon ame avoit encore assez d'empire sur elle-même pour se contraindre jusqu'à cet excès, elle n'en avoir point assez sur mes sens pour en arrêter plus long-tems le trouble & le délordre. Les mouvemens cruels qui me déchiroient le cœur, se communiquerent en un moment au cerveau; je sentis que ma raison s'obscurcissoit tout d'un coup : j'étendis les bras vers Bridge, comme si la terre se fût dérobée sous mes pieds, & que j'eusse cherché à me tenir à quelque choie. O mon Frere! lui disje, je me meurs. En effet, je tombai sur lui sans le moindre reste de sentiment & de connoissance.

P

r

Il fit venir du secours, & l'on prit long-tems des soins inutiles pour me les rappeller. Madame Lallin & ma belle-sœur s'y employerent avec toute l'ardeur de leur amitié. Elles y réussirent à la fin, mais il s'étoit fait un si etrange épuisement dans mes forces, que je demeurai plus d'une heure sans en retrouver assez pour répondre à leurs questions, & pour leur faire connoître que j'étois revenu à moi-même. J'avois les

yeux fermés, & la tête appuyée languissamment contre le dos de ma chaise. Ma respiration étoit haute & convulsive. J'entendois tout ce qui se disoit autour de moi, mais je ne me sentois ni le pouvoir, ni la volonté de remuer la langue pour y prendre part. Qu'on se figure une Victime étendue au pied de l'Autel, après avoir reçu le coup du sacrifice: j'étois dans le même état, sans autre mouvement que celui d'une palpitation violente, qui se communiquoit du cœur à toutes les parties de mon corps, & qui causoit un tremblement visible dans tous mes membres.

Cependant, étant revenu tout-à-fait à force de soins & de secours, j'em-brassaiceux qui m'avoient rendu leurs services avec tant de zele. Je leur dis: Hélas! votre amitié s'est trompée en me rappellant à la vie. Vous sçaviez quel fardeau je vais avoir à porter. Vous avez vû la Nature se déclarer par mon évanouissement & ma longue défaillance; pour quoi l'avez-vous ranimée? N'est-ce pas un signe qu'elle est trop soible pour soutenir long-tems des maux dont elle n'a pu même supporter le premier sentiment? Ils me répondirent, qu'ils étoient certains que mon courage

in

n

seroit plus fort qu'elle. Je pris cette oc. casion pour les prier de me laisser seul : Si vous le croyez, leur dis-je, je vous demande en grace de m'abandonner pour quelque tems à moi-même, & de me laisser faire tous mes efforts pour le rappeller. Quoique je n'eusse réussi qu'imparfaitement à leur cacher mon désespoir, ils connoissoient si bien mon caractere, qu'ils se reposerent sur la parole que je leur donnai de ne me porter à rien de funeste. J'obtins d'être seul, comme je le souhaitois. Mon Frere me demanda si je n'approuvois point la proposition qu'il m'avoit faite, de nous mettre promptement à la poursuite du vaisseau François. Je me reposai de tout fur son affection & sa prudence. Il fit faire les préparatifs de notre départ avec tant de diligence, que nous fûmes en état de mettre à la voile le lendemain à midi.

On s'imagine bien sans doute, que ce n'étoit point par indifférence que je m'abandonnois ainsi à sa conduite. Tout étoit au contraire agité & tumultueux dans mes idées & dans mes sentimens; & c'étoit cette raison même qui me portoit à me remettre de mes soins les plus importans sur un Frere dont je con-

noissois la sagesse & le zele pour mes intérêts. Je dois confesser que je n'étois point capable alors de prendre par choix la moindre résolution. Dans le trouble d'esprit & de cœur où j'étois, je ne pouvois même démêler quels étoient les mouvemens qui dominoient dans mon ame. Il me fut impossible, après deux heures de solitude & de méditation, de me répondre nettement à moi-même, lorsque je me demandai si je détestois mon Epouse, ou si je l'adorois encore; si je souhaitois de pouvoir l'enlever à son perfide Amant, ou s'il n'étoit pas mieux pour mon honneur, & même pour mon repos, de les abandonner tous deux à la justice du Ciel & à leur mauvais sort. Je n'avois pas la force de m'arrêter deux instans de suite à cet examen. J'avois encore moins celle de me représenter Fanny disposée à fuir avec Gelin, résolue volontairement à abandonner son Epoux & ses Enfans, quittant mon lit pour suivre un Adultere, occupée peut-être à recevoir ses caresses. Dieu! tous mes esprits se confondoient à la seule approche de cette idée; & ne me sentant point capable d'en soutenir un moment la présence, j'en détournois mon attention, pour me réduire à plaindre mon sort, sans oser presque penser à cette foible & malheureuse créature.

Cette disposition que je retrace ici en peu de mots, fut pendant long-tems mon état habituel. Le poids de mes maux étoit comme renfermé au fond de mon cœur. Mon courage s'employoit moins à le diminuer par mes réflexions, qu'à me faire une illusion continuelle pour m'en dérober la vue. Mon ame reculoit de frayeur à cet objet, comme ma main se seroit retirée d'un fer brûlant auquel elle auroit touché sans réflexion. Cependant, tout servoit a m'y rappeller : mes enfans, qui étoient sans cesse devant mes yeux, lorsque nous nous fûmes remis en mer : ma belle-sœur, qui pleuroit continuellement la honte de son amie, & qui prononçoit le nom de Gelin mille fois le jour avec détestation, Madame Lallin même, qui augmentoit mes peines, & qui les renouvelloit à tout instant, en me disant mille choses qu'elle croyoit propres à me consoler. Pour Bridge, qui fut le seul à qui je ne craignis point de me laisser voir à découvert, il eut contribué sans doute plus que personne à ma guérison, si j'eusle été capable de goûter quelque remede

M j'a

ch

te

tr

m vo la

> u P

16

e fi çi

O H

100

DE MR. CLEVELAND. remede. C'eût été dans la sagesse de ce cher Frere, dans sa douceur, dans sa tendre & sincere affection, que j'eusse trouvé mes consolations les plus solides. Mais, loin de recueillir les fruits que l'avois lieu d'espérer quelque jour de son amitié, telle fut la barbarie de mon sort, qu'il servit lui-même de catastrophe à mes tristes avantures d'Amérique. On va voir par son exemple, si c'est ici bas que la Verru doits'attendre d'être récompensée, & par le mien, qu'il peut y avoir un progres sans fin dans l'infortune, puisqu'on peut devenir plus malheureux qu'on n'étoit, lorsqu'on croyoit déja l'être infiniment.

Malgré la diligence avec laquelle nous étions partis de Sainte-Helene, les vents furent si contraires, que nous n'avançames pas beaucoup dans notre route. Mon Frere étoit désespéré de ce retardement, qui détruisoit toute l'esperance qu'il avoit eu de joindre le vaisseau François. Pour moi, dont les sentimens étoient toujours si incertains que je ne savois ce que je devois craindre ou dessert, je m'occupois moins à réstéchir & à raisonner, qu'à gémir. Nous sûmes plus de trois mois à gagner la hauteur de l'Espagne. J'avois reçu sur mon vais-

seau à la Havane, quelques Espagnols de considération, qui m'avoient prié de les débarquer à la Corogne, Bridge eut soin de faire prendre cette route à notre Pilote. Nous y arrivâmes heureusement; mais comme notre dessein n'étoit pas de nous y arrêter, nous n'entrâmes point dans le Port. Mon Frere fit mouiller l'ancre à quelque distance, & semettant dans la plus grande de nos chaloupes, avec les Espagnols & trois Anglois de notre suite, il se rendit à terre en un moment. La curiosité étoit son unique motif. Il tâcha même de m'engager par de fortes instances à lui tenir compagnie, pour dishper un peu mes chagrins par cet amusement, mais rien n'étant capable de me divertir & de m'amuser, je refusai d'avoir pour lui cette complaisance. Hélas! je le refusai : mon dessein étoit d'éviter un plaisir que je n'étois point capable de goûter; & le Ciel, qui vouloit épuiser sur moi toute sa colere avant mon retour en Europe, prit cette occasion pour consommer ma ruine & tendre ma misere accomplie.

Mon malheureux Frere entra donc dans le Port de la Corogne. C'est de luimême que j'appris bientôt les circonstances que je vais raconter. En abordant, il quitta les Espagnols, qui devoient prendre la Poste pour Madrid, & ne s'étant proposé que le plaisir d'y visiter la Ville, il y employa la plus grande partie du jour, dans le dessein de retourner au vaisseau avant la nuit. Il revenoit au Port vers le soir, pour s'embarquer à l'instant. Comme il étoit prêt à mettre le pied dans la chaloupe, il se sent arrêter par le bras, & tournant la tête aussi tôt, il reconnoît Gelin. Quelle surprise! A peine en crût-il d'abord ses yeux, & dans la premiere confusion de les mouvemens, il demeura interdit jusqu'à ne pouvoir s'exprimer. Cependant ce perfide se jette à son col, l'embrasse étroitement, & marquant une joie infinie de le revoir, il lui confesse que venant de l'appercevoir sur le Port, il n'avoit pû résister à l'envie d'accourir à lui, pour lui témoigner qu'il étoit toujours le plus tendre & le plus sincere de tous ses Amis. Mon Ami? lui dit Bridge, qui n'étoit revenu de son étonnement que pour se livrer à l'indignation & à la colere : quoi! traître, n'est-ce pas toi qui as déshonoré mon Frere, violé les droits & les plus saints de l'honneur & de l'amitié? De quel front osetu te présenter à moi, & comment crois-

r

1-

n is

ui

re

te

&

nç

ui.

1-

I-

tu pouvoir éviter ici le châtiment de tes crimes? Quoique Gelin ne dût point s'attendre à un traitement plus favorable, il parut extrêmement embarrassé de cette réponse. Il faudroit avoir connu son caractere, pour comprendre tout ce qu'il y a d'étrange dans l'avanture que je raconte. Au fond, ce malheureux avoit mille qualités excellentes. Il avoit de l'esprit, de la générosité, de la tendresse de cœur; & tout autre motif qu'une passion amoureuse ne l'auroit jamais rendu capable d'une lâcheté. Mais étant d'une vivacité qui l'emportoit sur ses réflexions, il n'avoit fait attention à rien, pour se satisfaire du côté de l'Amour. Quelque furieule que fût sa passion pour mon Epouse, & quelques crimes qu'il eût à se reprocher, il ne pût voir mon Frere, qu'il aimoit passionnément sans se sentir pressé du desir de l'embrasser. Peut-être sa légéreté l'empêcha-t-elle même de penser qu'il devoit craindre sa colere, & qu'il ne pouvoit plus prétendre d'en être traité comme un Ami. Quoi qu'il en soit, il sit patoîre plus de douleur que de ressentiment, après avoir écouté ses reproches; & s'attendrissant même jusqu'aux pleurs, is le conjura de lui accorder un moment d'entretien particulier.

Bridge balança, si le parti qu'il devoit prendre d'abord, n'étoit pas de le faire arrêter. Cependant, ayant le cœur si bon qu'il ne le pût voir touché jusqu'à ce point sans l'être un peu lui-même, & sans sentir quelques retours de son ancienne amitié, il consentit à l'entendre. Ses pleurs, & sa hardiesse même à se présenter, pouvoient être l'esset de quelque répentir. Bridge se flatta de cette pensée; & s'écartant avec lui sur le sable, au côté le plus desert du Port, ils commencerent un entretien dont en pourroit juger par la conclusion, quand je me dispenserois d'en rapporter la premiere partie. Gelin confessa nettement qu'il étoit coupable; mais rejettant son crime sur la violence d'une passion sans bornes, il tâcha d'exciter la pitié de mon frere & de lui persuader qu'il ne méritoit point sa haine. Eh! quels sentimens faut-il donc que j'aie pour vous, lui dit Bridge, lorsque vous trahissez mon amitié & ma confiance, que vous mettez le poignard dans le sein d'un frere qui m'est aussi cher que moi-même? Perfide Gelin! que vous avions-nous fait? Ne vous ai-je pas toujours regardé comme le plus cher de mes Amis? Mon malheureux frere n'avoit il pas

cette opinion de vous; & ne vous a-t-il pas traité lui-même, à ma priere, avec une honnêteté & une affection qui méritoient toute votre tendresse? Ne vous a-t il pas offert sa maison, une part à ses biens & à sa fortune? Auroit-il eû plus de bonté pour vous, si vous lui aviez appartenu d'aussi près que moi par le sang? Et pour récompense, vous le couvrez d'infamie; vous l'assassinez cruellement, en lui enlevant tout ce que son cœur aimoit. Dites après cela que vous méritez ma compassion, & que je ne dois point vous détester plus que Cleveland. Car n'est-ce pas sur moi que retombent toutes vos perfidies? Ne vous ai-je pas introduit dans sa maison? N'estce pas sur mon témoignage qu'il a pris pour vous de l'estime & de la confiance ? Lorsque je vous reproche ici nos malheurs communs, n'a-t-il pas droit de me reprocher en particulier tous les siens? Mais qu'avez-vous fait de son Epouse? continua Bridge. Vous êtes-vous hâté de combler bien tôt notre honte ? Vos infâmes desirs ont-ils tardé bien longtems à se satisfaire? C'est sans doute de concert avec elle, que vous nous avez trahi; & vous avez insulté ensemble plus d'une fois à notre infortune & à nos peines ?

## DE MR. CLEVELAND. 103

Malgré l'obstination de Gelin dans son crime, j'ai su de mon frere, que ces reproches l'avoient pénétré jusqu'au fond du cœur. Il ne se défendit que par quelques paroles confuses & embarrassées. Cependant, étant pressé de nouveau, & sans doute avec trop peu de ménagement, de s'expliquer sur le lieu où il avoit laissé Fanny, & sur la maniere dont il vivoit avec elle, il répondit fiérement qu'elle étoit en sureté, & qu'il auroit toujours pour elle plus de considération que je n'en avois eu. Ces derniers mots piquerent Bridge. Comment! perfide, reprit-il, tu prétens donc la garder? Aussi longtems, lui dit l'autre, qu'elle sera contente de mes services, & qu'elle aura besoin de mon secours. Peut-être mon frere eût-il tort de ne pas lui demander l'éclaircissement de ces paroles. Quoique je n'y visse pas plus clair que lui lorsqu'il me les rapporta, j'ai conçu long-tems après; qu'avec un peu plus d'explication, elles eussent peut-être servi à me faire pénétrer dans ce fatal mystere; & si cette connoissance n'avoit rien changé à mes malheurs, elle auroit pû me donner un peu plus de force pour les supporter. Peut-être que Gelin, par un reste d'honneur & d'amitié, alloit lui découvrir, non-seulement la retraite de mon épouse, mais encore le motif de sa fuite, & les circonstances qui pouvoient en diminuer le crime & la honte. Il y a du moins de l'apparence qu'avec un peu plus de modération, Bridge eût évité le malheur qui le menaçoit. Mais il étoit entraîné tout à la fois par l'ascendant de fon mauvais sort & du mien; & lui, qui étoit le plus doux & le plus patient de tous les hommes, se livra trop tôt au juste ressentiment qu'il eût de se voir insulté par un Ami perfide. Aussi longtems, s'écria-t-il, qu'elle aura besoin de tes services ? Loin de marquer du repentir, comme je me l'étois figuré, tu joins donc la raillerie à l'ingratitude, & l'outrage à la trahison ? Va, nous prendrons des voies plus sûres pour tirer raison de tes perfidies. Et en mêmetems qu'il prononçoit ces paroles avec beaucoup de feu, il s'efforça de le saisir au colet & de l'arrêter, pour le conduire ensuite à mon vaisseau, où nous aurions tenu confeil sur la maniere dont nous devions en user avec lui.

Gelin étoit vigoureux; il s'échappa des mains de mon frere, & il prit la fuite. Cependant, étant poursuivi de près, & se voyant dans la nécessité de repasser auprès de la chaloupe, où il ne pouvoit manquer d'être arrêté par nos Anglois, qui paroissoient mêmel'avoir déja apperçu & venir à sa rencontre, il ne ménagea plus rien pour sauver sa liberté. Il mit l'épée à la main, & se tournant tout d'un coup vers mon frere, il fondit si impétueusement sur lui, que quoiqu'il eut eu le tems de tirer aussi la sienne, & de se mettre en défense, il ne put éviter de recevoir un grand coup qui le perça d'outre en outre. L'infortuné Bridge tomba sans forces. Gelin, en retirant son épée du sein de son Ami, en vit sortir un ruisseau de sang. Ce spectacle l'émut jusqu'au fond du cœur. Il en oublia l'intérêt de sa liberté & de sa vie; & la tendresse de l'amitié prenant le dessus sur toutes les autres passions, il se jetta par terre à corps perdu, pour embrasser mille fois celui qu'il venoit de massacrer.

Pendant qu'il le serroit de toute sa force, en lui demandant pardon, & en poussant des cris pitoyables, les trois Anglois, qui avoient redoublé leur course, en voyant de loin le combat, s'approcherent du lieu où couloit le sang de leur Maître. Dans la sureur qu'ils sentirent à cette vue, ils ne s'arrêterene point à distinguer si c'étoit haine, ou amitié, qui tenoit Gelin attaché sur son cadavre. Ils le percerent de plusieurs coups, sans que ce malheureux garçon jettat une plainte, ni qu'il fit le moindre mouvement pour se défendre. Mon frere respiroit encore; mais il avoit perdu tout-à-fait la connoissance. Ils tinrent conseil ensemble, sur le parti qu'ils avoient à prendre. Comme ils étoient incertains de ce qui pouvoit leur arriver de la part des Espagnols, s'ils étoient découverts auprès de deux corps qui paroissoient sans vie, ils conclurent que le plus sûr pour eux étoit de regagner promptement le Vaisseau avec le cadavre de leur Maître. Ils firent avancer la chaloupe'vis-à-vis du lieu du combat, qui étoit le rivage même de la mer, & s'embarquant aussitôt, ils arriverent à bord à l'entrée de la nuit.

Un si funeste accident se répandit en un instant par tout le Vaisseau. Bridge étoit chéri de tout le monde. Sa mort, qui passa d'abord pour certaine, sit pousser des cris aux plus insensibles. Quelque peu de part que j'eusse pris, depuis notre départ de Sainte-Helene, à ce qui se passoit autour de moi, je sus frappé d'entendre un bruit que je n'avois jamais entendu. Je craignis que dans l'absence de mon frere, qui faisoit l'office de mon Lieutenant, il ne se fût élévé quelque désordre parmi les Matelots, & j'envoyai pour s'en informer, un Valet qui étoit toujours dans ma famille. Le bruit cessa, mais mon Valet ne revint point. On l'avoit arrêté par la même raison qui faisoit que ma chambre étoit le seul endroit du vaisseau ou notre perte ne fût point encore connue; c'est-à-dire, pour ménager ma bellesœur, sa fille, & moi, dont on jugeoit bien que la douleur ne manqueroit point d'être extrême. Nos gens avoient eu cette attention. C'étoit rendre en effet un service considérable à ma belle-sœur & à sa fille, que de leur épargner les vifs transports que causent presque toujours une douleur subite & imprévue, & de prendre des mesures pour les y préparer. Mais pour moi, qui étois accoutumé plus que jamais à juger d'un événement au premier coup d'œil, & à le dépouiller de toutes ses circonstances pour l'envisager en lui même, il importoit peu de quelle maniere le plus affreux malheur me fût annoncé. Dans l'état où j'étois, la mort de mon frere étoit ce qui pouvoit m'arriver de plus funeste. Peut-être n'en aurois je pas porté le même jugement avant qu'elle fut arrivée : mais c'est qu'il ne me seroit pas tombé alors dans l'esprit qu'elle fût possible, ou du moins qu'elle pût être si prochaine; & qu'occupé comme j'étois de l'insidélité de mon épouse, je n'avois rien de plus terrible devant les yeux, que le sujet présent de mes

peines.

J'attendois le retour de mon valet, ou plutôt, mon inquiétude & ma curiosité avoient cessé avec le bruit; lorsque ce même garçon que j'avois envoyé, étant rentré dans ma chambre, me pria à l'oreille d'en sortir un moment. Un des trois Anglois qui avoient accompagné mon frere à la Corogne, étoit dehors à m'attendre. Il m'apprit en peu de mots, non que son Maître fût mort ou mourant, mais qu'ayant été blessé à terre, il l'avoit ramené heureusement avec ses Compagnons; & qu'avant que de m'informer de cette nouvelle, ils avoient eu soin de le mettre dans un endroit commode, pour lui faire rappeller ses esprits & pour panser sa blessure. Il ajouta, que c'étoit la crainte de m'allarmer trop, qui leur avoit fait prendre cette précaution, & qu'ils s'étoient même cru obligés de m'avertir encore avant ma bellefœur, afin que je puisse regler moi-même de quelle maniere je souhaitois qu'on lui communiquat cette triste avanture. Je le louai de sa sagesse & de sa discrétion, & je me sis mener aussi-tôt dans la chambre, où ils avoient mis mon frere. Je donnaj ordre qu'on ne parlât de rien aux Dames, jusqu'à mon retour. Quoique je ne fusse point sans inquiétude en allant, j'étois si éloigné de croire mon cher Bridge dans l'état où je l'allois voir, que je n'avois pas même conçu que sa blessure vînt d'une autre cause que d'une chûte, ou de quelqu'autre accident ordinaire. Cependant, l'air de langueur & le profond silence avec lequel il me tendit les bras au moment qu'il me vit paroître, me fit naître tout d'un coup d'étranges soupçons. J'approchai pour l'embrasser. Il étoit pâle, sans force, presque hors d'état de prononcer une parole; en un mot, tel qu'il devoit être après avoir perdu presque tout son sang par sableslure, & après un évanouissement de deux heures dont il ne faisoit que revenir. Je lui demandai à lui-même, par quelle funeste avanture il se trouvoit réduit à cette extrêmité. Quoiqu'il pût à peine ouvrir la bouche, sa réponse me fit pressentir toute l'horreur du sort qui m'attendoit, en réunissant à mes peines présentes, l'idée des nouvelles douleurs dont j'étois menacé. Il m'apprit la rencontre qu'il avoit faite de Gelin, l'entretien qu'il avoit eu avec lui, le peu de lumieres qu'il en avoit tirées; mais qu'il jugeoit suffisantes, me dit-il, pour confirmer la honte de mon Epouse, & pour me faire oublier éternellement cette misérable. Il me parla de son combat, & de l'action de Gelin, qui s'étoit jetté sur lui pour l'embrasser après l'avoir percé d'un coup d'épée. Pour sa mort, il ne pût m'en apprendre que ce qu'il s'étoit fait raconter de lui-même par ses gens, depuis qu'il étoit revenu de son évanouissement. Il demeura quelques momens en silence après ce discours, comme pour reprenere haleine, & il me regardoit d'un œil aussi abattu par la douleur que par l'épuisément de ses forces. Voilà, mon cher Cleveland, reprit-il, l'état de votre fortune & de la mienne. J'ai cet avantage sur vous, que je touche au moment où l'on perd le sentiment des plaisirs & des peines, & où tout devient égal & indifférent par la mort. Cependant en faisant réflexion, ajouta-t-il, sur ce qui se passe actuellement dans mon cœur, j'ai peine à comprendre que je pusse être aussi insensible qu'on le prétend, lorsque j'aurai perdu le peu de vie qui me reste. C'est de quoi je m'entretenois lorsque vous êtes entré dans cette chambre. Je sçais dans quelle situation je vous laisse; troublé, languissant, accablé de douleur, & privé de la consolation que vous étiez sûr de trouver toujours dans un frere qui n'avoit rien de plus cher que vous. Je laisse dans le même état mon épouse & ma sille. O Dieu; serai-je tranquile dans votre sein même, avec de si tristes souvenirs.

Quoique le témoignage de mes propres yeux m'assurât autant que son discours de l'extrême péril où étoit sa vie, je ne lui répondis qu'en l'exhortant à bien espérer de la bonté de son tempérament & de la force des remedes; & malgré les incroyables agitations de ma douleur, je me rendis le maître de tous mes mouvemens. Les efforts que je fis pour étouffer jusqu'à mes soupirs, furent si violens, que je sentis plus d'une fois cette espece de frémissement que je m'imagine que l'ame doit éprouver lorsqu'elle est prête à se séparer du corps. Cependant, un moment de réflexion fur la nécessité dont il étoit pour l'intérêt de mon frere, de ma belle sœur, de mes enfans, & pour le mien même, de conserver toute la liberté de mon esprit, me sit trouver assez de force pour suspendre ainsi les essets du plus vis & du plus invincible déses poir. Qu'on ne s'imagine point qu'en faisant étalage de ma fermeté, j'aie ici en vue cette sumée qu'on appelle Gloire, & l'estime de ceux qui apprendront mes malheurs & ma constance. Hélas! si je ne l'ai point dit assez, je veux le repéter encore, je ne

demande que leur compassion.

Le Chirurgien du vaisseau, à qui j'ordonnai en particulier de me dire naturellement ce qu'il pensoit de la blessure, me confirma dans l'opinion que j'en avois formée. Elle est si mortelle, me ditil, que je ne conçois pas comment il a pû vivre un moment après l'avoir reçue. Tous les intestins sont percés, & vous ne devez espérer à présent de le conserver, qu'aussi long - rems que le Ciel voudra faire un miracle. Je me rapprochai du malade après cette sentence; il prévint ce que j'avois dessein de lui dire, en me priant instamment de lui procurer la vue de son épouse & de sa fille, Je trouvai cette demande si juste, & je craignis si fort qu'il ne fût privé de la consolation consolation de les embrasser pour la derniere fois, que je le quittai sur le champ pour aller préparer ma belle-sœur à cette visite. Mes gens, qui me virent passer, me proposerent de mettre à la voile avant la fin de la nuit, de peur que nous ne fussions exposés le lendemain, de la part des Espagnols, à quelques recherches qui pourroient nous causer de l'embarras. J'y consentis. On leva l'ancre aussi-tôt. Je ne m'arrêtai point un instant à donner cet ordre, & je ne fus guere plus long-tems à déclarer à ma bellesœur qu'il falloit s'armer de courage & de rétolution, pour voir son époux dans un état auquel elle ne s'attendoit point. Cette courte ablence m'ôta néanmoins la satisfaction de recevoir les derniers soupirs de mon cher frere. Il expira avant que je pusse être de retour dans sa chambre, c'est-à-dire, quatre minutes après que j'en fus forti.

Quelqu'habitude que j'eusse prise de dépouiller, comme j'ai dit, tous mes malheurs de leurs circonstances, pour n'y considérer que ce qu'ils avoient de réel, j'avoue que c'en sut une bien terrible & bien insupportable que cette tromperie du sort, qui sembloit ne m'avoir éloigné de mon frere pendant

Tome III.

e

11

un instant , que pour saisir auffi-tor cette occasion de me le ravir. A peine lui avois-je dit quatre mots, depuis que l'avois été averti de sa blessure. Mille sentimens tendres, que la douleur & l'amitié avoient fait naître en confusion dans mon cœur, s'y trouvoient resterrés sans pouvoir éclater. Je m'étois contraint auprès de lui, pour le ménager dans l'état où je l'avois vu; & je me trouvai obligé, en apprenant sa mort, de me faire encore plus de violence, pour ménager ma belle-sœur & sa fille, & pour les porter à la modération, par mon exemple. Je sortois de ma chambre avec elles, lorsqu'un Valer vint au-devant de moi. Il est trop tard, Monsieur, me dit-il, la larme à l'œil; mon Maître vient d'expirer. Ma belle-lœur & sa fille l'entendirent. Leurs cris, & leurs efforts pour courir, l'une à son époux, l'autre à son pere, surpassent toutes mes expressions. J'eus une peine infinie à les arrêter, avec le secours de quelques-uns de mes gens, & à les faire retourner à ma chambre, où je les laissai gémir en liberté. Madame Lallin, & leurs femmes y étoient, pour s'opposer à leurs transports. Je les prini de prendre ce soin; tandis que je me retirai dans

un coin opposé, & que je me livrai à cette sorte de douleur, qui est le plus mortel poison de l'ame, parce que rien ne s'en répand au dehors, & qu'elle s'enivre en quelque sorte, en le dévorant tout entier.

Cependant, après avoir passé quelque tems dans cette trifte occupation, je ne pus refuser de répondre à quelques-uns de mes gens qui entrerent brusquement dans ma chambre, en demandant à me parler. Drink, l'un de ceux à qui j'avois donné le plus d'autorité, me dit d'un air effrayé, qu'on appercevoit sur la mer un spectacle épouvantable, & qu'il étoir à propos que je sortisse un moment pour en juger moi-même. Je montai sur le pont. Il étoit encore nuit, mais l'obscurité ne servit qu'à me faire découvrir plus aisement ce qui se présenta à mes yeux. C'étoit un globe de flammes qui paroissoit assez éloigné, & qui s'élevoit vers le Ciel avec une activité extrême. Après l'avoir considéré long-tems sans pouvoir m'imaginer ce qui pouvoit lui servir d'aliment au milieu des eaux, je me figurai à la fin que ce devoit être quelque vaisseau où le feu avoit pris, & qui étoit par conséquent dans le dernier péril. Je donnai ordre aussi-tôt qu'on tour-

S

I

r

S

S

nât la voile de ce côté-là, pour lui porter du secours. Je sis même tirer quelques coups de canon, & allumer plufieurs flambeaux, pour avertir l'Equipage de notre approche. Cette précaution ne fut point inuile. Un moment après nous vîmes paroître deux chaloupes, remplies chacune de quinze ou seize personnes qui nous tendoient les bras, en demandant d'un ton piroyable d'être reçues à bord, & d'être secourues. Je ne balançai point à leur permettre de monter dans le vaisseau. Ils me raconteterent leur infortune. Le feu s'étoit mis en effet dans leur bâtiment, & ils avoient couru risque d'être consumés par les flammes. C'étoit des François qui venoient de la Martinique, & qui retournoient à Nantes en Bretagne, où ils étoient nés presque tous. J'ordonnai qu'ils fussent traités avec humanité. Ils me demanderent quelle route je tenois. Je l'ignorois moi-même. Nous n'étions pas encore bien éloignés de la côte d'Espagne. Malgré le trouble de ma douleur, & l'image présente de la mort de mon frere, je ne pouvois oublier que mon Epouse, étoit sans doute à la Corogne, & qu'il dépen oit peut-être de moi de me faisir d'elle. L'embarras où me jettoit

le d' ve re Je

ni Oi C m

je gr ge fo

de

ce da l'A

d'a j'a ce

di

co

m d a cette pensée, achevoit de me déchirer le cœur, & je fus long-tems avant que d'en venir même à la délibération. L'avois honte de sentir que l'amour m'intéressat encore pour elle jusqu'à ce point. Je soupirois, je prenois intérieurement. le Ciel a temoin de mes peines; mais je ne pouvois me résoudre à quitter un lieu. où j'avois raison de croire qu'elle étoit. Cependant, les dernieres paroles de mon frere s'étant prélentées à mon esprit dans toute leur force, le sentiment de ma honte se réveilla tellement, que je pris mon parti tout d'un coup. Eloignons nous, dis-je brusquement à mes gens, fuyons cette malheureuse côte à force de voiles, gagnons Nantes, puilque la charité m'oblige, après avoir reçu. ces honnêtes François, de les remettre dans leur Pays. C'est notre route pour l'Angleterre ; & il m'est indifférent d'ailleurs en quel endroit du monde j'ai le achever ma triste vie. Quoique cette résolution n'eût point été l'effet d'un raisonnement tranquile, je m'y confirmai de plus en plus en avançant.

Le vent, qui continua de nous êt re contraire, rendit notre voyage extrêmement long & penible. Je le passai d ans un abattement si profond, que je

ne sis pas même usage de mon esprit pour mediter & pour réfléchir. Toute la capacité de mon ame, si j'ose parler ainsi, étoit employée en sentiment. Il se trouva parmi les François que j'avois à bord, quelques personnes de mérite, qui étant bientôt informés de mes pertes, s'offrirent officieusement ame consoler par leur compagnie & par leur entretien. Je les priai de rendre ce service à ma belle-sœur, & ils s'y prirent avec tant d'esprit & de politesse, que leurs soins ne lui furent pas tout-à fait inutiles. Pour moi, qui étois aussi peu capable de desirer de la consolation que d'en recevoir, je me tenois renfermé du matin au soir dans le Cabinet qui touchoit à ma chambre, & je n'y voulois même souffrir la présence de personne. l'étois sans livres. J'avois toujours fait fort peu de cas de ceux que j'avois en Amérique, & quoiqu'ils eussent servi pendant long-tems à m'occuper, je les comptois presque pour rien; de sorte qu'espérant d'être bien-tôt en Europe, j'avois négligé d'en prendre sur le vaisseau, en partant de la Havane. Je n'avois donc, pour me soutenir contre le poison qui me rongeoit le cœur, que le secours invisible du Ciel, & la force de mon tempérament.

d

ſ

n

Nous arrivâmes enfin à Nantes. Le bon office que j'avois rendu aux Habitans de cette Ville en recevant leurs Concitoyens dans mon vaisseau, m'y procura un accueil honnête & plein d'amitié. On m'y offrit d'abord toutes forces de plaisirs & de divertissemens; mais je ne tardai gueres à déclarer que les marques de joie m'importunoient; & que dans la disposition où j'étois, la plus grande faveur qu'on pût me faire étoit de me laisser seul & en liberté. J'employai les premiers jours à faire ensevelir honorablement mon cher frere. Hélas! que je lui portai d'envie, en lui voyant prendre possession de la paix éternelle dans l'asyle du Tombeau!

1

S

е.

it

en vi

es

te

e,

'a-

e le

lue

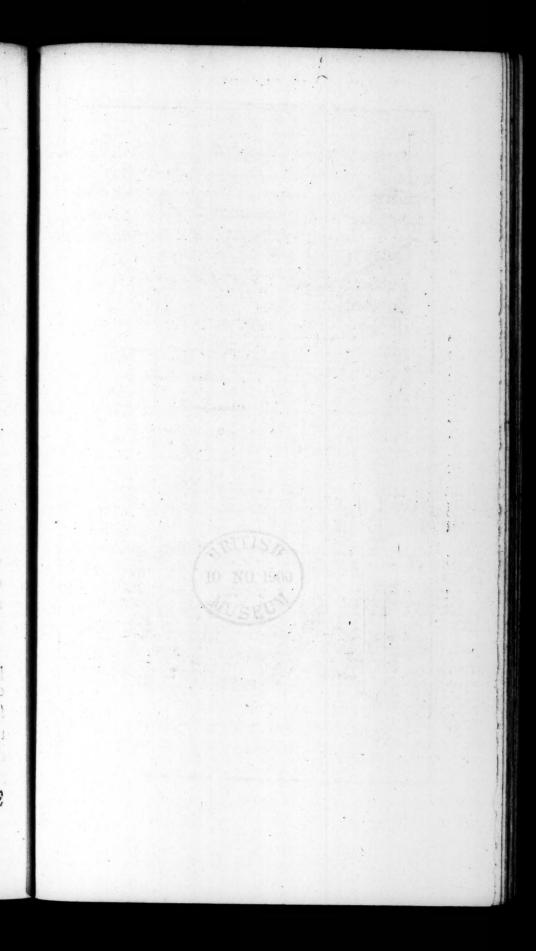
rce

La misere où la plupart des François que j'avois amenés se trouvoient réduits par la perte de leur vaisseau, me sit naître une envie que j'exécutai avec l'applaudissement & l'admiration de tous les Nantois. Ce sut de leur saire présent du mien. J'étois riche, peu atraché à mes richesses, & extrêmement sensible à la compassion. C'étoit me satisfaire moi même, que de leur accorder cette saveur Elle sut regardée néanmoins comme un effet inous de géné-

rosité. Rien ne me pressoit de me rendre en Angleterre, je pouvois toujours y passer facilement de France, où les occasions s'en présentent à tous momens dans tous les Ports. Je récompensai aussi fort libéralement les Matelots qui m'avoient servi depuis la Havane, & je ne retins que six domestiques, avec les femmes de ma Belle-sœur & de Madame Lallin.

Fin du Livre Cinquieme.







Livre VI.

flexi j'ave dre d



## LE

## PHILOSOPHE ANGLOIS; HISTOIRE

DE MR.

CLEVELAND.



LIVRE SIXIEME.

EN abordant en Europe je sis réflexion, malgré mon accablement, que j'avois des soins & des mesures à prendre dont rien ne me pouvoit dispenser. Tome III. Il falloit pourvoir à l'éducation de mes enfans, & à celle de la fille de mon malheureux frere, qui ne devoit pas m'être moins chere que mes deux fils. Il falloit chercher une retraite pour ma belle-Sœur & Madame Lallin, & leur assurer une honnête subsistance. J'étois assez riche en argent comptant, pour satisfaire à ces obligations, & rien ne pouvoit me causer d'inquiétude de ce côtélà, furtout par rapport aux deux Dames, à l'égard desquelles il m'étoit facile de m'acquitter en leur laissant à ellesmêmes le choix de leur demeure. Mais quoique je fusse en état de faire élever honnêtement mes deux fils & la petite Bridge, je ne me déterminai pas aisément sur le lieu, ni sur la méthode de leur éducation. Pour la méthode, j'aurois souhaité qu'il m'eût été possible de la regler moi-même, & de faire pour eux ce que ma mere avoit fait pour moi. Je m'entretins même long-tems de cette idée: mais je ne me trouvois point l'esprit assez tranquille pour une entreprise qui eût demandé toute mon attention & tous mes soins. Je considérois d'ailleurs, que la profonde tristesse qui regnoit dans mon ame, ne pouvoit manquer de se répandre sur mes instruc

CC

pe

Le

la

âg

ga

COI

gel

qui

nir

préc

pag

pro

tions, & de communiquer peut-être quelque chose de trop sombre & de trop farouche à des enfans de cet age. Ajoutez, que j'avois appris par mon propre exemple, que les méthodes angulieres d'éducation, quelques sages qu'on les suppose, ne produisent pas toujours un effet avantageux. Nous fommes faits pour la société: la droite raison veut donc que les premieres leçons qu'on nous donne répondent à cette déstination naturelle. Il me semble que c'est en écarter un enfant, que de le retenir dans la solitude, & de l'empêcher de prendre dès ses premieres années, les connoissances dont il doit faire un perpétuel usage pendant le cours de sa vie. Les préceptes de la Philosophie sont, à la vérité, de tous les tems & de tous les âges; mais comme on ne peut les regarder dans leur grande utilité que comme des aides & des moyens de sagesle, c'est-à-dire, comme des regles qui doivent nous diriger & nous soutenir dans l'exercice de nos devoirs, il est clair que leur connoissance doit être précédée ou du moins toujours accompagnée de celle de ces mêmes devoirs, sans quoi je ne vois point qu'elle puisse produire de fruit raisonnable & assuré.

S

12

te

nt

ur

ois

re-

ux

101.

ette

'ef-

tre-

ten-

rois

qui

voit

ruce

Lij

Or les plus naturels & les plus indispensables par conséquent de tous nos devoirs, sont ceux de la Société; & ce n'est point par de simples spéculations qu'on peut s'en instruire : ils forment proprement la Science du Monde, qui ne s'apprend gueres autrement que par la pratique. Ainsi je concluois, que la méthode la plus utile que je pusse choisir pour l'éducation de mes enfans, étoit de les faire entrer dans le train commun, en les mettant dans une Ecole publique : non que cette voie n'ait peutêtre aussi ses inconvéniens; mais je les trouvois légers en les comparant avec le grand nombre & la solidité de ses avantages,

Après m'être arrêté à cette méthode, il étoit question de me déterminer
sur le lieu. Je me trouvois en France;
il m'étoit libre d'y demeurer, ou de
passer en Angleterre. Mais n'ayant pas
dessein de m'éloigner de mes enfans,
j'aurois voulu connoître dans l'un ou
l'autre de ces deux Royaumes, une Ville
dont le séjour sût également convenable pour eux & pour moi. Il ne falloit
pour eux qu'un Collège, ce qui n'étoit
pas dissicile à trouver; mon embarras
rouloit sur moi seul. Après tant de per-

tes & de malheurs essuyés, dans quel endroit du monde me convenoit-il de chercher un asyle? Si je ne suivois que le mouvement aveugle d'une douleur incessamment présente, je n'avois plus d'autre asyle à desirer que le tombeau. Je n'étois plus capable de mettre aucune difference d'estime & de goût, entre une demeure & une autre demeure. L'excès de ma tristesse me faisoit regarder tout avec indifférence, pour ne pas dire avec aversion & avec dégoût. Semblable à un malade qu'une fièvre brûlante tient attaché au lit de douleur; le feu qui coule dans ses veines éloigne le sommeil de ses yeux, & ne lui laisse pas goûter un moment de repos; il se tourne mille fois; il change à tout instant de situation, pour en trouver une qui soulage ses peines cruelles. Il étend ses membres fatigués vers toutes les parties de son lit, & il espere en vain dans celle où il s'a. vance, le soulagement qu'il n'a pû trouver dans celle qu'il a quittée. Chaque posture nouvelle que son inquiétude lui fait prendre, lui paroît toujours la plus douloureuse & la plus insupportable. Ainsi, en ne consultant que l'agitation de mon ame, je ne voyois point de lieu ur la terre qui pût s'attirer ma préfé-

le

as

s,

ou

lle

1a-

oit

oit

ras

er-

L iij

rence, & me faire naître le moindre espoir de remede ou d'adoucissement

iı

d

9

16

10

n

a

u

-10

fi

d

t

1]

d

pour mes peines.

Mais j'avois peut-être quelque chose de plus consolant à attendre de ma raison. Quoique les ressources qu'elle m'offroit fussent encore impuissantes, je savois du moins par l'expérience du pallé, que si mes maux présens n'étoient pas absolument incurables, c'étoit d'elle seule que je devois en espérer la guérison. Sans ressentir encore l'efficacité de son secours, j'en connoissois la force, & je n'ignorois point par quelle voie elle me feroit retrouver le repos, si je pouvois prendre assez sur moi même pour suivre sa direction. La principale difficulté consistoit donc à me mettre en état de l'écouter, & de recommencer peu-à-peu à goûter ses principes, que ma douleur n'avoit point détruits, mais dont elle avoit comme suspendu l'usage. J'avois besoin pour cela, de choisir une demeure où je pusse trouver, soit dans le commerce des personnes avec lesquelles j'aurois à vivre, soit dans le renouvellement de mon ancienne application à l'étude, des moyens & des facilités pour appailer la révolte de mes sens, & pour faire

reprendre tout son empire à ma raison. Il est vrai néanmoins, que ma derniere infortune étoit de telle nature, qu'elle demandoit des remedes plus forts que celles qui l'avoient précédée. Tout ce qui ne subsiste plus, peut être oublié: le ressentiment des outrages s'éteint par la succession des années qui en affoiblit le souvenir. La perre même des person's nes cheres, quelque douloureuses qu'en aient été les circonstances, n'est point un mal à l'épreuve du pouvoir du tems; les regrets & les desirs s'ensevelissent à la fin avec les espérances. Mais l'infidélité d'une épouse, avec les noires circonstances que j'ai rapportées, une douleur aussi juste que je m'imaginois la mienne, dont la cause toujours subsistante se présentoit sans cesse à ma mémoire, pouvoit-elle cesser un moment de m'affliger? Quel tems ma raison pouvoit-elle choisir pour arrêter les plaintes continuelles de mon cœur, ou pour se faire entendre parmi tant de tristesse & de confusion?

Cependant, l'espoir que je sondois sur son secours, sur le seul motif qu'il me sit présérer Saumur à tous les lieux où j'aurois pû sixer ma demeure & celle de mes ensans. Cette Ville étoit alors dans un haut degré de splendeur, & sa réputation ne pouvoit être établie sur deux meilleurs titres, puisqu'elle la devoit aux Sciences & à la Religion. Elle ctoit remplie de personnes pieuses, de Professeurs habiles, & d'une infinité d'Etrangers qui s'y rendoient de tous les Pays Protestans, pour y puiser la sagelle & la vertu comme dans leur source. Mes enfans ne pouvoient être élevés dans une meilleure Ecole, & je crus que pour moi-même, il y avoir peu de lieux où je pusse me promettre autant de soulagement & de solide consolation. Dans quelque partie du monde que fût mon infidele, mon dessein, comme je l'ai déja dir, n'étoit pas de la chercher; il me sembloit au contraire, que malgré tout l'amour que je conservois encore pour elle, j'eusse refuse de la voir si le hazard m'en eût présenté l'occasion. La seule résolution que j'eusse pû prendre par rapport à elle, si j'eusse connu le lieu de sa demeure, eût peut-être été de la faire arrêter, sans lui laisser savoir que ce fût par mes ordies, & de la faire renfermer dans quelque lieu de sûreré, où sa clôture m'auroit répondu pour toute sa vie de la sagesse de sa conduité. Ce n'étoit point un desir de vengeance qui

m'inspiroit cette pensée. Qu'elle vive, disois-je, malgré l'amer sentiment de ma tendresse & de ma foi méprisées ; qu'elle soit même aussi heureuse que sa lâcheté la rend indigne de l'être; que tout le bonheur qu'elle m'a ravi se joigne au sien, pour lui en composer un plus parfait, ou si la justice du Ciel demande qu'elle soit punie, que ce ne soit du moins que par son repentir & par ses remords. Mais je dois trop à la mémoire du Vicomte d'Axminster, pour souffrir que la fille la déshonore, s'il dépend de moi de l'empêcher. Je me saistrai de sa personne, & je la renfermerai dans un lieu sûr, mais commode, où je lui procurerai encore tous les agrémens qui seront en mon pouvoir. Elle est douce, ajoutois-je, la mort de Gelin lui fera sans doute ouvrir les yeux sur son crime; elle ne souffrira point impatiemment la retraite. Elle y vivra peutêtre contente, & je serai le seul misérable.

C'est ainsi que l'ancienne habitude que j'avois formée de modérer mes passions, me soutenoit encore contre celles qui n'avoient pas pris tout-à-fait l'ascendant sur ma raison. Jamais la haine & la vengeance n'ont eu la force de répandre leur poison dans mon cœure Il n'y a que la douleur & l'amour qui y aient disputé l'empire à la sagesse. Mais ces deux tyrans n'y ont fait que trop de ravage, & j'ignore encore quand il plaira au Ciel de me délivrer tout-à-fait de

po

je

qu

qu

m

ſe

qu

CC

à

no

m

p

re

V

ti

9

ď

d

C

n

leur pouvoir.

Aussirôt que je fus fixé dans la résolution d'aller à Saumur, je communiquai mon dessein à Madame Lallin & à ma belle-sœur, & je les priai en même tems de penser elles-mêmes à se choisir une retraite. Leur réponse fut plus prompte que je ne m'y étois attendu. Elle fut si unanime, que je ne doutai point qu'elle ne fût concertée. Nous ne vous quitterons point, me direntelles presque en même tems, c'est notre résolution; & nous vous prions de ne pas vous y opposer. Vous avez besoin d'être consolé, personne ne vous rendra ce service plus volontiers que nous. Et comme je leur avois fait entendre que s'étois resolu de mettre mes enfans dans une Ecole publique, elles me représenterent qu'ils étoient encore trop foibles pour être confiés à des mains étrangeres. Madame Lallin me promit de servir de mere à mes deux fils, pendant que ma belle-sœur s'oceuperoit de l'éducation de sa fille. Ses instances furentsi pressantes, que n'ayant point d'objection raisonnable à lui faire, je m'y rendis sans difficulté, de sorte que continuant ainsi à m'aveugler plus que jamais sur la principale cause de mon malheur & de celui de mon épouse, je consentois imprudemment à celui qui devoit servir à le perpétuer. Nous convînmes de nous rendre incessamment à Saumur, & d'y louer une maison où nous vivrions en commun. Quoique mon nom ne fut point assez célèbre pour m'attirer des distinctions, nous reglâmes que j'en prendrois un autre, voulant éviter tout ce qui pourroit sentir l'éclat, & s'opposer à l'application que je me proposois d'apporter à l'Etude. Les deux Dames en prirent aussi d'absolument inconnus. Nous partîmes de Nantes, immédiatement après la conclusion de la Paix de 1667, entre la France & l'Angleterre, & nous fîmes en peu de tems notre voyage, qui étoit court & facile.

La Paix avoit amené tant d'Etrangers à Saumur, que ce ne fut pas sans peine que nous trouvâmes une maison commode. Mon premier soin fut de la meubler de Livres, & de tout ce qui

ma

tol

8

il f

ho

ph

aff

d'i

té

q

VI

él

to

d

fe

h

pouvoit servir à mes nouveaux projets de Philosophie. Je l'avois choisie dans un endroit écarté de la Ville, à dessein d'y être le maître de mon repos, & de regler à mon gré le tems de ma solitude & celui de mes communications audehors. Je laissai le gouvernement de mon ménage & de mes enfans à mes deux compagnes; & renfermé du matin au soir dans mon cabinet, je recommençai à me nourrir de lectures & de réflexions; cher exercice, qui avoit fait toute la douceur des premieres années de ma vie, & dont je me flattois de retirer les mêmes fruits! Quoique j'eusse passé plusieurs années sans Livres, les traces de mes anciennes études subsistoient encore; de sorte que sans avoir besoin de remonter aux élémens, il me fut facile de reprendre des voies que je n'avois jamais perdues de vue tout-àfait. Je les repris au point même où je les avois quittées; c'est-à-dire, que comptant toujours sur la solidité des principes dont je m'étois rempli dans ma premiere jeunesse, je cherchai dans mes livres & dans mes réflexions, par quel moyen j'en devois faire l'application à l'état présent de mon ame. Cet objet m'occupa pendant quelques semaines. J'y réunis tous mes efforts & toute mon attention; je dis l'attention & les efforts dont j'étois capable : car il faut que je le confesse ici, ou à ma honte, ou à celle même de la Philosophie, ma solitude extérieure & mon assiduité apparente à l'étude, furent d'infidelles images de la disposition intérieure de mon esprit. Dans le tems que j'avois les yeux attachés sur un Livre, insensiblement mon attention s'en éloignoit, pour se transporter dans tous les lieux où s'étoit passée la scène de mes pertes & de mes malheurs. Elle se fixoit sur le spectacle sanglant de ma fille & de Madame Riding, égorgées à mes yeux, & dévorées par des Tigres, revêtus d'une figure humaine; sur mes horribles souffrances dans les Déserts de l'Amérique; sur la mort déplorable de Mylord Axminster; sur l'infidélité & la fuite honteuse de mon épouse; sur l'effet funeste de la générosité & de l'amitié de mon cher Bridge; enfin, sur tous les coups cruels que j'avois reçus de la fortune; &, par un pressentiment de l'avenir, sur ceux que j'avois encore à appréhender. Cette représentation terrible n'agissoit gueres moins vivement sur mon cœur, que n'avoit fait auparavant la présence même des objets; & lorsque je revenois à moi, faute de constance & de force pour soutenir plus long tems une si triste considération, je me trouvois ordinairement les yeux tout en larmes, & le cœur gros de soupirs, qui cherchoient violemment à s'ouvrir un passage. S'il m'arrivoit quelquefois de m'attacher d'une maniere plus ferme à ma lecture, j'étois bien éloigné d'en tirer l'utilité que j'en avois attendue : les conclusions que j'en déduisois, ne faisoient point sentir à mon ame; mes méditations étoient séches & stériles, j'appercevois des vérités, mais sans découvrir le rapport qu'elles pouvoient avoir à ma situation, & sans savoir de quelle maniere il falloit les employer pour les rendre propres à me servir de remedes. Est-ce là, disois-je quelquesois avec étonnement, après quantité d'inutiles réflexions? est-ce là cette source de paix & de sagesse où je puisois autrefois si heureusement? Sont-ce là ces mêmes principes sur lesquels ma force & ma tranquillité étoient autrefois si bien établies ? Est-ce de leur côté, ou du mien, qu'il est arrivé du changement? Je comprens qu'ils ont pû me manquer

rol
je
ne
ni
vo
M

au

Je ch vr gu

> de fo êt

m

d

au besoin, lorsque le trouble insurmontable de mon imagination les déroboit à ma vue; comment me seroisje ressenti alors de leur influence? Ils ne pouvoient ni se faire appercevoir, ni se faire entendre d'une ame qui ne voyoit & qui n'écoutoit que sa douleur. Mais qui les empêche à ce moment de reprendre sur elle leur ancien empire ? Je m'efforce ici de les rappeller; je les cherche, je les invoque, je leur ouvre un cœur malade & affligé, qui languit en attendant leur secours. Pourquoi tardent-ils à le lui faire éprouver? Que ne lui rendent-ils le calme qu'il desire, ce calme heureux dont il jouissoit autrefois, & dont-il croyoit leur être redevable?

L'impuissance de mes lectures & de mes réslexions me sit penser à la sin, qu'il falloit nécessairement qe'il y eût quelque erreur dans le fond de ma Philosophie; & ne pouvant me persuader que l'inutilité de mes esforts vînt absolument d'elle, j'aimai mieux croire que c'étoit moi-même qui m'écartois du droit chemin dans mes principes, ou dans ma méthode. Voici de quelle manière je raisonnai: La Nature, disoisje, ou, pour parler sans sigure, la Sa-

gesse Divine n'a pû permettre que les hommes fussent exposés à des maux fans remede. En leur donnant l'existence, elle s'engage en quelque sorte à leur donner les moyens de se conserver; sans quoi, dans la multitude infinie d'accidens qui peuvent sans cesse leur arriver, ils seroient les plus infortunés de tous les êtres, de se trouver sujets à de continuelles douleurs, en mêmetems qu'ils sont partagés de la raison; parce qu'il sembleroit alors qu'elle ne leur seroit accordée que pour les sentir. Aussi voyons-nous qu'il y a peu de maladies auxquelles la lumiere naturelle, ou d'heureuses expériences ne nous fassent découvrir quelque remede. S'il s'en trouve d'incurables; elles ne doivent point être mises, non plus que les monstres, sur le compte de la Nature; il suffit que, suivant les Loix communes, on ne voit gueres d'infirmités qui ne puissent être guéries par le secours de la Médecine. Ce soin de la Providence ne s'est il pas étendu jusques sur les bêtes? Nous remarquons tous les jours, qu'elles connoissent l'usage des simples, & de quantité de choses salutaires qu'elles prennent pour se soulager dans leurs maladies. Ainsi la sagesse de

de ce m

pa tre di

de de pr

au

fa

fie ra ty

la eû cri loi

ind je, jul fi i

fui du s'il de Dieu a pourvu à la conservation de ce qui subsiste, sans en excepter les ani-

maux privés de raison.

Or, si cette disposition paroît juste & nécessaire à l'égard du corps, cette partie de notre être qui est sans contredit la plus basse, & qui ne tire sa dignité que de son union avec notre ame, croirons-nous, sans offenser la sagesse & la justice de notre Auteur, qu'il ait négligé la plus noble de nos deux substances, jusqu'à lui refuser des secours qu'il accorde à la plus méprisable? La douleur, & toutes les autres passions violentes, sont proprement les maladies de nos ames. Une fievre empestée ne cause point plus de ravage dans la masse du sang, que ces tyrans ne répandent de désordre dans la raison. Seroit-il possible qu'il n'y eût point de ressource contre leurs cruelles attaques, & que le plus douloureux de tous les maux fût un mal incurable! Il ne l'est point, ajoutoisje, ou je n'ai qu'une fausse idée de la justice du Créateur. Si je réussis donc si mal à me délivrer de ma douleur, je suis certain que c'est ma faute, ou celle du remede que j'emploie : la mienne, s'il est vrai que je me sois égaré dans Tome III.

ma méthode, ou dans quelqu'un de mes principes; celle du remede, si la guérison de l'ame surpasse peut-être le pouvoir de la Philosophie, & si le Ciel attache un si grand esset à quelqu'autre cause.

m

ho

ge

pr

pr

do

il

fu

gr

ur

pr

m

en

m

&

ur

re

il

il

CC

de

ſe

c'

le

l'e

êt

Mais, reprenois-je, quel sujet ai-je de me désier de la Philosophie? N'estce pas elle qu'on a regardé dans tous les tems comme la regle des mœurs, & la modératrice des passions? Les plus grands hommes n'ont - ils pas eu recours à elle, lorsqu'ils ont eu quelque chose à guérir ou à réformer dans leur cœur ? Lui supposoient-ils un pouvoir qu'elle n'a point, & se seroient - ils trompés comme moi, en se promettant d'elle un secours qu'elle ne pouvoit leur donner : Là-dessus je pris la résolution de remonter sur mes propres traces, pour commencer un nouvel examen de mes principes & de toutes mes anciennes connoissances. La fidélité de ma mémoire me rendoit cette entreprise facile. Je me fis une étude pendant quelques jours, de rappeller ce que j'avois appris par les instructions de ma mere, ou par mes lectures, & ce que j'avois pensé moi-même jusqu'alors de plus raisonnable en matiere de bonheur & de sagesse.

Je pris les choses jusques dans leur origine. Je me situai dans le premier moment où l'on peut supposer qu'un homme commence à faire un libre usage de sa raison. N'ayant rien de plus présent que lui-même, c'est sur son propre être que sa premiere attention doit tomber. Il en examine la nature, il reconnoît qu'elle est composée. Deux substances différences, & d'inégale dignité dans leur essence, se trouvent unies, & comme confondues, pour produire des actions qui leur sont communes. Chacune des deux, considérée en elle-même, n'est capable de rien moins que des opérations de l'autre; & réunies ensemble, elles produisent une même opération. Notre corps se remue, il marche, il agit; c'est à quoi il est propre par sa nature : cependant, il ne se remueroit point sans le concours de l'ame, qui n'est pas capable de mouvement. Notre ame reçoit les sensations de la douleur & du plaisir; c'est aussi sa nature : cependant, elle ne les recevroit point sans le concours & l'entremise du corps, qui n'est point capable de sentir.

Voila donc deux parties du même être, qui sont nécessaires l'une à l'au-

e

e

e

ma méthode, ou dans quelqu'un de mes principes; celle du remede, si la guérison de l'ame surpasse peut-être le pouvoir de la Philosophie, & si le Ciel attache un si grand effet à quelqu'autre cause.

h

g

p.

p

fi

p

n

n

r

il

C

d

le

Mais, reprenois-je, quel sujet ai-je de me désier de la Philosophie? N'estce pas elle qu'on a regardé dans tous les tems comme la regle des mœurs, & la modératrice des passions? Les plus grands hommes n'ont - ils pas eu recours à elle, lorsqu'ils ont eu quelque chose à guérir ou à réformer dans leur cœur ? Lui supposoient-ils un pouvoir qu'elle n'a point, & se seroient - ils trompés comme moi, en se promettant d'elle un secours qu'elle ne pouvoit leur donner ? Là-dessus je pris la résolution de remonter sur mes propres traces, pour commencer un nouvel examen de mes principes & de toutes mes anciennes connoissances. La fidélité de ma mémoire me rendoit cette entreprise facile. Je me fis une étude pendant quelques jours, de rappeller ce que j'avois appris par les instructions de ma mere, ou par mes lectures, & ce que j'avois pensé moi-même jusqu'alors de plus raisonnable en matiere de bonheur & de sagesse.

Je pris les choses jusques dans leur origine. Je me situai dans le premier moment où l'on peut supposer qu'un homme commence à faire un libre usage de sa raison. N'ayant rien de plus présent que lui-même, c'est sur son propre être que sa premiere attention doit tomber. Il en examine la nature, il reconnoît qu'elle est composée. Deux substances différences, & d'inégale dignité dans leur essence, se trouvent unies, & comme confondues, pour produire des actions qui leur sont communes. Chacune des deux, considérée en elle-même, n'est capable de rien moins que des opérations de l'autre; & réunies ensemble, elles produisent une même opération. Notre corps se remue, il marche, il agit; c'est à quoi il est propre par sa nature : cependant, il ne se remueroit point sans le concours de l'ame, qui n'est pas capable de mouvement. Notre ame reçoit les sensations de la douleur & du plaisir; c'est aussi sa nature : cependant, elle ne les recevroit point sans le concours & l'entremise du corps, qui n'est point capable de sentir.

Voila donc deux parties du même être, qui sont nécessaires l'une à l'au-

n

V

9

ti

V

a

q

fe

u

n

V

n

9

n

re

P

tre. Le corps n'exécutera rien, sans le secours de l'ame, & sans l'entremise du corps, l'ame demeurera dans une contiuuelle apathie. Cette dépendance mutuelle établit-elle leur égalité ? Non. Je vois au contraire, que le corps ne contribue aux actions qui lui sont communes avec l'ame, que d'une maniere basse & grossiere, c'est-à-dire, par de simples mouvemens : s'il a quelque autre propriété qui lui soit particuliere, elle n'est pas plus noble; c'est uniquement celle de recevoir un nombre borné de figures & de combinaisons; avantage si mince, qu'il ne mérite pas même le nom de perfection. D'un autre côté, j'apperçois dans l'ame tous les caracteres d'une véritable grandeur. Quel nom donnerai-je à cette faculté admirable qu'elle a de connoître, de juger, de sentir? C'est elle même qui s'étudie, qui se contemple, qui se replie sur sa substance, & qui en démêle la nature & les propriétés. Malgréla dépendance où elle est du corps, elle s'en dégage assez pour le considérer comme un être tout différent d'elle, inférieur à elle, & qui n'a rien de plus recommandable que l'honneur de lui être uni pour composer un tout avec elle. Elle le pénétre, elle le mesure, elle l'apprécie, elle le trouve si méprisable, qu'elle ne met gueres de différence entre n'être point, & n'être comme lui qu'une vile & insensible portion de la matiere.

De-là si elle s'attache à considérer tout ce qu'elle est capable d'appercevoir, elle découvre bientôt, que si elle tient à un corps matériel par des Loix qu'elle ne comprend point encore, elle tient d'un autre côté à quelque chose de plus relevé & de plus digne d'elle. Pour peu qu'elle fasse usage du pouvoir qu'elle a de réfléchir, elle parvient aux idées de l'ordre & à celle desperfections & des vertus, & sentant que ce qu'elle apperçoit n'est point elle-mêmême, elle conclut que ce qui se représente si parsaitement à elle doit avoir une réelle existence, puisque le néant ne sauroit être apperçu. Une découverte de cette importance la rend d'abord inquiéte & incertaine : elle se demande ce qu'elle doit penser d'un être qui ne se manifeste à elle qu'en partie, mais par une voie si lumineuse & si sublime. Son attention augmente. Elle reconnoît sans peine qu'il doitêtre plus parfait qu'elle, puisque c'est lui qui l'éclaire. Mais n'a-t-elle pas d'autre liai-

à

n

n

q

le

fe

ſ

son avec lui que celle d'une perception simple & passagere? Comment s'est il fait du moins qu'elle ne l'ait pas fait plutôt? Là, elle veut se réplier sur le passé, pour examiner le progrès de ses connoissances, & elle reconnoît avec étonnement, qu'elle ne fait que commencer à connoître.

C'est ici que son admiration redouble, avec sa surprise. Elle n'a pas besoin de beaucoup d'efforts pour découvrir en même tems l'époque toute récente de son existence. Mais de qui l'at-elle reçue. Elle voit manisestement qu'elle ne se l'est pas donnée. Qui l'aidera à connoître l'Auteur & la source

de sa vie!

Elle sort d'elle-même pour cette intéressante recherche. Son attention s'attache sur tout ce qui l'environne. Que d'objets se présentent à elle, & avec quelle avidité veut - elle tout approfondir? Cependant elle trouve bientôt que son examen aura moins d'étendue qu'elle n'a pensé. Dans tout ce qu'elle apperçoit, il ne s'offre rien qui soit capable d'éclaircir ses doutes. Cet immense composé, qu'on appelle Monde, ne l'arrête qu'un moment; car, avec un peu d'attention sur la moindre de ses parties, elle apprend à juger de toutes les autres. Elle n'y voit que de la matiere, c'est-à-dire, une substance grossiere & insensible, dont toutes les dissérences ne consistent que dans la variété de ses configurations & de ses mouvemens, & précisément de la même nature que celle de son corps qu'elle a déja reconnue & méprisée. Elle sent trop sa noblesse pour attribuer son ori-

gine à une cause si vile.

Il est vrai que parmi ces parties de matieres qui ne lui paroissent capables que d'un mouvement passif & aveugle, elle en apperçoit quelques-unes qui semblent se mouvoir avec plus de choix & de liberté. Elle remarque que leurs actions sont trop variées, & en même tems trop liées & trop régulieres dans leur variété, pour ne pas partir d'un principe de connoissance & de raison. Leur figure d'ailleurs est exactement semblable à celle de son propre corps; elles lui paroissent tendre vers les mémes choses, & être sensibles aux mêmes besoins. Elle en conclut qu'elles n'agisfent pas seules; qu'elles sont accompagnées de quelque chose qui lui ressemble, enfin, qu'elles sont, comme son corps, l'enveloppe de quelque être plus noble qu'elles. Heureuse découverte! Ne seroit-ce pas à quelqu'un de ces êtres nobles & immatériels qu'elle seroit redevable de son existence : ils pensent, ils sentent, ils résléchissent comme elle ? N'auroient-ils pas pû lui communiquerce qu'ils possédent?

Mais s'ils lui sont semblables, comme elle n'en sçauroit douter, pourquoi jouiroient-ils d'un pouvoir qu'elle sent bien qu'elle n'a point ? En supposant même qu'ils l'eussent effectivement, de qui l'auroient-ils reçu ? Car il n'est que trop clair qu'ils n'auroient pû se le donner. Non plus qu'elle, ilsne demeureroient pas long-tems dans la dépendance humiliante d'un corps, s'ils pouvoient disposer d'eux-mêmes & changer quelque chose à leur condition. Il faut donc qu'elle abandonne l'examen de ce qui est autour d'elle, comme une considération inutile à ses recherches. Elle se trouve placée dans le monde, mais elle comprend trop bien qu'elle n'en vient point, & qu'elle ne sçauroit rapporter son origine à ce qui est inférieur à elle, ou à ce qui n'étant tout au plus que son égal, n'a pû commencer non plus qu'elle d'exister sans une cause.

Cependant elle tire un fruit précieux de cette excursion qu'elle a faite 16

t

13

9

ti

a

au dehors. En parcourant la matiere dont ce vaste univers est composé, il lui semble qu'elle y a remarqué quelque chose qui s'est attité comme naturellement son admiration. Ce n'est point le fond de la matiere même, elle lui a paru également méprisable dans toutes ses formes, mais que doit-elle penser de cet ordre étonnant qui éclate dans l'arrangement de ses parties? Quelle justelle de rapport! Quelle régularité de proportions ! Quel exact enchaînement de causes & d'effets subordonnés! D'un autre côté, quelle grandeur dans la disposition générale du dessein! Quelle noble simplicité dans l'exécution! Quelle uniformité constante dans sa durée! Qui a rendu la matiere capable de former ainsi le plus magnifique & le plus ravissant de tous les spectacles ? Quelque desir que l'Auteur d'un si bel ouvrage puisse avoir de se tenir caché, il est impossible qu'on ne le reconnoisse pas à sa marque : il faut que sa puissance soit infinie, pour avoir tiré d'une substance aussi vile que la matiere, le fond de tant de productions admirables. Sa sagesse ne doit point être plus bornée que sa puissance, pour s'être représentée d'une maxiere Tome III.

si frappante dans l'ordre & la distribution de son ouvrage. Ensin, sa bonté doit être égale à sa puissance & à sa sagesse, pour avoir pris plaisir à répandre sur ses créatures tant de splendeur & d'ornemens.

Ici l'ame philosophe, que je suppose toujours attentive, sent réveiller toute la capacité qu'elle a de comparer & de réfléchir. Elle rappelle avec une joie avide les premieres idées qui ont donné lieu à ses recherches, & elle commence à voir sensiblement qu'elles se réalisent. Cet Etre inconnu, qu'elle n'appercevoit que par les notions vagues de l'ordre & des perfections, se dévoile & se fait connoître à elle d'une maniere presque sensible. Ses incertitudes ne sauroient durer plus long-tems. Elle tient ce qu'elle a cherché; c'est l'Auteur de la nature, c'est le sien; c'est la source de la vie & le principe de toute lumiere; c'est la regle de l'ordre, de la sagesse, de la bonté, de la justice, de toutes les perfections & de toutes les vertus; ou plutôt c'est l'ordre même; son essence est la sagesse, la justice & la bonté. Il est toute vertu, toute perfection & toute excellence.

Un Philosophe qui a pû s'élever une

fois jusqu'à cet heureux point de connoissance, se flatte avec raison d'avoir acteint au plus haut degré de lumière où son ame soit capable de parvenir. Tout le reste n'en est plus que le développement & l'exercice. Il ira désormais de science en science, c'est-àdire, de certitude en certitude. Quelle vaste carriere s'est ouverte devant lui! Le voilà d'abord assuré de la vérité de toutes ses idées, & de l'infaillibilité de ses jugemens, s'il les porte avec une confidération attentive : étant l'ouvrage d'un Etre, dont la sagesse & la bonté sont infinies, il n'appréhende point que les qualités qu'il a reçues de sa main soient des présens trompeurs. Le même fond d'intelligence qui l'a rendu capable de ces grandes idées d'ordre, de justice, de bonté & de sagesse, ne sauroit l'abandonner dans des examens moins difficiles: il a trouvé les principes; il va se faire une occupation tranquille & agréable de l'étude des conséquences.

Prémiérement, il examine de nouveau la nature de son ame, pour y démêler avec plus de clarté les traits du Créateur, S'il en a reconnu de si divins dans la matiere, à quoi doit-il s'attendre dans une substance infiniment plus relevée? En effet, il y en apperçoit deux qui lui paroissent d'une grandeur avec laquelle rien ne peut entrer en comparaison. L'un est cette faculté même de penser, par laquelle elle est capable de connoître & de multiplier à l'infini ses connoissances; faculté si noble que celui qui la posséde se trouve embarrassé à l'expliquer. Il voit mieux ce qu'elle n'est pas que ce qu'elle est. Elle n'est rien d'approchant de la matiere; toute la variété possible des sigures & des mouvemens de la matiere ne produira rien qui ressemble à une pensée. Elle n'est pas non plus l'harmonie, l'ordre, la justelle & la perfecrion qui résulte d'un certain arrangement des parties de la matiere: car si cette harmonie & cette perfection ont une existence propre & réelle, il est clair qu'elle est dépendante de celle de la matiere, & l'ame sent trop bien que la sienne ne dépend de rien de matériel. La répugnance même & le chagrin qu'elle ressent de se voir assujettie à son corps dans que ques-unes de ses opérations, est une preuve naturelle qu'elle ne lui doit rien, & qu'elle ne lui est unie que par des Loix qui la contraignent,

D'ailleurs, si l'ame n'étoit que l'ordre, l'harmonie & la perfection du corps, comment seroit-elle plus grande que l'étendue de ce corps ? Sa grandeur devroit répondre exactement aux parties du corps auquel elle appartiendroir. Or l'ame se sent plus grande que toute la masse de la matiere réunie : elle s'éleve infiniment au dessus d'elle, elle en voit les bornes; elle n'est donc rien qui appartienne à la matiere. Mais qu'est-elle donc ? Peut-être est-elle réservée à une plus parfaite connoissance d'elle-même dans un autre tems ou dans un autre état; mais elle est sûre du moins qu'elle pense : avantage inestimable, qui suffit pour établir la dignité & la grandeur infinie de son Auteur.

Ce premier trait d'un Ouvrier divin est sans doute le plus éclatant; mais il n'est pas le seul qui soit digne de lui. Le Philosophe n'a qu'à se consulter un moment; qu'apperçoit-il? Je me trompe; car il cesse ici d'appercevoir, mais ii sent dans le sond de son être une secrette inclination, un penchant actif, qui le porte, il ne sait encore à quoi. Comment pourra t-il définir ce sentiment? C'est l'exigence de quelque N iii

besoin inconnu, qui demande d'être rempli. Si ce n'est point une douleur, c'est du moins la privation d'un bien, sans lequel il ne peut être tranquille; il y tend sans cesse, sollicité à le chercher par un mouvement involontaire, & comme entraîné par un ascendant irrésistible.

Il reconnoit donc, non-seulement qu'il est capable de desirs, mais qu'il en a d'invincibles & de plus étendus que ses connoissances. Cette réflexion ne sert d'abord qu'à l'allarmer. Ce n'est pas tout d'un coup qu'il pénétre dans la sage disposition du Créateur. Il regarde d'abord ses desirs comme un aveu naturel & une marque humiliante de l'imperfection de son être, & il en est d'autant plus affligé, qu'il ne comprend pas même quel peut être leur objet & leur terme. Nuages importuns, qui ne sont propres qu'à troubler la sérénité de son ame! Diversion chagrinante, qui retardera le progrès de ses connoisfances, & qui l'empêchera de faire un usage tranquile de la capacité qu'elle a de penser! S'il n'ose se plaindre de son Auteur, & soupçonner sa bonté ou fa sagesse, il gémit du moins de sa condition, il perd quelque chose de l'opinion qu'il avoit de sa propre grandeur, & pour en sauver en quelque façon les restes, il prend le parti de réprimer & d'éteindre s'il se peut ses desirs, pour se livrer par l'exercice d'une faculté plus noble, à la contemplation de la vérité. Mais son erreur ne sauroit durer longtems. A peine a-t-il fait quelques pas vers la vérité, qu'il la reconnoît pour l'objet même de fes desirs. Il ne peut s'y tromper; son cœur s'enflamme, à mesure qu'il s'en approche. Son inquiétude semble prête à se fixer, & ses besoins à se remplir. Il lui semble qu'elle soit faite pour lui, ou du moins lui pour elle. Il est vrai que plus il s'avance à sa découverte, plus son ardeur augmente pour la découvrir parfaite. ment. Mais ce redoublement de desirs n'a plus rien d'incommode & d'affligeant; c'est la situation d'un homme qui jouit d'un grand bonheur, dont il ne peut se rassasser : il est heureux, & il veut l'être encore davantage. Ainsi le Philosophe trouve une source nouvelle de contentement & d'admiration, dans ce qui causoit sa peine. Ce qu'il regardoit comme une imperfection dans son être, lui paroît un nouveau trait de perfections infinies de Niv

fon Auteur. Non - seulement il voit qu'il a été fait par lui, mais il sent encore qu'il n'a été fait que pour lui. Ses desirs se trouvent assortis, pour ainsi parler, à ses idées. Par ses idées, il le connoît comme l'Auteur de son être, & il se porte à lui par ses desirs, comme à son souverain bien & à l'Auteur de sa félicité.

Un homme qui vit dans l'esclavage des sens; & qui n'a jamais peut-être fait attention aux deux grandes facultés de fon ame, n'est point capable de concevoir la joie que ces sublimes & intéressantes découvertes répandent dans l'ame d'un Philosophe. Non, il n'en est point capable : car s'il l'étoit, il en seroit jaloux, & il ne tarderoit guères à mépriser toute autre joie. Aussi est ce de ce point qu'il faut commencer à marquer l'heureux cours d'une vie raisonnable & véritablement philosophique. Quiconque a connu son Auteur, & s'est bien connu soi-même, ne fait plus, s'il le veut, que des pas certains versle bonheur & la sagesse. La voie lui est ouverte, il est sans cesse à la vue du terme. Dirigé par ses lumieres, en même tems qu'il est poussé par ses desirs, il n'est pas plus capable de s'égarer par ignorance, que de s'arrêter par langueur. Si sa qualité d'homme l'oblige à quelque relation avec les créatures de son espece, il sait jusqu'où s'etend ce devoir. Il en prend la regle dans la fource même de l'ordre & de la justice, qu'il comtemple incessamment. Les devoirs du sang, tels que la tendresse & l'attachement pour ses proches; ceux de l'humanité, tels que la bonté, la douceur, l'oubli des injures, la conipassion pour les peines; ceux de la raifon, comme l'égalité d'ame, la conftance, le mépris du superflu, & l'usage modéré du nécessaire, sont autant de conséquences qui coulent naturellement de ses principes, & qui forment le système de sa morale. Il copie en quelque sorte son Auteur, & il s'agrandit en imitant les souveraines perfections, par lesquelles il se communique à lui. D'ailleurs, le commerce des hommes n'est point un obstacle à la sagesse, pour celui qui l'aime & qui tend sincérement à elle. Il trouve au contraire de l'utilité à les connoître. N'ai-je pas dit qu'ils portent tous la marque du Créateur ? Le Philosophe l'apperçoit, quoiqu'il la défigure. Cette vue fert à nourrir ses desirs. H tourne à son profit jusqu'aux effets de leurs passions déreglées : leurs Arts, leurs Sciences, qui sont pour la plupart les inventions de l'intérêt ou de la vanité, il les fait servir à ses desseins, comme autant de secours qui étendent ses connoissances. Ce sont des effets excellens d'une mauvaise cause, qu'il rectifie de plus en plus par l'usage qu'il en sait faire, & qu'il ramene ainsi à leur véritable destination. Enfin, il tire un avantage considérable de la vue même des foiblesses & des folles agitations des hommes. La comparaison qu'il en fait avec la vigueur & la tranquillité continuelle de son ame, sert à l'attacher de plus en plus à ses principes. Elle lui rend son bonheur plus cher, & le fruit de ses recherches plus précieux. Il se dévoue sans réserve à la sagesse, par cette double raison de l'aimer, qu'elle le rend heureux, & qu'il ne voit hors d'elle que des insensés & des misérables.

Que lui manque-t-il après cela, pour meriter le nom de Sage ? Réunissons toutes nos connoissances naturelles, & toutes les forces de notre raison, pour nous en faire une plus juste idée. Quelqu'un lui donnera peut-être plus d'éten-

due, mais je doute qu'on puisse s'en former une plus sublime. C'est dans cet heureux état que le Philosophe doit être également insensible, & aux maux qui ne peuvent le lui faire perdre, & aux biens qui peuvent lui venir d'une autre cause : les premiers doivent être trop foibles pour lui causer les émotions de la douleur; & ceux-ci doivent lui paroître trop méprisables, pour lui faire goûter un vrai sentiment de plaisir. A la vérité, l'ordre de la nature affujettit son ame aux organes du corps : il est impossible qu'elle se défende de voir, lorsque les yeux s'ouvrent; qu'elle n'entende point, lorsque les nerfs de l'oreille sont ébranlés, & qu'elle s'empêche de sentir, aussi tôt qu'il se passe quelques mouvemens extraordinaires dans la portion de mariere à laquelle elle est comme attachée. Mais ce sentiment est-il capable de diminuer sa grandeur & d'affoiblir sa liberté? Elle le rejette, lorsqu'elle le reconnoît indigne d'elle. Elle le reçoit du moins sans s'y arrêter, & sans y consentir. Plus sa dépendance du corps lui paroît incommode & humiliante, plus elle y trouve de quoi se consoler, par la certidude qu'un état si violent

ne sauroit être d'une longue durée. Comment en douteroit-elle ? Elle connoît trop bien les loix invariables de l'ordre primitif & éternel. L'ordre de la nature n'en est qu'une exception. Elle est même assurée que l'un doit tenir à l'autre par quelque lien secret, quoiqu'il soit encore obscur pour elle; & elle compte sur un tems de manifestation, & les exceptions venant à cesser, elle verra tout retourner à sa fin, & rentrer paisiblement dans l'ordre général. Elle se sent donc faite pour un autre état: elle y touche déja par l'ardeur de ses desirs; & par la certitude de ses espérances, & constamment indifférente pour tout ce qui ne sauroit empêcher qu'elle n'y parvienne un jour : elle méprise le plaisir, elle compte pour rien la douleur, elle voit sans s'émouvoir l'agitation de tout ce qui l'environne : elle verroit de même le renversement de la nature, & l'entiere destruction de l'univers.

Tels sons les fondemens sur lesquels j'avois cru ma force & ma constance établies. Telles avoient été les premieres leçons de mon enfance. Mes études, les exemples & les instructions de ma mere, avoient roulé continuellement sur ces principes. Ils m'étoient devenus comme naturels à force de les avoir entendus, & de m'être efforcé moi-même de les tenir sans cesse présens à ma mémoire. En effet, leur impression s'étoit faite sentir à mon cœur, tant qu'ils n'y avoient point trouvé d'obstacle qui pût les empêcher de se faire fentir librement. Ils avoient servi de regle à ma vie pendant qu'elle étoit tranquille. Je m'étois cru Philosophe, & peut -être l'étois - je véritablement avant que d'être arrivé à un certain dégré de misere & d'infortune. Mais c'étoit cette pensée même qui me confondoit, & qui me rendoit la Philosophie suspecte. Car pourquoi m'abandonnoit-elle lorsqu'elle m'étoit devenue le plus nécessaire? Quelle idée devois-je prendre d'un remede dont l'utilité disparoissoit au moment de la maladie? Cependant, je ne pouvois disconvenir que les principes dont je venois de faire un nouvel examen, n'eussent toujours la même solidité. Il n'y a rien de certain dans le monde, disoisje, rien sur quoi l'on puisse compter, si ce qui me paroît invinciblement établi par des raisonnemens si clairs n'est qu'un sophisme & une malheureuse illusion. Si c'est à la vraie sagesse que je me suis attaché constamment, que ne me fait-elle donc recueillir les fruits qu'elle me promet? Et si c'est l'erreur que j'ai pris pour la verité, que je suis à plaindre d'être tout à la sois tourmenté par la douleur, & abandonné par la raison!

Il me vint à l'esprit, qu'il y avoit peut-être aussi de l'injussice dans mes plaintes, parce qu'il me sembla que ce n'étoit point assez de connoître l'excellence d'une sage application, il falloit connoître en même tems la nature du mal. J'examinai la-dessus avec soin en quoi confistoit proprement la douleur. Je reconnus bientôt, qu'étant un pur sentiment de l'ame, & ne pouvant se représenter par desidées, elle ne sauroit être mieux definie que par le mot même de douleur qui sert à l'exprimer ; car c'est la définir d'une maniere bien obscure & bien imparfaite, que de l'appeller simplement une aversion de l'ame, comme font quelques Philosophes. Engénéral, puisque nous ignorons la nature même de l'ame, il n'est pas raison nable de prétendre expliquer ce que c'est qu'un sentiment. Or, s'il est impossible de comoître en quoi consiste la douleur, il est clair que ce n'est pas directement sur elle que se doit faire l'application du remede. Cette méthode blesseroit la raison. Delà il me sur aisé de conclure que c'étoit à sa cause qu'il falloit nécessairement remonter.

Je n'entrai point dans la discussion de toutes les voies différentes par lesquelles le sentiment de la douleur peut être communiqué à l'ame, toutes mes réflexions se rapportoient à mes seuls besoins. Il étoit constant que la mienne ne venoit que de la perte ou de l'infidélité de ce que j'avois eu de plus cher, & des circonstances terribles qui avoient toujours accompagné mes malheurs. Telle étoit la caule de la maladie de mon ame. Je me demandai alors s'il étoit vraisemblable que la Philosophie pût couper cette source de mes maux? En la supposant capable de ce miracle, je conçus qu'elle ne pouvoit l'opérer que de trois manieres. L'une étoit d'ôter au spectacle de mes infortunes, qui m'étoit sans cesse présent, cette force dominante avec laquelle il agiffoit sut moi, qui ne se bornant point à me pénétrer du plus vif sentiment de douleur, me forçoit quelquefois à pousser des cris involontaires, dont je

ne m'appercevois que par l'étonnement de ceux qui demeuroient avec moi, & qui paroissoient effrayés de les entendre. Quelle apparence que la Philosophie pût produire un effet si merveilleux! Le Ciel même l'auroit-il pû, sans changer la nature des choses? Il y a de la contradiction, qu'on puisse perdre sans regret ce que l'on aime; mais si l'on aime avec la passion la plus tendre & la plus parfaite, si ce qu'on aime si parfaitement, on le perd par la plus cruelle de toutes les morts, ou par la plus noire perfidie, quel pouvoir arrêtera les transports & les larmes que ces redoutables coups doivent nécessairement exciter ? L'action d'un feu dévorant n'est pas plus prompte ni plus infaillible. Je comprenois bien que par le secours de la Philosophie j'eusse pû réussir peut-être à me garantir des excès de l'amour & de l'amitié; mais ayant ouvert une fois mon cœur à ces deux palsions, je ne voyois pas moins clairement que tous leurs effets étoient comme nécessaires, & que des malheurs qui tiroient leur force de ces deux causes, surpassoient le pouvoir de la Philosophie.

La seconde voie qu'elle pouvoit prendre pour le soulagement de ma douleur,

étoit

étoit de me communiquer du moins autant de force pour soutenir mes infortunes, qu'elles en avoient pour se faire sentit. Belle & flatteuse idée! Hélas! puisqu'elle plaît à la raison, que n'agit-elle donc aussi sur le cœur ! L'expérience, plus puissante que tous les raisonnemens, m'apprenoit sans cesse que ce n'est point de ses idées que l'ame doit attendre du secours contre ses sentimens. Il ne me sembloit pas même possible de m'imaginer une nouvelle situation de mon ame, dans laquelle je pusse supposer qu'elle se trouvat plus tranquille. Un accroissement de force & de lumieres ne pouvoient être qu'un e augmentation de mes peines, parce que c'eût été un nouveau degré de capacité pour les sentir.

Enfin, le troisieme moyen étoit de détourner insensiblement mon attention des principales causes de ma douleur, & de faire prendre, pour parler ainsi, le change à mon ame, en l'accoutumant peu-à peu à s'occuper d'un autre objet. Cette voie de guérison me parut d'abord badine & frivole, & je la rejettai plus promptement encore que je n'avois fait les deux premieres. Cependant j'y revins à la fin comme à la

Tome III.

plus solide, lorsque j'eus fait réflexion qu'elle étoit la seule possible. Il est certain, disois je, que mes malheurs sont d'une nature à se taire sentir nécessairement à mon ame aussi long-tems qu'elle s'attachera à les considérer. Il ne l'est pas moins, qu'elle ne peut tirer, ni d'elle-mème, ni de la Philosophie, assez de force pour résister à ce sentiment, & qu'elle doit renoncer par conséquent à toute espérance de repos & de bonheur tant qu'elle le conservera. Mais qui m'empêche d'espérer que son attention pourra prendre un autre objet qui la fera passer peu-à-peu à un autre sentiment ? Ce grand changement ne sauroit être sans doute l'ouvrage d'un moment; mais il est clair qu'il peut arriver par degrés. Oui, ajoutai-je, c'est un service que la Philosophie est capable de me rendre, & que je veux attendre d'elle. J'étois peut-être sur le point de la condamner injustement. Ce que je demandois d'elle est effectivement impossible, parce qu'il est contraire à la nature : mais ce qu'elle m'offre ici est infiniment raisonnable. Elle peut se rendre maitresse de mon esprit, en le remplissant peu-à-peu des vérités sublimes qu'elle proposera à sa considération : le cœur, qui n'a que des mouvemens aveugles, se tourne infailliblement vers les objets de l'esprit. Le mien deviendra done tranquille, lortque je serai occupé d'une médication paisible; & je retrouverai ainsi le repos, le bonheur & la sagesse.

Cette réflexion me réconcilia pour quelques momens avec la Philosophie. Je me flattai qu'elle produiroit son effet sur moi, du moins à l'avenir, & je palsai de cette espérance à la pensée que c'étoit dans ce sens, sans doute, qu'il falloit expliquer les éloges qu'on lui a donnés dans tous les tems, & le pouvoir qu'on lui attribue de guérir les maladies de l'ame. Mais le Ciel, qui me préparoit des remedes plus certains, & plus convenables à mes maux, permit que cette pensée fût suivie d'une nouvelle réflexion qui me replongea dans mes incertitudes, & qui me fit reprendre d'elle une aussi mauvaise opinion que jamais. Elle me guérira donc, disois-je, en détournant mon attention de mes peines. Mais si c'est-là tout le pouvoir qu'elle a sur nos ames, repris-

je tout d'un coup, quel est son avantage particulier? Je ne vois dans cet

puisse attendre également des Sciences les plus communes. Que dis-je? il n'y a point d'occupations vaines & méprisables, qui ne doivent le produire beaucoup plus infailliblement; car la représentation d'une Comédie, par exemple, un Concert harmonieux d'inftrumens de Mufique, une partie de chasse ou de bonne chere, en un mor, tout ce qui sera capable de faire une forte impression sur mes sens, le sera beaucoup plus de s'attirer l'attention de mon esprit, que de séches & ingrates spéculations qui n'ont pas le pouvoir de se faire sentir par elles-mêmes à mon cœur. Voilà donc, continuaije avec une espece de courroux, à quoi se réduit cette vertu tant vantée de la Philosophie, & ce souverain empire qu'elle s'attribue sur les passions! Impuissant fantôme que j'ai révéré trop long-tems, & dans lequel j'avois placé follement toute ma confiance! Non, non, ajoutai - je, je ne serai plus le jouet d'une fausse & inutile sagesse. Si je me suis persuadé avec raison que la bonté du Ciel doit un remede aux maladies de l'ame, j'ai dû penser aussi que ce ne fauroit être un remede vague & sans force, qui ne peut rien operer

## DE MR. CLEVELAND. 165

par lui - même. J'en demande un qui guérisse à coup sûr; puisque la Philoso-phie n'en est pas capable, je me désie d'elle, & je rejette désormais son se-cours.

J'aurois gagné beaucoup à reconnoître ainsi l'impuissance de toutes les spéculations philosophiques, si j'eusse découvert en même tems quelque refsource solide sur laquelle j'eusse pû fonder de plus sûres espérances. Mais en rejettant un infidele appui, mes peines & mon embarras ne diminuoient point. Ils devoient croître, au contraire, parce que n'ayant rien à substituer au fantome que j'avois détruit, je demeurois en quelque sorre plus désarmé & moins défendu. Aussi passai-je les jours suivans dans un abattement qu'il m'est impossible de décrire. Tout m'étoit à charge, tout me sembloit conspirer à augmenter mon ennui. Les Livres que j'avois aimés jusqu'alors avec idolâtrie, me devintent odieux & insupportables. Je les regardois comme autant d'imposteurs qui m'avoient séduit par de fausses promesses, & qui m'abandonnoient cruellement au besoin. Je ne mis plus le pied dans mon cabinet, pour éviter leur présence, me figu-

2

-

P

cé

le

e.

ue-

ux Mi

ue

rant, lorsque je me trouvois au milieu de ma Bibliothéque, que j'y étois comme environné d'une multitude d'amis perfides. Je n'aurois pas souffert patiemment qu'on eût prononcé devant moi le nom de Platon & de Sé. neque, & je formai plus d'une fois la pensée de brûler leurs Ouvrages. Mon unique occupation, pendant sept ou huit jours, fut de me promener seul dans un assez grand jardin qui appartenoit à ma maison, & de m'y ensevelir dans un abîme de méditations sombres & funestes. Madame Lallin & ma Belle-sœur marquoient beaucoup d'inquiétude pour ma santé, & d'attention sur toutes mes démarches; mais je leur fis connoître que leurs soins me gênoient, & j'exigeai absolument qu'elles n'intercompillent point mes profondes rêveries & ma solitude.

Il y a peu de personnes qui, dans le récit d'une avanture telle que je vais la rapporter, ne se crussent obligés, par amour pour leur réputation, d'en déguiser quelques circonstances. Pour moi qui ai toujours fait profession de croire que le bien ou le mal d'une action doit se tirer du principe qui fait agir, & qu'il n'y a par consequent que le motif qui déshonore, je n'ai point honte de me laisser voir tel que je suis au Public, & de lui faire l'aveu ingénu de mes fautes. C'est assez que je puisse me rendre cet honorable témoignage, que mon cœur a toujours suivi par inclination la vertu & la sagesse; que s'il s'est trompé quelquesois dans son objet, il n'a jamais manqué de droiture dans ses intentions.

Loin de trouver dans la folitude de mon jardin le soulagement que j'y cherchois, ma douleur s'accrut tellement par mes triftes réflexions, que je tombai en peu de jours dans la plus dangereuse & la plus terrible de toutes les maladies. Je ne puis la faire mieux connoître qu'en la nommant, une horreur invincible pour la vie. C'est une espece de délire phrénétique, qui est plus commun parmi les Anglois que parmi les autres Peuples de l'Europe. Mais quoique cette raison le fasse regarder comme une maladie propre à la Nation, il n'est pas moins surprenant que j'en aie ressenti des atteintes si pressantes, moi qui avois passé plusieurs années dans des climats éloignés, & qui me trouvois d'ailleurs en France, où l'air est si pur, que nos Anglois

le vont prendre pour remede contre cette noire disposition de l'ame. J'aurois peine à expliquer par quels degrés je parvins au dernier excès de l'aveuglement: mais ce qui paroîtra incroyable à mes Lecteurs, je regardai pendant quelques jours mes transports surieux comme l'effet de la plus haute sagesse, & je ne crois pas que j'aie sait dans toute ma vie des raisonnemens plus méthodiques que ceux qui me conduisirent jusqu'au bord du plus affreux

précipice.

Ce fut le troisieme jour après que j'eus fait divorce avec mes Livres, que je ressentis le premier accès de la maladie dont je parle. Il fut si vif & si presfant, que si j'eusse eu un poignard à la main, dans le premier moment, je me serois percé le cœur sans réflexion. Cependant, comme il s'étoit fait tout d'un coup une grande révolution dans mes esprits, je ne sus pas long-tems à m'appercevoir qu'il venoit de m'arriver quelque altération extraordinaire. Cette penséé m'ayant rendu plus attentif, je démêlai aussi tôt ce qui se passoit dans mon ame, quoique ce ne fût encore qu'une impression aveugle & involontaire. Mais ce qu'il y a d'étrange, c'est que que cette découverte ne m'allarma point. Le désordre de mes humeurs avoit déja corrompu ma raison Je me familiarisai en un moment avec l'image de la mort; & si j'eus quelque étonnement, ce fut d'avoir attendu si tard à prendre le parti de mourir, qui me sembloit aussi doux que nécessaire. Je cherchois le remede des maladies de l'ame, disois-je, le voilà découvert. Il est simple, il est court, il est tel que mes maux le demandent. Quel aveuglement m'empêchoit de le découvrir plutôt? Oui, reprenois-je, il a tous les caracteres qui peuvent prouver son excellence. Il est facile, il est présent à tous les malheureux, son effet est certain, & je n'y vois d'ailleurs rien d'amer & de rebutant. Combien de chemins peuvent en un moment me conduire à la mort. Il ne me reste qu'à choisir le plus fûr & le plus abregé.

Ma mémoire ne manqua point de me fournir quantité d'exemples, qui servirent encore à confirmer ma résolution. Je considérois, que les plus grands hommes avoient eu recours à cette voye pour se délivrer de leurs peines. Dira t on que c'étoit défaut de sagesse & de vertu dans Caton, défaut d'esprit dans Dé-

Tome III.

25

e

1-

£

ue

mosthene; ou de courage dans Mithridate & dans Marc-Antoine ? Il est donc certain, concluois-je, que le courage, l'esprit, la vertu & la sagesse, ne se trouvent point blesses par une mort volontaire. Or ce qui s'accorde si bien avec les plus belles qualités de l'ame, qui sont des présens du Ciel, ne sauroit être un mal; ce doit même être une vertu. En effet, les lumieres de la raison ne nous portent-elles pas à desirer la mort? l'ame la plus tranquille & la plus heureuse doit gémir dans l'esclavage du corps. C'est un état violent de pesanteur & d'obscurité, qu'elle doit souhaiter de voir finir. Les liens qui la tiennent captive sont durs, humilians, injulles, & contraires à l'ordre, Avec quelle ardeur doit-elle defirer de les rompre ?

Quoique la résolution que je pris de mourir ne sît que s'affermir à chaque instant, & que je ne trouvasse rien qui s'y opposât dans ma raison, j'eus assez de sorce pour différer de quelques jours l'exécution de mon dessein. Le motif de ce délai sut tout différent de ce qu'on croiroit pouvoir s'imaginer. Je n'avois point d'autre vue que de justifier cette étrange démarche à mes pro-

1-1ec ui oit ne airer la lade loit i la ns, vec les s de ique qui

jours notifee ce er. Je justipropres yeux par de nouvelles réflexions, & de me convaincre de plus en plus que le Ciel même ne la condamneroit point. Je me fis une violence infinie, pour obtenir ce retardement de moimême. Chaque moment que j'ajoutois à ma vie, en différant celui de ma mort, me sembloit une espece de larcin que je faisois à mon repos & à mon bonheur. J'employai quatre jours entiers à faire un nouvel examen des raisons que j'avois de mourir. Il ne me parut point qu'elles eussent rien perdu de leur force. La seule objection qui m'arrêta pendant quelque tems, fut celle-ci : Mon ame le trouve renfermée dans un corps, par la volonté du souverain Auteur de mon être. Il ne la retient point dans cette captivité sans raison. Je ne puis comprendre le secret de ses vues impénétrables; mais je suis sûr qu'il ne Sauroit se conduire par d'autres regles que celles d'une justice & d'une sagesse infinies. Je dois donc les respecter, même sans les connoître. Il a marqué la durée de mes jours; je viole ses ordres, si j'en précipite la fin. Oui, répondis je, après une longue méditation, je les viole, sans doute, si je suis persuadé qu'ils subsistent, autant que je le suis qu'il les a portés; mais s'il les a changés lui-même, ou du moins s'il les interprête autrement pour moi que pour le commun des hommes, dois-je moins de respect à ses dernieres volontés, que je n'en devois aux premieres? En permettant que je sois tombé dans l'extrêmité de l'infortune & de la douleur, il m'a excepté du nombre de ceux qu'il condamne à vivre long-tems. Il est impossible qu'étant infiniment bon par essence, il se fasse un plaisir de me voir traîner une vie misérable. L'excès même de mes peines est un témoignage clair & intelligible qu'il me permet de mourir.

Il ne me restoit, après cette conclusion, que de choisir le genre & le moment de ma mort. Ces deux articles me causerent peu d'embarras. Je résolus de me servir de mon épée pour me percer le cœur, & de ne pas remettre le tems de l'exécution plus loin que l'après - midi du même jour. Il y avoit dans le jardin plusieurs allées profondes, & écartées du corps de la maison: je choisis celle qui me parut la plus favorable à mon dessein. Un cabinet de verdure qui étoit dans le plus obscur ensoncement, devoit être

le théâtre de mon action sanglante. J'examinai avec soin si je pouvois m'assurer de n'y être apperçu de personne. Au reste, je pris ce petit nombre de mesures avec une tranquilité surprenante. Je ne me sentois ni trouble ni empressement. Mes grandes douleurs étoient comme suspendues par un effet anticipé de ma résolution. Pour le peu de tems qu'elles avoient à durer, ce n'étoit plus la peine qu'elles se fissent sentir. Quand on est prêt de sortir d'un rigoureux esclavage, on n'arrête gueres les yeux sur les maux qu'on a soufferts, ou sur les chaînes qu'on va quitter; on n'est plus sensibles qu'aux douceurs de la liberté.

Je pris donc paisiblement le chemin de la maison; & comme l'heure du dîner approchoit, je crus que pour éviter toute affectation, il falloit encore une sois prendre p'ace à table avec ma famille. Les deux Dames remarquerent que je paroissois plus tranquille que je ne l'avois été depuis long-tems. Elles m'en témoignerent quelque chose, ma réponse les confirma dans leur opinion. Je les quittai à l'ordinaire, & n'étant monté à ma chambre que pour prendre mon épée, je me rendis aussi-tôt au jardin. Mon cœur continuoit d'être dans une

i-

ur

ein

la

rut

Un

tre

paix profonde. Je n'avois pas même d'inquiétude pour la vie à venir. Je ne me sentois coupable de rien à l'égard du Ciel; & quelqu'obscur que fût mon sort après la vie que j'allois perdre, je tirois des idées générales de la justice & de la bonté de mon Créateur, une espece d'assurance qu'il n'y avoit rien à craindre pour moi dans la nouvelle condition où j'allois entrer. J'arrivai au cabinet de verdure. Je m'assis tranquillement dans le coin le plus enfoncé. Je tirai mon épée hors du fourreau, & j'en considérai un moment la pointe, avec un regard fixe & attentif. Je ne puis cacher que je sentis un léger frémissement, qui se répandit dans tous mes membres; mais loin qu'on puisse lui donner le nom de crainte, il ne servit qu'à me faire faire une réflexion consolante sur le bonheur de mon ame, qui touchoit au moment de sa liberté. Je souris même de la foiblesse de mon corps, & le regardant avec dédain : Ton regne est passé, lui dis-je; rentre dans la poussiere dont tu es sorti. Si j'ai besoin encore un moment de ton secours, c'est pour te faire servir toi-même à notre séparation éternelle. Auteur de mon être, ajoûtai-je en fermant les yeux, & en faisant comme un effort pour me

replier sur moi-même, prens pitié de ta créature, & dirige mes premiers pas, dans l'obscurité où je vais entrer. Tu es par-tout; mon ame ne sauroit manquer

de tomber dans ton sein.

t

5

a

e

e

u

T-

le

ée

III

xe

n.

17-

riic

in-

ré-

non

li-

de

in:

ntre

j'ai

fe-

ême

r de

eux,

r me

l'avois le bras levé. Il est certain qu'il n'y avoit plus qu'un instant d'intervalle entre ma vie & ma mort. Ciel! par quel miracle arrêtâtes-vous la pointe de mon épée, qui devoit déja être dans le milieu de mon cœur! Un bruit que j'entendis à quelque pas du cabinet, me fit baisser la main tout d'un coup, & cacher derriere moi mon épée, de peur d'être apperçu. C'étoient mes enfans. Madame Lallin & ma belle-sœur, qui ayant cru me trouver plus tranquille qu'à l'ordinaire en dînant, les avoient envoyés après moi, pour contribuer par leurs caresses & par leur badinage à m'entretenir dans ce nouvel air de tranquilité. Ils s'approcherent, & m'embrassant l'un après l'autre avec les marques d'une tendre affection ; ils me prirent les mains, en me faisant quelques questions puériles & innocentes, suivant la portée de leur âge. Je les laissai faire d'abord, & je demeurai dans une espece d'inaction, causée par mon incertitude & ma surprise. Cependant, comme ils conti-P iv

nuoient à me caresser & à m'interroger, mon artention se tourna sur eux. Je les regardai pendant quelque tems, avec cette tendre complaisance que la nature réveille aisément dans le cœut d'un pere. Le plus âgé ne passoit pas huit ans, & ils avoient tous deux les graces les plus aimables de l'enfance. Ils vont me perdre, disois-je en moi-même; ils demeureront après moi fans protection & sans support, abandonnés par une mere dénaturée, & privés de leur malheureux pere. Que deviendront-ils! Ma Belle sœur & Madame Lallin ont marqué jusqu'à présent de la tendresse pour eux: mais qui me répondra qu'elles la conserveront lorsque je ne serai plus? Un simple mouvement d'amitié fera-til dans elles, ce que la nature n'a pû faire dans leur mere? O Dieu! pourquoi permertiez-vous que je les misse au monde! Un homme aussi infortune que moi n'estil pas une espece de monstre dans la société des autres hommes? Comment votre sagesse & votre bonté peuvent-elles souffrir que la race s'en perpetue.

Ces réflexions venant à se joindre avec le noir poison qui circuloit dans mes veines & qui infectoit mon ame, me conduisirent peu-à-peu à une des

plus affreuses pensées qui soient jamais tombées dans l'esprit humain; & ce qui paroîtra sans doute incroyable, c'est qu'avançant toujours de raisonnement en raisonnement, je ne tirai point de conclusions qui ne me parussent tenir manifestement aux principes les plus justes & les mieux établis. J'ai résolu de mourir, disois-je, pour finir une vie qui est trop malheureuse pour être supportée avec patience. Je suis convaincu nonseulement que le Ciel approuve ma résolution, mais que c'est lui-même qui me l'inspire. Or, s'il m'est permis de me donner la mort, pour mettre fin à des maux incurables, ne me le seroit-il pas de même de me la donner pour prévenir des maux inévitables? Supposons un moment, que je ne me trouve que dans ce dernier cas, c'est-à-dire, menacé d'une multitude de malheurs extrêmes & infaillibles, il est évident que tout ce que je puis faire aujourd'hui pour me délivrer d'un mal présent, je le pourrois alors pour me garantir d'un mal futur. Ce cas est précisement celui de mes enfans. Ils ne sont pas nés pour être plus heureux que moi. Leur destinée est trop claire. N'eussent-ils à craindre que la contagion de mes infortunes, ils doi-

in res

- e - ! - - -

vent s'attendre à une vie triste & misérable. Quel meilleur office puis-je donc leur rendre, que de leur fermer l'entrée d'une carrière de douleurs, en terminant leurs jours par une prompte mort? Ils passeront avec moi à une condition plus heureuse. Ils mourront avec leur pere. Si je regarde la mort comme un bien, pourquoi ferois-je difficulté de le

partager avec mes chers enfans.

En finissant ce funeste raisonnement, je les pris tous deux dans mes bras, assis encore comme j'étois; & penchant la tête entre leurs visages, je les serrai, chacun de leur côté, contre le mien. J'agissois sans réflexion, & par le seul instinct de la nature. Je demeurai quelque, tems dans cette fituation, sans que mon esprit sut arrêté à rien de certain, & sans oser faire le moindre mouvement pour exécuter la sanglante résolution que je verois de prendre. Mon cœur, que je sentois si libre & si tranquile un moment auparavant, s'étoit appésanti tout d'un coup; & par un effet de ce changement, dont je ne m'appercevois point encore, il sortoit de tems en tems des larmes de mes yeux. Cependant, lorsque je vins à faire attention à l'incertitude où j'étois, je la regardai comme une faiblesse. Je me levai tout d'un coup. C'en est fait, m'ecriai-je, je mourrai, & ils mourront tous deux avec moi. Je suis leur pere; le soin de leur bonheur me regarde : une vaine pitié ne m'empêchera point de leur procurer le seul bien qu'ils peuvent recevoir de moi. Je prononçai ces paroles avec un trouble qui ne me permit point de faire attention qu'ils avoient assez de raison pour en comprendre le sens; de sorte que me voyant à la main mon épée nue, que je leur avois cachée jusqu'alors, ils sortirent tout effrayés du cabinet. C'est ici qu'on aura peine à décider lequel & le plus admirable, de ma folle & opiniâtre cruauté, ou du respect & de la soumission de mes pauvres enfans. Irrité de les voir fuir, je les rappellai d'un ton menaçant; & ces timides & innocentes victimes, qui étoient accoutumées à respecter mes moindres ordres, ne balancerent point à retourner sur leur pas. Ils vinrent en pleurant jusqu'au cabinet; & s'arrêtant seulement à la porte, ils se mirent à genoux tous deux, comme pour me demander la vie, qu'ils voyoient trop clairement que j'avois dessein de leur ôter. Je ne résistai point à ce spectacle. J'avoue qu'il m'émut jusqu'au fond du cœur. Il n'y a ni sagesse, ni folie, qui puisse endurcir contre les sentimens de la nature. Mon épée tomba d'ellemême de mes mains; & loin de penser plus long-tems à égoiger mes chers enfans, je sentis que j'aurois sacrifié mille fois ma vie pour défendre la leur. Je me livrai tout entier à ce dernier mouvement. Venez, petits infortunés, leur disje en ouvrant tendrement les bras venez embrasser votre malheureux pere : venez, ne craignez rien. Le désordre de mes sens avoit altéré ma voix, & je m'efforçois inutilement de retenir mes larmes. Ils vinrent à moi. Je les tins longtems serrés, avec un transport de tendresse paternelle. Ils se rassurerent. Le plus jeune, que j'appellois Thoms, & pour lequel j'avois toujours marqué un peu de prédilection, me demanda avec l'ingénuité de son âge, pourquoi je l'avois voulu tuer? Cette question prononcée d'un ton tendre & timide, acheva de me percer le cœur. Je ne lui répondis qu'en l'embrassant de nouveau; & je ne fus capable, pendant quelques momens, que de verler des pleurs & de pousser des soupirs.

Cependant, comme mon imagination s'étoit remplie pendant plusieurs jours

S

e

e

5-

Z

le

f-

r-

n-Le

82

ın

ee

a-

n-

n-&

0-

de

on

urs

du dessein & des préparatifs de ma mort, quelque changement que je vinsse d'éprouver, il étoit difficile que ces horribles idées pussent s'effacer tout d'un coup, & m'abandonner entierement. J'en sentis le péril, si elles venoient à se renouveller dans toute leur force; & voulant mettre du moins mes enfans en sûreté, je leur ordonnai de se retirer & de retourner au logis. Ils me quitterent;

sans oser ajouter un seul mot.

Etant demeuré seul, je rappellai tout ce qui venoit de m'arriver. Je fus d'abord incertain si je devois en remercier le Ciel comme d'une faveur, ou me le reprocher comme une foiblesse. En supposant que ce fussent des raisonnemens solides qui avoient produit ma résolution de mourir, il n'y avoit point à douter que le sentiment contraire qui en avoit empêché l'exécution, aussi-bien par rapport à mes enfans qu'à moimême, ne fût un défaut de courage & une véritable làcheté. Mais si l'ancien principe de Philosophie de ma mere, que tous les mouvemens de la nature sont droits, & appartiennent à l'ordre; si ce principe, dis je, cher & sacré à ma mémoire, qui m'avoit servi si souvent de regle & de conduite, étoit aussi juste

qu'il me l'avoit toujours paru, quelle opinion devois-je avoir de mes derniers raisonnemens, lorsqu'ils se trouvoient directement opposés aux plus nécessaires & aux plus vifs de tous les mouvemens de la nature? Il n'y avoit point de milieu entre ces deux alternatives: il falloit reconnoître nécessairement, ou que ma raison m'avoit trompé, en me faisant prendre un parti qui blessoit la nature; ou que les inspirations de la nature étoient injustes, & contraires à l'ordre, si elles l'étoient à la raison, qui est ellemême l'exemple & la regle de l'ordre. De quelque côté que je fisse pancher la balance, ce ne pouvoit être qu'après un long examen; & cette disposition étoit trop importante & trop délicate, pour en faire l'ouvrage d'un moment. Je remis donc à méditer de nouveau sur cet obscur problème, dont la décision devoit entraîner celle de ma vie ou de ma mort. Mais, quoique le but de ce délai fut de ne rien entreprendre avec une précipitation condamnée par la sagesse, il me fut aisé de sentir qu'il s'étoit fait quelque changement dans le fond de mes dispositions. Soit que la noire mélancolie dont j'avois été possedé, commençat d'ellemême à se dissiper, soit que la tendresse C

rs

11

e le

1-

le

nt

2;

re

e ,

e-

e. la

un oit

ur

e-

et

oit

rt. de

pi-

me

ue

00-

ont

lle-

paternelle eût causé une forte révolution dans mes humeurs, je m'apperçus que s'il me restoit quelque envie de mourir, elle n'étoit plus si impétueuse & si dissi-cile à modérer.

Quand elle eût été beaucoup plus pressante, il m'eût été impossible de la satisfaire le même jour. Mes enfans étoient retournés au logis, suivant mes ordres. Leur frayeur s'étoit si bien peinte sur leur vilage, que les deux Dames en avoient apperçus les marques. Elles les avoient interrogés; & quoiqu'elles n'eufsent pû tirer d'eux la vérité de l'avanture; qu'ils eurent la discrétion de cacher, je ne sçais par quel motif, elles en avoient assez découvert pour concevoir de l'inquiétude. Leur affection pour moi les fit accourir au jardin. Je les entendis qui s'avançoient dans l'allée, & ne doutant point d'abord qu'elles ne vinssent sur le rapport de mes enfans qui avoient pû les instruire de tout ce qu'ils avoient vû, je pensai avec quelque confusion au personnage que j'allois faire à leur arrivée. J'eus le tems de cacher mon épée. Elles entrerent dans le cabinet. J'attendis qu'elles commençassent à s'exprimer. Les marques de leur inquiétude furent obligeantes; mais j'eus lieu de m'assûrer

qu'elles ignoroient le désordre où je m'étois trouvé, & j'affectai de les entretenir de maniere à leur en ôter le soupçon. Il n'a jamais été connu que de mes enfans, qui en ont toujours conservé le souvenir, de Mylord Comte de Clarendon, à qui j'ai fair ensuite cette considence dans les communications mutuelles d'une tendre amitié; desorte que c'est un de mes plus intimes secrets que je révele ici au Public.

Cependant, Madame Lallin & ma Belle-Sœur, auxquelles il n'échappoit point une seule de mes demarches, & qui avoient trop d'esprit pour se payer d'apparences, ne s'en rapporterent pas tout-à-fait à la contenance tranquile que j'avois sû prendre en leur présence. Sans pénétrer dans le fond du mystere, elles jugerent avec raison qu'il s'étoit passé quelque chose d'extraordinaire, & voulant prévenir tout ce que leur amitié leur faisoit craindre, elles prirent ensemble des mesures fort adroites pour me procurer malgié moi des divertissemens qu'elles m'avoient proposés jusqu'alors inutilement. Saumur étoit rempli de personnes de mérite & des gens de Leitres. Elles s'adresserent aux plus célébres, & leur ayant fait entendre le befoin

ć-

ir

Il

s,

e-

à

ns

n-

es

u

na

Jic

&

er

as

le

e.

e,

oic

8

ni-

nt

ur

e-

1-

m.

ns

us

le

in

185

besoin que j'avois d'être consolé, elles les engagerent à me rendre de fréquentes visites. Mais comme elles craignoient que je ne fusse point disposé à recevoir ce remede, si je venois à sçavoir que c'étoit par leur sollicitation qu'il m'étoit offert, elles convinrent avec les personnes qui devoient me visiter, de la maniere dont ils s'y prendroient pour me faire goûter le motif de leurs visites.

Le premier qui me fit cet honneur, fut un des principaux Ministres des Eglises Protestantes de France. Mon valet, qui avoit reçu les instructions des deux Dames, vint me l'annoncer comme une personne de la plus haute distinction, qui demandoit avec empressement à me parler, pour des affaires de la derniere importance qu'il avoit à me communiquer. Je me plaignis d'abord de son importunité. Cependant je ne crus pas pouvoir me dispenser de le recevoir. Il fut introduit. Son air étoit grave. Il m'expliqua le dessein qui l'amenoit. Ayant appris, me dit-il, le séjour que je failois depuis quelque tems à Saumur, & la part que j'avois à la faveur du Roi d'Angleterre, il avoit cru pouvoir s'adresser à moi avec confiance, pour m'intéresser au soutien de la Religion Réfor-Tome III.

mée, qui avoit besoin plus que jamais de protections puissantes. Elle est ménacée en France, continua-t-il, d'un coup si terrible, qu'elle y est à la veille de sa ruine. La haine du Clergé contre nous éclate en mille manieres. Nous sommes informés de bonne part, qu'on ne se propose rien moins que l'abolition de tous nos priviléges; & connoissant le caractere de nospersécuteurs, nous nous attendons tous les jours aux dernieres violences. Peut-être ferions nous mieux de prévenir l'orage par une fuite volontaire; mais il est incertain même si l'on nous laisseroit la liberté de fuir. Cependant, comme nous serons forcés tôt ou tard de tenter ce parti, nous croyons devoir penser de bonne heure à nous ménager un asyle. Il nous en faudroit un sur-tout pour cette Académie qui est regardé parmi nous comme le centre des Sciences & le sanctuaire de la Religion.

Alors le Ministre m'expliqua plus particulierement quelles étoient ses vues du côté de l'Angleterre. Il me sit un plan trop bien ordonné pour être né sur le champ; & n'ayant pû prévoir vingtquatre heures auparavant l'occasion qu'il auroit de m'entretenir, il est indubitable ć-

un

le

re

us

n

nc

le

us

es

X

n-

n

n-

u

e-

é-

ın

est

re

e-

1-

lu

an

le

t-

'il

le

que son projet avoit précédé la priere des deux Dames, & l'envie de me consoler. Son principal desir étoit d'obtenir du Roi d'Angleterre un lieu de retraite dans ses Etats pour l'Académie de Saumur. Winchester ou Southomptom euffent été les deux Villes qu'il eût choisies le plus volontiers. Nous y ferions fleurir, me dit-il, la Religion & les Sciences. Le passage de tant de François, qui ne manqueroient point de quitter leur patrie pour nous suivre, seroit un accroissement de force & de richesses pour l'Angleterre, sans compter la bénédiction du Ciel, qui se répandroit sans d'ute fur un établissement que le seul zèle de la piété & de la Religion auroit fait naître.

Après l'avoir écouté assez long-tems pour être instruit de tout son dessein, je lui répondis avec sincérité, que quoique je n'eusse jamais fait profession d'être attaché particulierement à la Religion Protestante, & que je me fusse borné jusqu'alors à celle de la nature, qui enseigne à honorer Dieu comme le seul maître, & à aimer les créatures, parce qu'elles sont son ouvrage; ces deux principes suffisoient pour me porter à rendre service de bon cœur à tout le monde : que j'en trouvois même un nouveau motif dans la violence de ceux qui persécutoient sa Religion, étant persuadé que les hommes doivent être libres, du moins dans l'hommage de leur cœur, & qu'il y a de l'injustice à contraindre tyranniquement les consciences. J'ajoûtai que c'étoit cette derniere raison qui m'avoit fait choisir en France Saumur pour mon séjour, parce que sans connoître particulierement rous les principes de la Religion Protestante, j'avois appris que c'en étoit un, de ne contraindre personne, & de regarder comme le meilleur culte celui qui est le plus sincere. Mais le service que vous demandez de moi, ajoûtai-je, surpasse mes forces, & je ne vois point ce que je puis vous offrir au-delà de ma bonne volonté.

Ma réponse donna deux avantages sur moi au Ministre, pour le dessein qu'il avoit de contribuer à ma consolation par ses visites & par ses discours. Il en prosita sur le champ avec tant d'esprit & de civilité que je n'en eus pas la moindre désiance. Pour ce qui regarde vos sorces, reprit-il, je sçais, Monsieur, ce que nous en pouvons attendre. Ne croyez pas d'être ici tout-à-fait inconnu. Nous sçavons dans quel dégré de saveur

é

1

i

Z

5

a

e

vous étiez auprès du Roi à Rouen & à Bayonne: les services que vous avez tâché de lui rendre en Amérique ne la diminueront point. Si vous me permettiez de douter de quelque chose, ce seroit plûtôt de votre bonne volonté; car après l'aveu que vous faites d'ignorer les principes de notre Religion, je ne vois point par quel intérêt ou par quel motif vous seriez porté à la favoriser. Il me pria làdessus de trouver bon qu'il me vit quelquefois, pour m'expliquer en quoi consistoit la Religion Protestante, & m'intéresser ainsi à sa défense par d'autres motifs que les raisons générales d'équité naturelle & d'aversion pour la violence.

Cette proposition m'embarrassa. On a déja vû dans cette Histoire, de quelle maniere j'étois disposé en matiere de Religion. Ma mere ayant pris à tâche de ne m'inspirer aucuns préjugés dans mon ensance, je m'étois trouvé, comme j'ai déja dit, toute la liberté qu'il falloit pour faire un choix désintéressé, lorsque j'avois eu le parfait usage de ma raison. Mais c'étoit cette liberté même de choisir, qui m'avoit alors empêché d'en embrasser une. J'avois été frappé de cette diversité de sentimens, qui forme les Sectes dissérentes; & les considérant

avec le sang froid qu'on a lorsqu'on est exempt des prejugés, je n'avois rien découvert, à la premiere vue, qui m'eut paru aslez déterminant pour m'en faire préférer une à toutes les autres. Voici comment j'avois raisonné. Supposons, avois-je dit, que le nombre de toures les Sectes se réduise à cinquante. Il n'y en a pas une seule qui ne condamne toutes les autres, & qui ne se croie seule en possession du vrai culte. Mais les quarante-neuf autres, qui s'attribuent le même avantage, la condamnent aussi. Si je les interroge séparément, ou toutes ensemble, je trouve toujours quarante-neuf voix, qui sont contraires à chacune, & une seule qui lui est favorable : encore n'est-ce que sa propre voix. J'ai donc toujours quarante-neuf motifs contre un, pour les rejetter toutes, & les croire fausses sans exception. Je veux néanmoins supposer encore qu'il n'y ait que quarante-neuf Sectes dans l'erreur, ce qui est absolument nécessaire, s'il est vrai qu'il y en ait une qui n'y soit point : Suis-je plus avancé après cette supposition ? Où trouveraije assez de lumieres pour démêler celle qui posséde le précieux trésor de la vérité! Et si je parviens par mes efforts à me figurer que j'apperçois quelque jour dans ce labyrinthe, comment ferai-je plus de fonds sur mon propre jugement, qui sera mon seul guide, que sur quarante-neuf témoignages qui s'accorderont toujours à prétendre que je me suis trompé! Il ne sert à rien de répondre, que dans une matiere aussi importante que la Religion, tout ce que nous ne voyons point par nous-mêmes, doit nous être suspect; & par consequent, qu'un degré de certitude propre & intérieure, est équivalent à quarante-neuf témoignages extérieurs: cette réponse, dis-je, est sans force, car l'importance de la Religion est la même à l'égard de tous les hommes, dans toutes les Sectes, & je ne sçaurois penser raisonnablement que je sois le seul qui ait à cœur l'intérêt de son ame & l'amour de la vérité.

à

.

e

1.

e

ć

i-

é-

Ce raisonnement m'avoit tenu en garde contre toutes les Sectes particulieres, soit en France, pendant le séjour que j'y avois fait en sortant d'Angleterre; soit en Amérique, dans le rapport que j'avois eu avec les Espagnols, & même avec mes Compatriores. Je n'étois nullement disposé à croire sur la foi d'autrui. Je n'avois jamais eu non

plus le tems ni les commodités nécessais res pour m'instruire par ma propre étude, de sorte que j'avois toujours remis à prendre un parti là-dessus, lorsque j'en trouverois des occasions & des moyens qui ne s'étoient point encore présentés. Je dois ajoûter, que j'avois tiré assez de lumieres de la Philosophie, pour me composer une Religion dont ma raison étoit satisfaite. C'est ce que j'ai déja fait remarquer dans le récit de mon Gouvernement d'Amérique, & dans le plan des cérémonies religieuses que j'y traçai à mes Sauvages. Enfin, un respect infini pour la puissance & la majesté du souverain Etre; un grand fonds de reconnoissance pour ses faveurs, & de soumission à ses volontes; beaucoup de droiture, de charité & de tempérance, avoient fait toute l'essence de ma Religion, jusqu'au rems de mon arrivée à Saumur.

La proposition du Ministre me causa donc d'abord quelque embarras. Je demeurai un moment en silence, avant que de lui répondre. Qu'ai-je à faire, dis-je en moi-même, d'acquerir de nouvelles connoissances, qui ne me rendront ni plus sage, ni plus tranquile? J'adore sincerement mon Créateur. Que manque-t-il

manque-t-il à l'amour & au respect que je lui porte; & pourquoi m'embarrailer dans des questions qui ne me regardent point? Cépendant, une courte réflexion que je fis sur l'impuissance de la Philosophie, dont je m'étois plaint avec tant d'amertume deux jours auparavant, me fit souhaiter d'entendre raisonner le Ministre sur sa Religion. Je le trouvois homme d'esprit. Je m'imaginai que je pourrois recevoir de lui quelque nouvelle idée, qui me serviroit comme d'ouverture pour arriver au repos par quelque voie qui m'étoit inconnue. Je repris la parole, dans le tems qu'il commençoit à s'étonner de mon filence, & je lui sis connoître honnêtement, que je serois toujours disposé à l'écouter avec plaifir.

25

d

a-

5;

le

ce

on

isa

de-

ant

e,

ou-

en-

le?

ue

t-il

Je ne sçais si ce fut zéle pour ma conversion, ou simple compassion pour ma tristesse, qui lui inspira toute l'ardeur avec laquelle il parut se porter à mon instruction. Il revint dès l'après-midi du même jour. Ses leçons furent méthodiques. Dans la premiere, il me sit un plan général de sa Religion, pour me faire appercevoir d'un coup d'œil, me dit-il, l'enchaînement de toutes ses parties. Je n'ai pas dessein de répéter ici

Tome III. R

doute aussi nouveaux pour mes Lecteurs, qu'ils le furent alors pour moi: mais je confesse que je trouvai de la satisfaction à l'entendre, & que son système me parut assez raisonnable pour me faire souhaiter qu'il pût l'appuyer dans la suite par des preuves solides. Il eut beaucoup de joye de me laisser dans cette disposition, & il m'assura qu'elle augmenteroit

à chaque visite.

Je ne cachai point le soir à ma Bellesœur & à Madame Lallin, que-j'étois content de mon entretien avec le Ministre, & que j'avois goûté ses idées de Religion. Ma Belle sœur, qui ne pouvoit manquer d'être zélée Protestante, ayant été élevée dans la Colonnie de Sainte-Hélene, marqua une satisfaction extrême de ce qu'elle apprenoit. Madame Lallin étoit attachée à la Religion Romaine : elle m'écouta avec plus de froideur. Mais si elle eut assez de pouvoir sur elle-même pour ne pas marquer autrement que par son silence ce qui se passoit dans son esprit, elle s'occupoit pendant que j'entretenois ma Sœur, des nioyens d'arrêter l'effet du zéle du Mim stre. Elle avoit ignoré jusqu'alors que je fusse encore à prendre un parti sur la

e

e

1-

it

e-

ois

1i-

de

oit

ant

te-

rê-

me

oi-

voir

au-

ii se

poit

des

Mi-

que

ur la

Religion; & lorsqu'elle s'étoit accordée avec ma Belle-sœur pour m'attirer les visites du Ministre, elle n'avoit eu en vûe que de procurer un remede à ma tristesse. Mais s'appercevant qu'elle avoit contribué à me faire naître l'occasion de prendre de l'estime pour la Religion Protestante, & craignant qu'il ne me prit envie de l'embrasser, elle s'en fit un reproche, & elle résolut de réparer ce qu'elle regardoit comme une imprudence très-criminelle. A peine attenditelle jusqu'au lendemain matin, pour me chercher des préservatifs contre le poison qu'elle s'imaginoit que j'avois avalé. Elle alla chez les Peres de l'Oratoire, elle demanda à parler au Supérieur, qui s'appelloit le Pere le Bane; & lui ayant exposé son embartas & ses scrupules: elle lui demanda conseil sur sa conduite. Ce Pere s'étant fait expliquer tout ce qui me regardoit, sentit lui-même enflamer son zéle. Il ne crut point devoir encore désespérer de m'amener à la Religion Romaine, lorsqu'il eut appris que je n'avois eu que deux entretiens avec le Ministre. Il en fit concevoir aussi l'espérance à Madame Lallin, & il lui promit de me rendre visite

Rij

incessamment sous quelque prétexte

qu'il scauroit faire naître.

En effet, on me l'annonça quelques heures avant le tems du dîner. Je le recus honnêtement. Il avoit l'air fin & poli, tous les dehors agréables, & une maniere de se présenter qui m'enchanta. Le prétexte qu'il employa pour justifier la visite, fut affez froid & affez éloigné; mais n'ayant nul soupçon de son des+ sein, je crus son premier compliment sincere, & je lui témoignai que j'étois bien-aise de devoir sa connoissance aux raisons qu'il m'apportoit. Jamais on ne s'insinua avec plus d'adresse & de subtilité, que le Pere le Bane. En un moment il fit tourner notre entretien sur le sujet de la Religion, & sans marquer la moindre affectation, ni s'informer à quel parti j'étois attaché, il me fit un tableau racourci des principaux dogmes de la Religion Catholique, en suivant à peu près la même méthode que le Ministre. Je sus si surpris de la ressemblance que je trouvai entre les deux Doctrines. qu'etant encore mal instruit du fond des choses, je crus le Pere de l'Oratoire Protestant. Je lui dis que j'avois entendu la veille de M. C. la plûpart des e

0

a

ŕ

3

6+

nt

is

IX

10

b-

0-

ur

er

à

ın

les

Int

1i-

ce

es;

nd

ire

n-

les

principes qu'il venoit d'exposer, & qu'étant fort satisfait de ces deux expositions, qui me sembloient s'accorder, je n'en attendois plus que les preuves. O Dieu! s'écria le Pere le Bane, vous me faites tort, Monsieur, de croire que je puisse jamais m'accorder avec M. C. J'abandonnerois donc la vérité, pour prendre le parti de l'erreur? Que le juste Ciel m'en préserve! Il m'a donné pour cela trop de lumieres & de droiture. Cette vive exclamation me frappa étrangement. Figurez-vous, continua le Pere le Bane, sans me laisser le tems de répondre, qu'un Roi légitime & justement respecté, porte des Loix qui doivent faire le bonheur de ses Etats, qu'elles soient reçues & pratiquées pendant long-tems par ses Parlemens & par ses Peuples, à l'avantage & au bonheur réel de toute la Nation. Il s'éleve néanmoins, après un certain tems, quelques personnes obscures, de la foule du peuple, qui, poussées par des ressentimens particuliers, ou par l'amour de la nouveauté, entreprennent de ruiner la paix de l'Etat, en renversant ses Loix justes & salutaires. Mais voulant garder des mesures, parce qu'ils ont besoin d'artifices pour se faire des compagnons de R iii

fureur & de malignité, ils n'entreprennent point de les renverser toutes à la fois; ils attaquent celles qui paroissent les plus gênantes, dans l'espérance de se faire des Partisans de tous ceux qui sont ennemis du joug & de la dépendance. Ils reussissent effectivement à s'en faire un assez grand nombre. Enfin, pour colorer mieux leur insolence & leur révolte, ils affectent d'être extrémement attachés à quelques-unes de ses Loix, & de les respecter autant que les sujets qui y demeurent les plus fidéles. Croyezvous, reprit le Pere, aprés m'avoir regardé un moment, qu'on pût penser que tout ce Peuple s'accorde! Non, lui dis je, assurément. Lequel des deux Partis divisés, reprit-il encore, appelleriezvous le bon Parti, le Parti des bons & fidèles sujets? Je ne crois pas qu'il y ait de difficulté, répondis-je : c'est celui qui s'en tient à toutes ces Loix, que vous supposez justes & utiles. Et comment croyez-vous, ajouta-t-il, qu'on en dût user à l'égard de l'autre? Mais, répartis-je, il me semble que la justice & l'intérêt public demanderoient qu'ils fussent punis comme des rebelles & des perturbateurs. Faites donc vous-même l'application, me dit alors le Pere le

Bane. Le bon, l'ancien Parti, est l'Eglise Romaine. Toutes les Sectes particulieres sont venues après elle : les
Protestans sont les derniers. Ce sont autant de Partis rebelles, qui ont attaqué
diversement nos Loix les plus saintes;
& qui n'en ont conservé quelques-unes
que pour détruire plus sûrement les autres. Nous ne voulons point d'accord
avec eux, même dans ce qu'ils ont encore de commun avec nous. Nous les
retranchons de notre corps, & nous les
dévouons à la Justice Divine, qui les
punira encore plus sévérement au jour
marqué pour la vengeance.

J'étois trop mal instruit de ces matieres pour faire au Pere des objections bien embarrassantes. Je me contentai de lui dire que si sa comparaison étoit juste, les adversaires de l'Eglise Romaine devoient être accusés de folie autant que de malignité & de fureur. Aussi ne trouve-t-on, me répondit-il, ni solidité, ni

bon sens dans leurs ouvrages.

r

2

e

Dans le fond, son discours & l'air de constance avec lequel il l'avoit prononce, sirent quelque impression sur moi. Cependant, comme je n'étois pas disposé à croire sans preuves, je lui sis con-

R iv

noître qu'il falloit quelque chose de moins général pour me persuader. Il se retira fort content de mes dispositions, en m'assûrant qu'il ne m'entretiendroit point deux sois sans me convaincre parfaitement.

Je demeurai quelque tems seul après son départ, plus occupé que je ne puis l'exprimer de tout ce que je venois d'entendre. Les conséquences que le Pere le Bane m'avoit fait tirer de sa comparaison, me paroissoient sans réplique. Si ses suppositions sont vraies, disois-je, il est clair que l'Eglise Romaine est la seule qui enseigne la vérité. Il m'assure que toutes les autres Sectes sont sorties de son sein, & n'ont rien de bon qu'elles n'ayent tiré d'elle. C'est l'amour de la nouveauté, ou quelque ressentiment particulier, qui les a portés à cette séparation. En la quittant, elles ont renoncé à ce qu'il y avoit de trop sévere & de trop onéreux dans ces dogmes pour s'en former de moins gênans, par le même esprit qui leur a fait hair ceux qu'elles ont rejettés. Qui peut douter un moment que cette conduite n'ait tous les caracteres d'une révolte injuste & criminelle ? Ces réflexions ne me prévinrent point favorablement pour le Ministre que je m'attendois de recevoir

l'après-midi.

a

e

r

X

1

Il vint en effet. Dès les premiers momens de notre entretien, il eut lieu de s'appercevoir que je n'étois pas aussibien disposé qu'il m'avoit crû la veille. Il en marqua de l'étonnement. Je ne balançai point à lui rapporter presque mot pour mot la comparaison du P. le Bane. Il m'écouta d'abord avec quelque embarras; mais il ne tarda point à reprendre un visage riant; & lorsque je lui demandai dans les mêmes termes que le P. le Bane, quelle opinion il avoit de ces Sujets rebelles dont je venois de lui tracer l'image, il fit à cette question la même réponse que j'y avois fait moi-même. J'avoue que je fus frappé à l'excès de cette conclusion à laquelle je ne m'attendois pas. Mais, Monsieur, lui dis-je avec beaucoup de vivacité, vous trahissez donc vos intérêts, ou du moins vous avez eu dessein d'abord de me tromper par des fables dont vous connoissiez la fausseté?

Permettez, Monsieur, me réponditil, que je prenne le droit à mon tout de me servir d'une comparaison. Je veux même employer une partie de la vôtre. Supposez donc un Roi tel que vous l'avez représenté, & des loix aussi sages & aussi nécessaires que vous convenez qu'il doit les avoir établies. Elle subsistent que que tems après sa mort, & elles font le bonheur du Peuple qui les observe. Un Usurpateur s'élève sur le Trône, par la fraude & l'injustice. Il s'apperçoit que sa conduite est condamnée par les loix qu'il trouve en usage, que fait-il? Il prétend d'abord les expliquer: mais c'est pour en pervertir le sens & le tourner à ses intérêts. Peu à peu il y en substitue d'autres. Comme son unique vue est de se soutenir dans son usurpation, il laisse à part le bien public, pour former tous les jours de nouveaux établissemens qui flattent son orgueil & son avarice. Avec quelque adresse qu'il ait déguisé les anciennes loix, il sent qu'elles le condamnent encore, & qu'elles jettent sur tous ses attentats un jour qui lui fait honte : il prend le parti d'en interdire la lecture pour en ôter tout-à-fait la connoissance.

Cependant la face de l'Etat se trouve changée. L'ignorance & la corruption des mœurs prennent le dessus. Le goût du bien & celui du vrai bonheur, s'éteignent par dégrés. Tout tombe à la sin dans le désordre & dans la confusione En vain se trouve-t-il quelqu'un qui s'apperçoit du malheur de la Patrie & qui ose lever la voix pour se plaindre: l'Usurpateur emploie le fer & le seur

pour le forcer au filence.

25

le

I

1-

1-

es

ir

eu

ne

ns

en

de

on

ue

nes

n-

at-

: il

ure

ice.

uve

ion

oût

s'é-

a fin

Qui ne s'imagineroit que le mal est fans remede? Il arrive néanmoins qu'un petit nombre de Sujets, infiniment senfibles aux miseres publiques, entreprennent de désisser les yeux à leurs aveugles Compatriotes, La voie qu'ils prennent est courte & aisée. Ils ne font que tirer les anciennes loix de l'oubli, & les exposer au Public dans leur pureté primitive. En effet, le sentiment du bonheur passé se réveille aussi-tôt dans tous les cœurs. On voit d'où l'on est tombé, & l'on ne peut le voir sans soupirer après l'heureuse condition qu'on a perdue. L'Usurpateur s'allarme. Il tonne, il foudroye. Mais s'il réussit par la violence autant que par l'artifice, à retenir une infinité d'Esclaves sous le joug, il ne fauroit empêchet que ceux qui ont senti sa tyrannie ne rompent leurs chaînes, & ne recommencent à vivre heureux en suivant ces loix sages dont ils n'auroient jamais dû s'écarter. Que pensezvous à présent, conrinua le Ministre,

de cette partie du Peuple qui a eu le courage de se soustraite à la tyrannie? Qu'ils ont satisfait tout à la fois, lui dis-je, à leur devoir & à leurs intérêts. L'application, reprit-il, n'est pas dissicile à faire, & il la sit aussi-tôt dans le

sens de l'Eglise Protestante.

l'avoue que je me trouvai dans un extrême embarras. Cependant après un moment de réflexion, je me déterminai à lui faire cette réponse : il est clair , lui dis-je, que dans les suppositions que vous venez de faire, la justice & la vérité sont du côté de votre Eglise. Mais vous conviendrez que la consequence opposée ne suit pas moins clairement des principes de votre Adversaire. Si vous prouvez l'usurpation du Chef de l'Eglise Romaine & ses altérations dans la Doctrine, je ne vois pas qu'on puisse balancer un moment à prendre parti pour vous; mais je croirai devoir la même justice aux Catholiques, s'ils me font voir que c'est vous, comme ils le prétendent, qu'il faut accuser d'innovation. La difficulté est donc de répandre assez de lumiere dans vos preuves, pour me convaincre parfaitement de vos affertions. Or je ne me sens ni la tranquillité, ni la liberté d'esprit dont j'aurois ui

S.

fi-

le

ın

un

ai

lui

ue

é-

ais

ice

des

ous

ife

OC-

an-

our

me

ont

ré-

on.

ffez

me

Ter-

uil-

rois

besoin pour vous entendre. Ma réponse ne le rebuta point. Il m'assûra que rien n'étant plus clair & plus décisif que les preuves qu'il avoit à m'apporter, je ne pouvois, fans marquer une indifférence criminelle pour le salut, lui refuser une attention si aisée. Il n'est question, me dit-il, à proprement parler, que de vous servir de vos yeux. J'ouvrirai l'Evangile, & vous lirez : je n'employerai point d'autres armes. Vous y verrez clairement notre triomphe & la honte de nos ennemis. Je me rendis enfin à ses instances, & nous reglâmes le tems que nous employerions ensemble à cette lecture.

Le P. le Bane ne manqua point de revenir le jour d'après. Je lui déclarai que n'ayant encore ni préjugés ni motifs solides qui pussent me faire pancher de son côté plus que de celui de son Adversaire, j'étois résolu d'écouter d'abord le Ministre, par cette seule raison, qu'il étoit le premier qui m'eût parlé de Religion. Ainsi mon Pere, ajoûtai-je, je vous prie de me laisser la liberté de l'entendre sans me troubler par vos objections: elles diminueroient l'attention dont j'ai besoin pour sentir la force de ses preuves. Mais aussi-tôt

qu'il m'aura communiqué toutes ses lumieres, j'aurai volontiers recours à vous pour faire un nouvel examen. Il ne fur point satisfait de cette résolution. Prenez-y garde, me dit-il, le poison de l'erreur est subtil; vous serez séduit. Je lui témoignai que ce soupçon m'offençoit, & qu'il me feroit plaisir de modérer son zéle dont il m'avoit déja donné quelques marques importunes. Il sortit mécontent. Ce fut sans doute à cette occasion, qu'il trama le dessein qui fut exécuté quatre jours après, & qui me jetta dans des embarras capables d'interrompre mes douleurs, si quelque chose l'eût été de produire ce changement,

Je vis le Ministre régulierement pendant quelques jours. Le quatrieme, à six heures du soir, on m'avertit qu'un Ossicier de l'Intendant de la Province demandoit avec empressement à me parler. J'ordonne qu'on l'introduise. Il me présente une Lettre de Cachet, qui contenoit un ordre du Roi de m'enlever avec ma famille pour me conduire à Angers. Moi, lui dis-je avec étonnement. Eh! quel intérêt le Roi prend il à ce qui me regarde? Comment peut-il être informé seulement que je suis dans ses Etats? En France, Monsieur, me

DE MR. CLEVELAND. sépondit-il, le Roi n'ignore rien; & je yous avertis qu'on ne doit point balancer à lui obéir. Il me déclara ensuire qu'il falloit me disposer à partir le soir même, & qu'il avoit amené deux carosses qui me serviroient de voitures & à ma famille. Ce ne fut point sans murmurer, que je me préparai au départ, Je demandai s'il y avoit apparence qu'on me laissat bien-tôt la liberté de revenir. On me répondit, que cela étoit incertain, & que le mieux étoit de prendre mes mesures, comme si je ne comprois nullement fur mon retour. Je mis ordre à mes affaires, autant qu'un si court espace me le permettoit; & laisfant Drinck pour finir ce qui demandoit la présence de quelqu'un de mes gens, je pris le chemin d'Angers avec les deux Dames, nos Enfans, & tous nos Domestiques.

1-

11

-

1-

é-

ıé

it

te

ut

ne

rfe

nlix

fi-

e-

ne

n-

er

eil

-il

ins

ne

Ce mystérieux voyage ne laissoit pas de me causer beaucoup d'inquiétude. Je me tourmentai en vain pour trouver une cause raisonnable à laquelle je pusse l'attribuer. Je n'étois coupable de rien contre les intérêts du Roi ou du Royaume. L'Angleterre étoit en paix avec la France, & la maniere dont j'avois vêcu à Saumur n'avoit rien qui dut me ren-

dre suspect. Cepandant Madame Lallin, qui devoit connoître mieux que moi le génie & les usages de sa Patrie, s'imagina que c'étoit ma retraite même & mon humeur sombre qui m'avoient fait observer. Soyez assuré, me dit-elle, que ne vous voyant lié avec personne, on vous a pris pour un Espion. On nous fit avancer fort vite; de sorte qu'Angers n'étant qu'à huit lieues de Saumur, nous y fûmes rendus avant la fin de la nuit. Je m'attendois que pour finir cette Scene, à-peu-près comme elle avoit commencé, nous serions resserrés, en arrivant, dans quelque étroite Prison. On nous fit descendre néanmoins à la porte d'une fort belle maison. Quelques Laquais, qui se présenterent avec des flambeaux, nous conduisirent dans un appartement bien meublé. On nous y servit quelques rafraîchissemens; & comnotre tristesse ne nous permit pas de demeurer long-tems à table, on nous avertit en levant le couvert que nous allions voir paroître Monseigneur.

Quoique le ne comprisse point qui l'on désignoit par un nom si fastueux, je n'eus pas la curiosité de le demander. Dans l'instant, nous vîmes une porte s'ouvrir. Deux hommes vêtus de blanc,

ſ

U

& que je crus d'abord en chemise, s'avancerent vers nous, une bougie à la main. Ils servoient à éclairer une troisieme personne, qui marchoit après eux d'un pas grave, & dont toute la figure me parut fort extraordinaire. Il étoit de haute taille, vêtu d'une robe de drap violet, qui couvroit jusqu'à ses pieds, & dont la queue traînoit fort loin par derriere. Une croix d'or, longue comme le doigt, pendoit de son cou sur sa poitrine. Sa tête étoit couverte d'un bonnet noir, dont le bas étoit quarré, quoique le sommet fut triangulaire. Enfin, tout son ajustement fur fort nouveau & fort surprenant pour moi. Madame Lallin s'approcha pout me dire à l'oreille, qu'elle se figuroit que c'étoit un Evêque. Nous nous levâmes à son entrée. Il nous fit une saluration fort honnête, mais sans rompre le silence, & se mettant à genoux, il nous invita d'un signe de main à faire la même chose. Il fit une courte priere en Latin, après laquelle il se leva pour s'asseoir dans un fauteuil, en nous priant encore par un signe honnête de reprendre les places où nous avions été assis.

J'attendois avec impatience à quoi cette Comédie devoit aboutir. Il ouvrit

enfin la bouche, & s'adressant à moi; il me dit, qu'une entreprise aussi importante que la sienne, avoit dû commencer avec raison par la prière : qu'étant chargé par le Roi de s'employer à mon instruction & à celle de ma famille, il se portoit du fond du cœur à seconder les intentions de ce pieux Monarque; qu'il me félicitoit du dessein que j'avois formé de m'appliquer sérieusement aux choses de la Religion, & de penser aux intérêts de mon ame ; mais que je devois me féliciter moimême, de ce que le zèle de Sa Majesté me sauvoit du péril où je m'étois jetté imprudemment à Saumur: qu'en me livrant au Ministre C ... le plus dangereux Hérétique du Royaume, je m'étois exposé à une séduction presqu'inévitable; qu'on n'épargneroit rien pour me ·faire connoître paisiblement la vérité à Angers; qu'on y prendroit les mêmes soins pour l'instruction de mes enfans; enfin que je n'y recevrois que des marques d'attention & de charité, qui me donneroient lieu de me louer éternellement d'avoir choisi la France pour mon séjour.

Cette explication étoit trop claire pour me laisser quelque obscurité. J'avois

1

é

té

ne:

e-

is

a-

ne

éà

nes

15;

des

qui

er-

our

our

vois

d'ailleurs entendu parler de l'ardeur avec laquelle le Clergé de France sollicitois la ruine des Protestans, & des moyens qu'il employoit tous les jours pour faire des Proselytes. Du caractère dont j'étois, la violence étoit une mauvaise voie pour me conduire à la vérité. Je ne tardai point un moment à le témoigner à l'Evêque. Je juge, Monsieur, lui dis je, que vous êtes l'Evêque de cette Ville, & que j'ai l'honneur d'être dans votre maison. Je ne sais si votre dessein est de m'y retenir, mais je vous déclare que je n'y demeurerai point volontairement. Je suis né libre. Quoique j'aie choisi la France pour mon séjour, pendant quelques années, je n'y ai point pris d'engagemens qui doivent me faire regarder comme un Sujet du Roi. Ainsi j'attends de sa justice, qu'il m'y laissera vivre en liberté, aussi long-tems du moins que je ne commettrai rien qui puisse l'offenser. S'il me refuse cette faveur, je suis prêt à quitter le Royaume, pour retourner dans ma Patrie. Je fis cette réponse d'un ton civil, mais si ferme, que le Prélat parut embarrassé. Il continua néanmoins à me représenter honnêtement, qu'on n'avoit pas dessein d'user de contrainte; que je ne trouverois

Sij

que de la douceur & de la civilité dans ses manières, que j'en devois juger par la réception qu'on me faisoit à mon arrivée, & par la peine qu'il avoit pris lui-même de passer toute la nuit à m'attendre; que le reste de sa conduite répondroit à ce prélude; qu'il favoit que j'étois d'un rang qui méritoit cette considération; qu'il alloit me faire conduire dans un appartement, où je pouvois me regarder comme le maître absolu; que j'avois besoin sans doute d'un peu de repos, après la fatigue de mon voyage; qu'on prendroit, d'un autre côté, soin de mes ensans; & que je pouvois compter entièrement fur ses bons offices, & sur le zéle de toute sa maison à me respecter & à m'obéir.

Je consentis à me retirer pour prendre quelques heures de sommeil. Il me quitta, en se promettant le lendemain, me dit-il, beaucoup de satisfaction à me voir & à m'entretenir. J'eus la liberté de me faire servir par mes propres Domestiques. J'étois fort résolu, en me mettant au lit, de ne pas faire un long séjour dans cette maison : car j'avois lieu de croire, du moins, qu'on ne m'y retiendroit point malgré moi. Mon Valet de chambre étant venu m'é-

veiller à l'heure que je lui avois marqué, je lui donnai ordre aussi-tôt d'aller s'informer comment les Dames & mes enfans avoient passé la nuit. Il tarda peuà revenir, & son rapport fut pour moi une source de trouble & d'embarras. Il me dit que s'étant fait montrer l'appartement où l'on avoit mis les Dames, il n'avoit ôfé interrompre leur sommeil, lorsqu'il s'étoit apperçu qu'elles étoient encore endormies; qu'il avoit prié ensuite un Domestique de l'Evêque, de le conduire auprès de mes enfans, & qu'il avoit reçu pour réponse, qu'ils n'étoient plus dans sa maison. Je l'ai presse de m'apprendre où ils sont, ajouta mon Valet, il m'a assuré qu'il l'ignore, mais que quelque part qu'ils soient; ils ne sauroient être mal.

n

e

e

1-

re

1,

à

i-

0-

u,

re

ar

on

oi.

é-

J'avoue que je ne pus entendre ce récit sans émotion. Je me sis habiller promptement, & je sis demander aussitôt un moment d'entretien à l'Evêque. Il eut l'honnêteté de venir lui-même dans mon appartement. Je lui expliquai mes craintes. Il ne me cacha point qu'elles étoient justes, Il est vrai, me dit il, que suivant l'ordre du Roi, on a transporté vos ensans dans un lieu propre à leur éducation. Vos deux sils sont

dans un College, & votre niece dans un Couvent de Religieuses. Mais vous êtes trop raisonnable pour vous plaindre, ou pour vous allarmer de ce qu'on a jugé à propos de faire pour leur bien. Quoi! répondis-je, on m'enleve mes enfans sans ma participation & sans mon consentement, & c'est par ordre du Roi qu'on me traite avec cette violence? Il voulur entrer dans une longue justification de la conduite de la Cour. Je l'intérompis avec chaleur, pour lui demander si je devois me regarder aussi comme prisonnier dans sa maison. Non, me dit-il, on n'a nul droit sur votre liberté. Ce n'est que par l'honnêteté & la raison que j'espere vous y retenir. Vous avez marqué le desir d'être instruit de la Religion, & nous croyons vous rendre un service pour lequel vous nous devez quelque reconnoissance. En vérité, Monsieur, repris-je, voilà une conduite si extraordinaire, qu'elle confond toutes mes idées. l'admire votre zèle; mais je n'admire point la maniere dont il s'exerce. Si vous m'aviez du moins consulté! Mais non, ajoutai-je, il n'y a rien que je déteste tant que la violence. Rendez-moi, s'il vous plaît, mes enfans, après quoi je vous déclare que je quitte non-seulement votre maison, mais même le Royaume, où je n'ai nulle raison qui me retienne. Le Prélat prit alors un ton beaucoup plus grave pour me faire entendre qui ne dépendoit point de lui de me les rendre, & que la volonté du Roi étoir qu'ils fussent élevés dans la Religion Catholique. Ce refus me piqua tellement, que je résolus de sortir de la maison Episcopale à l'heure même. Adieu, Monsieur, dis-je à l'Evêque, je me retire, puisque j'en ai la liberté. Il m'importe peu dans quelle Religion mes enfans soient élevés, leur choix dépendra d'eux, lorsqu'ils auront atteint l'âge d'ufer de leur raison. Mais ce qui m'importe, c'est qu'eux & moi ne soyons point traités en esclaves, dans un pays où l'on n'a fur nous nulle autorité. Je le quittai, malgré les efforts qu'il fit pour m'arrêter.

Je me rendis dans une Hôtellerie, & j'envoyai avertir ma Belle-sœur & Madame Lallin que j'étois à les y attendre, M. l'Evêque sit quelque dissiculté de les laisser sortir, mais elles s'obstinerent à le vouloir. Il me les sit amener par son Gentilhomme, qui me pressa de sa part de retourner du moins chez lui pour y

diner. J'étois trop occupé de la résolution que j'avois à prendre dans une conjoncture si importante pour me rendre à son invitation. Je tins conseil avec les deux Dames. L'ignorance où j'étois des usages du Royaume, me fit écouter le sentiment de Madame Lallin. Elle fut d'avis que je prisse la poste pour Versailles, & que je m'adressasse à la personne même du Roi pour lui demander justice. Ce parti me sembla effectivement le plus sûr. Comme le bruit de mon aventure s'étoit déja répandu dans toute la Ville, il s'y trouva quelques Gentilshommes Anglois qui eurent la curiosité de me voir. J'allois monter à cheval, lorsqu'ils se présenterent pour me saluer. Je les reçus civilement, & je m'entretins un moment avec eux du dessein qui m'alloit conduire à la Cour. Ils m'apprirent que je pouvois voir en chemin Mylord Clarendon, qui étoit depuis quelques semaines à Orléans. Ce Seigneur, dont je ne prononcerai jamais le nom qu'avec un sentiment de tendresse & de respect, avoit eu le malheur de tomber dans la disgrace du Roi Charles, après l'avoir servi fidelement pendant plusieurs années dans le premier emploi de la Cour. Il avoit quitté l'Angleterre pour se retirer en France, & avant que de fixer son séjour dans quelque partie de ce Royaume, il se donnoit le plaisir de le parcourir pour satisfaire sa curiosité. L'éloge qu'on me sit de son esprit & de sa vertu me sit naître l'envie de former quelque liaison avec lui; sans compter que n'étant connu de personne à la Cour de France, j'espérai qu'il auroit la générofité de m'y procurer quelque protection. Je n'allongeois point ma route en prenant par Orléans. J'y arrivai sans peine en deux jours. Quoique la trifte situation de mon ame ne me permit guères de penser au faste & à l'éclat, j'en crus Madame Lallin, qui me conseilla de paroître à la Cour avec quelque distinction. J'avois pris quatre Domestiques pour courir avec moi. J'en fis partir un pour Paris, en merrant pied à terre à Orléans, avec ordre de me tenir un équipage prêt pour-mon arrivée.

J'étois descendu à la même Hôtellerie où le Comte de Clarendon étoitlogé. Je lui sis demander aussi tôt la liberté de le saluer. Il me reçut avec cet air noble & ouvert qui lui étoit naturel. Je n'eus pas de peine à me mettre assez bien dans son esprit, pour m'attirer d'a-

Tome III.

ii

is

1-

i-

nt

n-

je

a-

e-

nt

'a-

de

oer

rès

u-

oi

de

bord de lui des offres de service & d'amitié. Sa bonté lui fit faire la moitié du chemin. Il avoit connu Mylord Axminster. Je lui racontai une parti de son Histoire, & de la mienne. Ce récit acheva de me le concilier tout-à-fait. Il parut s'intéresser très-sensiblement à mes infortunes, & je puis regarder cette premiere conversation comme le fondement de la tendre amitié dont il n'a iamais cessé de m'honorer. Si nous ne parvînmes point dès le premier jour au dernier dégré de la confiance, ce fut moins par un défaut d'estime & de mutuelle inclination, que par un juste effet de prudence, qui ne permet pas de se livrer tout d'un coup sans réserve.

Il ne laissa point de me donner deux conseils, qui marquoient déja combien sa générosité l'avoit prévenu en ma faveur. L'un, touchant l'affaire qui me conduisoit à Versailles. Avant que de me présenter au Roi, il me conseilla de m'adresser à Madame la Duchesse d'Orléans, qui étoit la sœur du Roi Charles. Cette Princesse, me dit-il, est la bonté même. Elle vous aidera de tout son pouvoir; & vous n'avez pas besoin auprès d'elle d'une autre recommandation que le nom Anglois. Il ajoûta, qu'il avoit l'honneur d'être connu d'elle assez par-

ticulierement, pour se flatter qu'elle ne recevroit pas mal une Lettre qu'il lui écriroit en ma faveur; mais qu'étant disgracié du Roi tout récemment, il ne croyoit point que la bienséance lui permît de prendre sitôt cette liberté. La mémoire de votre pere, me dit-il, est devenue l'exécration de tous les gens de bien. Il ne sauroit être avantageux pour vous en France, non plus qu'en Angleterre, de passer pour son fils. Prenez tout autre nom que celui qui pourroit faire connoître à qui vous devez la vie. L'honneur d'être le gendre de Mylord Axminster, suffit pour vous attirer par tout une juste considération. Il m'apprit, pour confirmer son discours, à quelles extrêmités on s'étoit porté en Angleterre contre les Régicides, & contre le cadavre même de Cromwel. Je le remerciai de ces deux conseils, & je lui promis de les suivre. Ainsi dans vingtquatre heures que je passai à Orléans, j'acquis un bien qui mérite d'être cherché pendant des siécles entiers, un ami vertueux & fidéle, Il me dit en nous quittant, qu'après avoir voyage quelque mois en France, son dessein étoit de se retirer à Rouen pour y passer le reste de sa vie, & que je pourrois toujours y avoir de ses nouvelles.

1

s.

é

1-

ès

e

it

r.

Je repris la poste, & lorsque je me trouvai seul, mon triste cœur se soulagea par un prosond soupir. O Dieu!
m'écriai-je, seroit-il possible qu'il y eût
encore pour moi quelque retour de plaisir & de tranquilité à espérer? Après avoir
tout perdu par l'insidélité & par la mort,
votre bonté me réservroit elle une consolation aussi douce que cellede l'amitié? Je passai ainsi une parcie du voyage
à examiner si mon cœur étoit encore capable de quelque autre sentiment que
celui de la douleur, & je trouvai qu'il
m'étoit également impossible de cesser
d'être tendre & d'être malheureux.

Je trouvai, en arrivant à Paris, un logement & un équipage qui m'attendoient. Je ne perdis point un moment pour me rendre à Saint-Cloud, où j'appris que Madame la Duchesse d'Orléans faisoit sa résidence ordinaire. Cette bonne Princesse étoit d'un accès si facile, que je n'eus point de peine à obtenir l'honneur de paroître devant elle. Je lui exposai le sujet de mon voyage, & le besoin que j'avois de sa protection. Elle me la promit sans balancer. Le soir du même jour, elle devoit aller à Versailles. Je lui demandai la permission de la suivre, & ses ordres sur la conduite que je

devoistenir. Vous me viendrez voir demain, me dit-elle, dans l'appartement que j'ai à la cour, & nous prendrons ensemble les mesures qui conviendront aux circonstances. Je me mis en chemin pour Versailles, avec beaucoup d'espérance.

La Cour de France étoit alors si nombreuse & si brillante, qu'il n'étoit pas même facile de trouver un logement commode à Versailles. Le Roi venoit de faire avec les Espagnols une Paix extrêmement glorieule, parle Traite d'Aixla-Chapelle; & vivant en bonne inrelligence avec ses autres Voisins, une tranquillité si générale avoit amené en France quantité d'Etrangers, qui venoient s'affurer par leurs yeux de toutes les merveilles qu'on publioit de ce grand Monarque. La cérémonie du Baptême de Monseigneur le Dauphin, qui devoit bien-tôt se célébrer à Saint-Germain en Laye, & pour laquelle on faisoit déja de magnifiques préparatifs, attiroit aussi toute la Noblesse du Royaume; qui ne manque point dans ces occahons de contribuer de tout son pouvoir à relever l'éclat de la Couronne. On ne voyoit donc de toutes parts que magni. ficence dans les habits, que faste dans les

T iij

équipages; & à juger par les apparences extérieures, le Roi de France étoit au plus haut dégré de gloire, où l'ambition puisse s'élever. J'eus peine, le lendemain de mon arrivée, à percer la foule des Courtisans qui inondoient tous les appartemens du Château. Cependant, m'étant fait conduire à celui de Madame, je fus introduit par un de ses Officiers, qui m'avoit vû la veille à Saint Cloud. Elle fur avertie que j'attendois l'honneur de lui parler, & elle m'accorda presque au fi-tôt la liberté d'entrer dans son Cabinet. Les choses, me dit-elle, tournent heureusement pour vous. Le Roi, qui ne vient ordinairement chez moi que l'après midi m'a fait dire que je recevrois ce matin sa visite. Recommencez à m'instiuire de votre affaire, afin que je l'aye présente, lorsqu'il me fera l'honneur de venir. Je repris alors toute mon histoire de Saumur & d'Angers, telle que je la lui avois déja racontée. Comme il étoit impossible que je fisse ce récit sans lui laisser connoître quelque chose de mes tristes dispositions, elle eut la curiosité d'apprendre la cause de mes peines. Je lui donnai cette satisfaction, en lui racontant une partie des avantures de ma vie. Je ne lui cachai pas même la plus cruelle, qui étoit l'infidelité de mon épouse. Son attention marquoit le plaisir qu'elle trouvoit à m'entendre. Mais lorsque j'eus cessé de parler, je sus étrangement surpris de sa réponse. Je crois connoître votre épouse, me dit-elle. Oui, ajouta-t-elle, après un moment de résexion, je suis fort

trompée si je ne la connois pas.

Mon épouse ? Ah! Madame, lui disje, il est impossible; cette perside créature n'aura jamais eu la hardiesse de se présenter devant vous. Elle n'est pas effrontée. Plût au Ciel qu'elle ne fut pas plus lâche & plus inconstante! Il faudroit qu'elle eut renoncé à toute pudeur, pour oser paroître à vos yeux, avec le fardeau de ses crimes. Vous avez raison de croire, interrompit la Princesse, qu'elle ne m'en a pas fait la confidence : mais je me persuade plus que jamais que c'est elle même que j'ai vue. Il y a six semaines, continua-t-elle, qu'elle se fit annoncer à moi, sous le simple titre d'une Dame Angloise, qui avoit besoin de ma protection. Je la vis. Sa figure me plut infiniment. Je lui demandai qui elle étoit, & en quoi je pouvois lui être utile. Elle me pria de ne pas la presser de m'apprendre son nom. Mais après

S

e

e

m'avoir dit, avec beaucoup de larmes, qu'elle venoit de l'Amérique, & qu'elle avoit souffert mille infortunes, qui méritoient toute ma compassion, elle me conjura de lui procurer un asyle, où elle pût passer le reste de ses jours. Je me sentis tant d'inclination pour elle, que si elle eût voulu s'expliquer davanrage sur ses affaires, je l'eusse arrêtée infailliblement auprès de moi: mais elle s'obstina à me les cacher, & à continuer seulement de me demander un asyle. Je lui conseillai de se retirer au Couvent de Chaillot, & je lui donnai un de mes gens pour l'y conduire, & la recommander de ma part à l'Abbesse. En comparant ce que vous me racontez, avec le peu d'éclaircissemens que j'ai tirés d'elle, je ne doute nullement que ce ne soit votre épouse. N'êtes-vous pas curieux de la voir?

La voir, répondis-je, avec un profond soupir: Hélas! je dois la fuir au contraire, & m'efforcer éternellement de l'oublier. Je ne laisse pas, Madame, ajoutai-je, de vous devoir une reconnoissance infinie. Elle est, par votre bonté, dans un lieu, où je n'ai point à craindre du moins qu'elle continue de me deshonorer. L'insidelle! voilà donc le fruit de son crime! Elle destine le reste de sa vie, sans doute, à pleurer fon amant! Je vous plains, & elle aussi, reprit la Princesse; car dans le fond, je ne saurois vous exhorter à la revoir; & je sens néanmoins que la pitié m'interesse pour elle, presque autant que pour vous. Au moment qu'elle finissoit ces paroles, on vint l'avertir que le Roi entroit dans l'appartement. Elle me dit de me retirer, & d'attendre ses ordres. Je me promenai quelque tems dans une antichambre, occupé de mes tourmens ordinaires, que cette conversation venoit de renouveller. Je ne pouvois douter, non plus que Madame, que ce ne fût mon épouse qui étoit à Chaillot. Quoique ce fût une douleur de moins pour moi, que de la savoir dans un lieu qui me repondoit de sa conduite, je me trouvai presque aussi ému que je l'avois été à la premiere nouvelle de son infidelité. Ce qui me tourmentoit le plus étoit de ne pouvoir distinguer comment j'étois dispose pour elle, & si l'amour avoit encore quelque part à mes agitations. J'en faisois sincerement l'examen; car je ne cherchois point à me faire illusion, & j'étois assez fort pour me rendre ce témoignage, que

e

C

C

quels que pussent être mes sentimens, il n'y en avoit point qui fussent capables de me faire souhaiter de la voir. Moi, disois-je, je verrai une infame, qui m'a couvert de honte, une perfide, qui a trahi tous ses sermens, une cruelle, qui m'a percé le cœur? Je verrois une lache & une hypocrite, qui m'en a imposé pendant plusieurs années, par les apparences de l'honneur & de la vertu, & qui rioit sans doute intérieurement de ma tendresse & de ma crédulité? Ah! je ne la verrai jamais. Mais pourquoi son souvenir me causet'il tant d'émotion! D'où viennent ces larmes que je suis prêt à répandre, &ce désespoir qui vit toujours, & qui me ronge sans cesse le cœur! N'ai-je pas voulu mourir, pour abréger des peines que je n'avois plus la force de supporter? A présent que je crois ma raison tout-à-fair revenue ne m'arracheroije pas les cheveux, & ne pousserois-je pas les cris le plus douloureux, si je suivois le transport qui possede encore tous mes fens.

Je ne voyois point clair dans ce cahos de mouvemens confus & involontaires, & j'en revenois à gémir & à m'affliger, sans faire de réflexions distinde sur la cause de mes peines. Un Page de Madame me sit soriir de cette violente rêverie, en m'apportant l'ordre de

rentrer dans le Cabinet. La tristesse étoit peinte si visiblement sur mon visage, que Madame en prit occasion de le faire remarquer au Roy: Vous le voyez, Sire, lui dit-elle, il me fait

compassion; je ne crois pas qu'on ait jamais vû d'exemple d'une vie si mal-

heureuse. Ce grand Prince m'adressa quelques paroles, qui ne pouvoient partir que d'un grand sond d'humanité &

de bon naturel; & puis se tournant vers

Madame; Pour ce qui regarde son histoire d'Angers, continua-t'il, je vous ai

ueja air que je n'en ai en mulle connoil.

i

S

-

n

je

i-

us

a-

n-

à

n-

sance. Je laisse toutes les affaires de Religion à mon Conseil de Conscience,

& je suis persuadé qu'il abuse quelque-

fois de mon autorité. Mais je ne prétends point que les Etrangers soient

chagrinés dans mes Etats, & je me fe-

rai rendre compte de cette injustice par ceux qui s'en trouveront coupables.

Madame, qui n'ignoroit point que ces

promesses générales s'oublient facilement, & qui vouloit en assurer l'exé-

cution, répondit agréablement, que je dispensois volontiers la justice de Sa

ul

n

m

D

de

ri

al

R

el

91

re

ex

ce

ja

tô

ca

di

10

ta

er

lu

qu

m

la

Majesté de punir ceux qui m'avoient offensé, nais que je mourois d'envie de revoir mes enfans, & que cette faveur ne pouvoit m'être accordée trop promptement. Le Roi comprit le sens de ce badinage; il sit appeller un Exempt de ses Gardes, qu'il envoya sur le champ chezM. de Louvois lui porter des ordres aussi favorables que je pouvois les desirer. Je sortois avec l'Exempt: Nous nous reverrons, me dit Madame avecbeaucoup de bonté: Ne vous éloignez pas.

Je demeurai dans l'antichambre jusqu'au départ du Roi. J'y entendis raisonner diversement sur l'assiduité avec laquelle il rendoit ses visites à la Princesse, soit qu'elle fût à Versailles ou à Saint Cloud. Sans me mêler parmi les Courtisans, dont je n'étois point connu, je recueillis en me promenant seul au milieu d'eux le sens d'une grande partie deleurs discours. Les uns croyoient ce Prince amoureux de Madame. D'autres vouloient qu'il n'y eut que la politique dans leurs entrevues, & prédisoient déja fort juste le Traité qui fut conclu peu après entre la France & l'Angleterre contre la Hollande. Mais je n'entendis personne qui parût avoir le moindre soupçon de la véritable cause des visites du 11

e

Ir

1-

e

le

p

es î-

us

1-

IS.

1-

11-

ec

-1:

nt

IT-

u,

au

Ir-

ce

res

ue

łé-

eu

on-

er-

ŭp-

du

Roi telle qu'on la vit bientôt éclater. Je parle de son inclination secrete pour une des Filles d'honneur de Madame. Il ne venoit pas néanmoins une seule fois dans l'appartement sans trouver le moyen d'entretenir un moment cette Demoiselle. Je la vis avec quelques unes de ses Compagnes; & quoiqu'elle n'eût rien d'extraordinaire, & que j'ignorasse alors avec tout le monde la passion du Roi, je crus remarquer à quelque re. gards que ce grand Monarque jetta sur elle en sortant du cabinet de Madame, qu'il ne la voyoit point avec indifference. Il falloit que le langage des yeux exprimat beaucoup pour me faire faire cette attention, à moi qui ne l'avois jamais vû que ce jour-là.

Madame m'ayant fait appeller aussitot qu'elle sut libre, je retournai dans le cabinet. Vous devez être content, me dit-elle, de la bonté du Roi. Après les ordres qu'il a donnés, vos affaires ne tarderont point à se terminer. Mais je suis curieuse de savoir comment vous en userez à l'égard de votre épouse. Je lui répondis, que je ne croyois point qu'il y eût deux partis à prendre pour moi, & que mon dessein étoit de la laisser dans la retraite qu'elle avoit choi-

sie sous la protection de S. A. R. Pourquoi? reprit cette Princesse. Elle est aimable, vous êtes jeune; on ne se passe pas aisément d'une femme a votre age, je vous conseillerois de vous remettre bien avec elle. Ne pardonne-t-on rien à une personne qu'on a aimée passionnément, surtout lorsqu'elle marque un repentir qui paroît sincere? Je comprens d'ailleurs, par le récit que vous m'avez fait, que sa mauvaise conduite n'a point éclaté en France. Vous ne devez point craindre que je manque au secret. Ainsi votre honneur ne court aucun risque, & vous pouvez recommencer à vivre avec elle aussi tranquillement que jamais.

Ce discours, dans lequel il entroit plus de bonté que de justice & de raison, ne laissa pas de faire une forte impression sur moi. Je demeurai quelque tems à réstéchir, incertain de la maniere dont j'y devois répondre. La Princesse me pressa de parler. Je confesse, Madame, lui dis je ensin, que votre proposition m'éclaireit un doute dont je ne croyois pas qu'il me sût possible de fortir aisément. Je ne pouvois démêler s'il me restoit encore de la tendresse pour mon insidelle; & je ne sens que trop à ce

jo

d

n

il

V

n

n

n

1-

15

te

e-

u

u-

11-

nt

oit

n,

el-

ms

JIIC

me

ne,

ion

rois

ſé-

me

non

ce

moment, par l'avidité avec laquelle mon cœur se prête à votre conseil, que je me flatterois en vain d'être guéri de l'amour. Mais je n'en suis pas plus dilpolé à oublier le crime de mon épouse. Quand je me suis livré au penchant que j'avois pour elle, je ne me suis pas plus proposé de satisfaire mon cœur que ma raison. Je voulois me rendre heureux de deux manieres dont je me croyois capable de l'être, par l'amour & par la sagesse. Je me suis longrems aveuglé julqu'à me persuader que j'y avois réussi, ou du moins qu'il ne manquoit à mon bonheur que quelques circonftances de fortune, que j'avois lieu d'espérer qui n'y manqueroient pas toujours. Cependant j'étois trahi par une perfide qui ne m'a sans doure jamais aimé sincerement, puisqu'elle a été capable de m'abandonner, & qui a détruit en un jour tout l'édifice de ma félicité par les deux fondemens. Mon discours, continuai-je, vous paroît peut-être obscour; il faut, Madame, que j'aie l'honneur de vous expliquer le fond de mes sentimens, pour me rendre digne de l'intérêt que votre bonté vous fait prendre à mon infortune.

Je lui fis alors une relation exacte

V

u

p

to

16

n

na

11

p

V

Se

si

la

V

n

a

e

16

P

9

de la maniere dont j'avois été élevé, & des principes par lesquels je m'étois conduit pendant toute ma vie. Je ne lui cachai même ni mon nom ni ma naissance; je me contentai de lui apprendre en même tems le conseil que m'avoit donné Mylord Clarendon, & la résolution où j'étois de le suivre à l'égard de tout autre qu'elle. Enfin après m'être montré à elle à découvert, tel que j'étois avant l'infidélité de mon épouse & les malheurs qui l'avoient suivis, je me représentai avec la même ouverture, tel que j'étois devenu à Sainte-Helene, à la Corogne & à Saumur. Voilà, Madame, ajoûtai-je, l'abîme où m'a jetté mon épouse. Non seulement elle m'a ravi le bonheur que je tirois d'elle par l'amour, mais elle m'a fait perdre encore celui que je croyois si bien établi du côté de la sagesse. Soit vérité, soit illusion, j'avois regardé jusqu'alors ma l'hilosophie comme une source de lumiere & de force; je l'ai trouvé impuissante depuis le malheur dont vous me voyez accablé. Supposez qu'elle ne fût qu'un fantôme; elle suffisoit du moins pour me rendre tranquile, & elle m'avoit consolé de mille maux qui ne passoient point son pouvoir. Mais elle est trop foible pour me me faire supporter la perte de ce qui devoit me former un bonheur parfait avec elle. Ainsi mon cœur & mon esprit ont une part égale à mon infortune. L'un y perd toutes ses joies & ses plaisirs, l'autre toute sa force & tout son appui. J'en ai ressenti le dernier désespoir, j'ai voulu mourir; & vous me conseillez, Madame, de revoir celle qui m'a rendu si malheureux, & de me réconcilier même avec elle?

e

e

el

a

.,

n

le

٢,

ui

le

a-

ie

de

115

lé.

e;

Ire

de

on

ur

me

La Princesse me regardoit avec étonnement pendant ce discours. Je crus en pénétrer la cause. Je suis trompé, Madame, repris-je aussitôt, si vous ne trouvez quelque chose de singulier dans mes lentimens & dans le tour de mes exprelsions, & si ce n'est pas là ce qui cause la surprise que je crois remarquer dans vos yeux. Pour vous parler incerement, me répondit-elle, vous me paroislez un homme fort extraordinaire, & je vous avoue que ce que je viens d'entendre, est tout -à-fait nouveau pour moi. Mais je n'en aurai que plus d'estime pour vous, de voir que vous vous conduilez par d'autres principes que tous les hommes. Plus j'avance en âge & en experience du monde, plus je reconnois qu'ils ne sont tous que des méchans & Tome III.

des trompeurs. Je veux me familiariser avec votre morale, & je vous assure que je serai bien aise de voir quelquefois auprès de moi une espece de monstre comme vous. Au reste, ajouta-t-elle, il me semble que vous ne raisonnez pas juste. De ce que votre épouse vous a fait perdre les douceurs de l'amour & qu'elle vous a rendu la Philosophie inutile, vous en concluez que vous ne devez point la voir. Et moi je trouve au contraire que votre intérêt demande que vous vous remettiez bien avec elle, pour retrouver au plus vîte les plaisirs de l'amour & de la Philosophie. Ah! Madame, repartis-je, que me dites-vous? Quels plaisirs ai-je à attendre de l'amour, après la maniere cruelle dont il m'a traité? Vous croyez donc que ce que j'aimois dans mon épouse, étoit ce que je puis y trouver encore, c'est-à-dire, les graces extérieures, de beaux yeux, quelques agrémens dans la taille & le visage? J'étois ravi, sans doute, d'y voir les charmes naturels que vous y avez bien voulu reconnoître, mais comptez qu'ils ne m'eussent point fait passer les bornes de l'admiration, si je n'eusse cru remarquer avec eux quelque chose de bien propre à inspirer de l'amour. La

il

15

it

le

us

la

ue

us

u-

8

ar-

firs

na-

ous

ans

ou-

xté-

gré-

étois

mes

oulu

s ne

rnes

re-

e de

r. La

droiture & la bonte d'ame, la modellie, la douceur, enfin cent qualités que je m'imaginois avoir apperçues dans son ame, n'y sont plus, ou n'y ont peutêtre jamais été. Mettons l'honneur à part; que ferois-je à présent auprès d'elle? J'y gémirois de son inconstance & de sa lâcheté. Tous mes regards seroient des plaintes ou des reproches. Mon silence même seroit pour elle une condamnation accablante. Et quand je me ferois violence jusqu'au point de reprendre un visage tranquile, en seroitelle moins coupable & moi plus heureux? mais vous êtes convenu que vous l'aimez encore, interrompit la Princesse. L'amour ferme toutes les playes & fait faire tour oublier. Il est vrai, repris-je, je sens que je l'aime encore; mais je ne sens pas moins que c'est une soiblesse. Vous ne la surmontrez pas, me dit-elle en riant; & puisqu'il est presqu'impossible que vous n'y succombiez pas quelque jour, vous feriez beaucoup mieux de prendre aujourd'hui mes instances pour prétexte, vous sauveriez par-là l'honneur & la Philosophie.

Cette conversation, qui dura beaucoup plus longtems, eut des suites extrêmement avantageuses pour moi. Elle

inspira à la Princesse tant de bonté pour ma famille & d'affection pour mes intérêts, qu'elle tint lieu de mere à mes enfans pendant le reste de sa vie, & à moi de protectrice dans une Cour oil je n'étois connu de personne. Ce fut elle-même qui m'ordonna de louer une maison dans le voisinage de St. Cloud, pour y être à portée de la voir souvent. J'en trouvai une fort riante & fort commode, avant que de retourner en Anjou, & je laissai une partie de mes gens pour prendre soin de la meubler pendant mon voyage. Ayant pris le chemin d'Angers, je passai par Orléans; mais je n'y trouvai plus Mylord Clarendon, Il étoit parti trois ou quatre jours auparavant pour Poitiers. Je ne tardai point à me rendre auprès de Madame Lallin & ma Bellesœur. Les ordres du Roi étoient nonseulement arrivés, mais déja mis en exécution. Je trouvai mes enfans & la petite Bridge avec les deux Dames, qui se louerent beaucoup d'ailleurs des civilités qu'elles avoient reçues de l'Evêque pendant mon absence Je me crus obligé d'en marquer ma reconnoissance à ce Prélat. Je ne sais par quelle voie il étoit déja informé de la puissante protection que j'avois trouvée à la Cour;

ur nes à ori fut ne id, nt. m. ou, our non ers, vai arti our dre elle-1011en & la qui civieque obliice à ie il pro-

our;

mais, avec quelque honnêteté qu'il m'eût traité d'abord dans sa maison, je remarquai dans ses manieres & dans les offres de services quelque chose de plus civile encore, que j'attribuai aux lumieres qu'il avoit reçues de Versailles. Je ne pus m'empêcher néanmoins de lui faire sentir agréablement, que le Roi n'approuvoit pas toujours qu'on fît servir son nom à la violence. Il comprit ce que je voulois dire, & pour se justifier il me rapporta l'origine de mon avanture. Le P. le Bane, me dit-il, Supérieur de l'Oratoire, écrivit à M. l'Intendant qu'il connoissoit à Saumur un Etranger nouvellement établi, qui paroissoit dilpolé à s'éclaircir sur les matieres de Religion; mais qui étoit tombé malheureusement entre les mains du Ministre C. & qui, suivant les apparences, avaleroit le poison de l'hérésie avec toute sa famille. M. l'Intendant m'envoya aussitôt cette lettre. Je vous avoue, continua l'Evêque, que je lui conseillai par le seul zele de votre salut, de vous faire amener dans cette Ville, & qu'ayant appris que vous étiez une personne de distinction, j'offris de vous recevoir dans ma propre maison, & de m'employer moimême à vous instruire. Peut-être l'Intendant s'y est-il pris un peu trop brusques ment; mais c'est l'usage de ces Messieurs-lì, de se faire obéir avec une autorité presqu'absolue dans les Provinces. Ils ont des Lettres de Cachet de réserve qu'ils remplissent à leur gré suivant les occasions; de sorte que tout ce qu'ils entreprennent paroît toujours se faire sous le nom du Roi. Je reçus de bonne grace cette justification, qui faisoit retomber sur l'Intendant toute l'injustice de la conduite qu'on avoit tenue à mon

égard.

Je ne songeai qu'à me rendre promptement à S. Cloud avec ma famille & tout ce qui m'appartenoit. Dois-je le dire? malgré le mépris dont je me croyois justement animé pour mon épouse, je sentois quelque douceur àpenser que j'allois me trouver près d'elle, car Chaillot n'est gueres qu'à une lieue de S. Cloud, & c'étoit en vain que pour rejetter cette idee, je tâchois de m'en faire honte à moi-même comme d'une foiblesse: j'en fus occupé pendant toute la route. Mes agitations étoient si visibles, que mes deux Compagnons marquoient tous les jours leur étonnement, de voir que le tems eût si peu de pouvoir sur ma tristesse. Nous arrivâmes à ma maison que nous trouvâmes entierement préparée. Les Dames en furent très-satisfaires. Il y avoit un jardin spacieux, un bois, & toutes les commodités qui peuvent former une solitude agréable. J'allai dès le lendemain rendre mes devoirs à Madame, & lui annoncer l'arrivée de ma famille. Elle n'attendit point que je lui demandasse la liberté de lui présenter mes enfans. Vous me les amenerez ce foir, me dit-elle, je veux qu'ils sachent promptement le chemin de ma maiton. Après l'avoir remercié vivement de ces marques d'une bonté admirable, je lui parlai de ma Belle-Sœur, qui pouvoit pailer pour une Angloise, puisque son époux l'étoit, & qu'elle savoit parfaitement la Langue du pays. Cette excellente Princesse m'ordonna de la lui amener aussi. J'aurois appréhendé de causer quelque peine à Madame Lallin, sij'eusse troublé la solitude oil elle m'avoit témoigné plusieurs fois qu'elle vouloit passer toute sa vie. Ses avantures sembloient demander effectivement qu'elle vêcut dans la retraite; & j'avois loué moi-même sa sagesse qui lui faisoit prendre ce parti-là. Ce fut l'unique raison qui m'empêcha de parler d'elle à Madame.

En sortant du Château, j'apperçus

un carrosse qui entroit dans les cours, avec les marques d'un équipage de distinction. Je m'informai qui c'étoit. On me dit que c'étoit Mylord Terwill. Quoique je ne connuste point personnellement ce Seigneur, je ne pouvois avoir oublié que c'étoit un ancien ami de Mylord Axminster, & celui qu'il avoit fait le dépositaire d'une partie de ses biens. Mon premier mouvement me portoit à le saluer; mais une réflexion amere que je fis sur mon sort, & sur celui de la malheureuse fille de son ami, m'obligea de me retirer sans me faire connoître. Il me vint même à l'esprit, qu'il n'étoit point à propos qu'il fût sitôt instruit de mes affaires; & la crainte qu'il n'en échappat quelque chose à Madame, dans l'entretien qu'il alloit avoir avec elle, me fit rentrer auffi-tôt dans son appartement, pour la supplier de lui laisser ignorer qui j'étois. Cette rencontre augmenta tellement mon-trouble, que j'étois toutà-fait hors de moi-même en retournant à ma maison. Ciel! quel opprobre, disois-je, pour la mémoire du Vicomte d'Axminster! Comment me présenter à ses amis, sans leur parler de sa fille, & sans leur reveler par conséquent sa honte,

honte, celle de son pere, & la mienne? Quelle espérance de leur cacher ce qu'ils liroient sur mon visage & dans mes yeux, quand je pourrois réussir à le déguiser par mes discours ? Hélas! Mylord Terwill fut témoin autrefois du malheur de la mere : il faut donc qu'il apprenne à présent l'infamie de la fille! Il l'apprendra, lui, tous ses amis, & toute l'Angleterre! Ainfi, le sort implacable persécutera l'infortuné Vicomte jusqu'après le trépas. Il n'eut point un moment de bonheur & de repos pendant sa vie, & il sera deshonnoré à présent dans le tombeau. En effet, je ne voyois point de quelle maniere je pouvois éviter de découvrir l'avanture de mon épouse à Mylord Terwill, si je me faisois connoître à lui pour le gendre du Vicomte d'Axminster; & je ne pouvois me dispenser néanmoins de lui donner cette connoissance pour l'intérêt de mes enfans, auxquels je ne pouvois faire perdre sans injustice le bien qui devoit leur revenir de leur grand-Pere. Pour confesser la vérité, le principal motif qui m'avoit déterminé à demeurer en France, depuis que j'avois pris terre à Nantes, étoit l'espérance que ma malheureuse affaire pourroit s'y ensevelit Tome III.

n

e

à

OS

S;

1-

en

n-

it,

rer

nta

ut-

ant

re,

nie

ner

lle,

t la

ite,

tout-à-fait avant que je prisse le chemin de l'Angleterre. C'étoit aussi la même raison qui m'avoit fait congédier mes Matelots, & tous ceux d'entre mes gens dont la discrétion ne m'étoit point assurée; ne voulant être suivi de personne. qui pût découvrir, lorsque je retournerois à Londres, ce que j'avois dessein d'y cacher éternellement. Mais je n'avois pas fait réflexion que Mylord Terwill devant être avancé en âge, j'exposois mes enfans au risque de perdre leur héritage, si je différois trop long-tems à les lui faire connoître. Je n'avois pas pensé non plus que j'aurois peut-être quelque embarras à lui prouver le droit qu'ils y avoient par leur naissance & par la derniere disposition du Vicomte. Il est vrai que ce Seigneur étant au lit de la mort à Pensacola, m'avoit reconnu par un billet de sa main pour son gendre & pour son héritier, mais on conçoit facilement qu'un témoignage qui n'étoit point revêtu des formes légales, pouvoit être éludé; & quoique je n'euse aucune raison de me défier de la bonne foi de Mylord Terwill, je ne doutois point qu'il ne désirât quelque autre preuve qu'un simple écrit, & la parole d'un inconnu. La présence de S

e.

-

n is

Ill

is.

ri-

tre

oit

par

eft

la

par

e &

aci-

toit

ou-

ulle

e la

e ne

lque

& la

e de

mon épouse suffisoit pour lever tout d'un coup les difficultés: par quel prétexte pouvois-je déguiser la véritable cause de son absence?

Ces reflexions ne servant qu'à redoubler ma tristesse & mon embarras, je résolus de les communiquer le soir à Madame, & d'intéresser ainsi sa bonté à prendre quelque connoissance de mes affaires domestiques. Je rerournai chez elle à l'heure qu'elle m'avoit marquée. J'eus l'honneur de lui présenter ma bellesœur & nos enfans. Elle les reçut avec cet air de douceur & cette affabilité qui la rendoient les délices de la Cour de France. Ma niéce étoit extrémement aimable. Elle n'avoit que douze ou treize ans. La Princesse lui fit mille caresses, & lui promit de la prendre auprès d'elle lorsqu'elle auroit atteint sa quinziéme année. L'entretien ayant été général pendant quelque tems, je le fis tomber sur la rencontre que j'avois faite de Mylord Terwill en sortant du Château avant midi. Ensuite je racontai naturellement à Madame l'embarras que sa vue m'avoit causé, & celui que j'appréhendois encore dans l'éclaircissement que je serois obligé d'avoir avec lui pour l'intérêt de mes enfans. Elle n'eut pas besoin de m'entendre tout-

X ij

à-fait, pour concevoir ce qui faisoit ma peine. J'ai bien jugé, me dit-elle, par l'empressement avec lequel vous m'avez prié tantôt de lui laisser ignorer qui vous êtes, que vous aviez quelque chose à déméler avec lui. Mais je le connois honnête homme, & vous ne devez pas craindre qu'il réponde mal à la confiance que le Vicomte d'Axminster a eue dans son amicié. Il est en France pour fort peu de tems. Il y est pour mes affaires. Quoique je n'aye point d'autorité sur lui, je vous réponds qu'il se hâtera, à ma priere, de vous restituer tout ce qui appartient à vos enfans. Il n'est pas besoin même que vous le voyez pour cela. Je suis sûre qu'il le fera sur ma seule parole. N'est-ce paslà, ajoûta-t-elle, ce que vous souhaitez, & ce que vous n'osez peut-être me demander? Je répondis, que c'étoit beaucoup plus que je ne désirois, & que je n'eusse dû espérer de toute autre Princesse qui eût été aussi grande qu'elle, sans être aussi bonne; mais qu'il y auroit peut-être quelque chose d'étrange à presser Mylord Terwill de rendre ce qu'il avoit entre les mains, sans savoir à qui: que je ne me ferois pas une peine de le voir; que je me croyois même obligé de lui marquer mon estime & ma recon1

e

e

15

le

à

ie

'il

as-

z,

le-

au-

je:

in-

lle,

roit

e à

qu'il

qui:

e le

oligé

con-

noissance, que toutes mes difficultés consistoient donc à lui cacher la mauvaise conduite de mon épouse; ce qui me paroissoit impossible s'il falloit qu'il la vît, ou s'il ne la voyoit point avec moi, après avoir appris son retour en Europe. J'entends, me dit-elle. La difficulté n'est pas si grande, qu'elle ne puisse être surmontée. Votre épouse a pris sagement le parti de la retraite, & il y a peu d'apparence qu'elle la quitte jamais. Qui vous empêche de dire à Mylord Terwill que vous l'avez perdue par la mort? Ne craignez pas qu'elle se croye jamais intéressée à démentir ce bruit, quand il parviendroit jusqu'à elle. Ce conseil me parut sage. Je suis persuadé, répondis-je, que c'est la seule voye que j'aye à prendre; & je ne doute nullement, Madame, que le témoignage que vous voulez bien rendre en ma faveur à Mylord Terwill, ne fasse le même effet que celui de mon épouse. Mais fut-il jamais rien de si déplorable que mon fort! Pardonnez, Madame, ajoûtai-je, avec un profond soupir, pardonnez ce cri involontaire de mon infortune & de ma douleur. Vous me voyez réduit à employer l'artifice pour cacher ce qui devroit faire ma gloire, & qui ne fera plus désormais que mon infamie. O

X iij

Dieux!je n'ose donc dire que j'aye encore une épouse! Elle est morte pour moi, plus encore que le reste du monde, qui va la croire dans le tombeau!

Le sentiment de cœur qui accompagna ces paroles fut si vif & si amer, que je sentis couler des pleurs de mes yeux. J'en eus honte, & je les essuyai promptement. Madame en fut touchée; car les expressions naturelles d'une violente douleur, ne s'entendent gueres sans émotion : je vis même quelques larmes s'avancer au bord de ses paupieres. Cependant elle prit un visage riaat, pour me reprocher ma foiblesse, & railler ma Philosophie. Je lui répondis: Ah! Madame, votre bonté me manque, où vous voyez bien qu'elle m'est le plus nécesfaire. Je vous abandonne la Philosophie: c'est une Maitresse ingrate, que j'ai servi inutilement, & qui me trahit au besoin. Mais s'il y a quelque chose qui ait plus de pouvoir qu'elle pour me consoler, je sens que c'est votre compassion; & je vous conjure de ne pas m'en refuser les marques. Laislez-moi faire, reprit-elle, je vous destine un remede qui servira plus que vous n'espérez à votre guérison. J'aurai soin de l'envoyer chez vous. Nous la quittâmes, après qu'elle eut ordonné

## à ma Belle-Sœur de venir souvent la

voir avec sa fille & mes enfans.

la

je

x.

€-

es

te

ns

es

e-

ur

na

la-

ous

ef-

ie:

rvi

in.

de

je

: je

les

lle,

vira

lon.

lous

nné

En prenant une maison proche de Saint-Cloud, j'avois eu foin, comme j'ai dit, de la choisir solitaire, & propre au dessein que j'avois toujours d'y entretenir peu de commerce avec les hommes. Mon bois étoit épais, & assez grand pour porter le nom de Parc. Il y avoit dans l'endroit le plus enfoncé un petit bâtiment, composé seulement de deux chambres & d'un cabinet, qui ne servoient que pour se détasser, quand on étoit fatigué de la promenade. Je choisis ce lieu pour ma retraite ordinaire. Je le fis meubler proprement; & quoique je n'eusse plus de fonds à faire sur le secours que je pouvois tirer de l'étude, j'y amassai assez de livres pour me composer une petite Bibliotheque. Ce fut là que je me proposai de passer la plus grande partie de mon tems, c'est-à dire, tout celui que je n'employerois pas auprès de Madame. Je m'accoutumai à n'en sortir qu'aux heures du repas; encore m'arrivoit-il souvent de m'y faire apporter ma nourriture, & de la prendre seul. Mes occupations y étoient à peu près les mêmes qu'à Saumur; réfléchir presque incessamment sur les tristes avantures de ma vie; demander au Ciel la paix du cœur, que je ne pouvois plus attendre du secours des hommes; prendre quelquefois un Livre & le feuilleter, mais avec mille distractions cruelles, qui ne me permettoient pas de goûter mes lectures; m'assoupir, à force de trouble & d'agitations, & me jetter sur un lit, où je trouvois moins de repos dans le sommeil, qu'une nouvelle source d'inquiétude & de douleur, par les songes funestes & effrayans, dont mon imagination étoit aussi-tôt assiégée.

On vint un jour m'avertir qu'un homme d'Eglise demandoit à me parler de la part de Madame. J'étois dans un de ces momens de pésanteur, où ma tristesse sembloit redoubler. J'ordonnai néanmoins qu'on me l'amenât. C'étoit un J..... Je ne connoissois cet Ordre que de nom, ou s'il m'étoit arrivé quelquefois d'en entendre parler plus particulietement, ce n'avoit point été d'une maniere qui m'en eût fait prendre une idée avantageuse. Prévenu donc, comme je l'étois déja, contre les Ecclésiastiques de France, depuis ce qui m'étoit arrivé à Saumur, je ne me déterminai à recevoir cette visite que par le relet

1-

1-

82

C-

nt

r,

8

15

10

u-

5,

ôt

n-

de

de

6-

ai

it

re

el-

r-

ne

ne

m-

ti-

oit

nai

-1-

pect que se crus devoir au nom de Madame. Il me vint même à l'esprit que le J..... m'apportoit peut-être ce que cette Princesse m'avoit promis sous le nom de remede. & je commençai à craindre que ce n'en fût un de la même nature que celui du Ministre de Saumur & du P. le Bane, c'cst-à-dire, propre à me causer de nouveaux chagrins. Il fut introduit dans la chambre où j'étois au milien de mes Livres. Son compliment fut civil. Je reconnus dans ses manieres toute la politesse du P. le Bane, avec quelque chose de plus naturel & de moins affecté. De plusieurs commissions, me dit-il, dont il étoit chargé par Madame, il alloit commencer par celle qu'il jugeoit la moins importante, quoiqu'elle ne laissat point de l'être aussi infiniment; mais il en parloit de cette maniere, ajoûta-il, parce qu'il savoit bien que les avantages qu'elle devoit me procurer n'étoient pas ceux pour lesquels j'avois le plus d'estime. Il me présenta ensuite un écrit, qu'il me pria de lire avant qu'il s'expliquât davantage. Le contenu étoit en Anglois. J'en fis la lecture. C'étoit un Acte de Mylord Terwill, par lequel il reconnossoit que Mylord Axminster avoit laissé entre ses mains; en quittant l'Anglererre, certains biens, dont il faisoit le dénombrement, & qu'il confessoit que lui & les siens étoient obligés de remettre aux héritiers de ce Seigneur, aussi-tôt qu'ils se présenteroient pour les recevoir. Il ajoutoit, que ne connoissant point les héritiers du Vicomte, il s'étoit cru engagé par l'honneur de la conscience à faire cette déclaration, pour prévenir les inconveniens qui pourroient naître après sa mort; & qu'il la remettoit à Madame Henriette d'Angleterre, Duchesse d'Orléans, pour être employée comme il sembleroit bon à cette Princesse, dont il connoissoit également la bonté & la justice.

J'admirai particulierement dans cette grande Princesse, la premiere de ces
deux vertus qui lui avoit fait prendre
avec tant de soin & d'adresse la voie la
plus conforme aux desirs que j'avois pris
la liberté de lui marquer. Cet Acte étoit
tel quil falloit, non seulement pour assûrer à mes enfans leur héritage, mais
pour m'épargner les démarches chagrinantes que j'avois appréhendées. Il n'étoit plus même nécessaire d'employer
l'artistice pour tromper Mylord Terwill
par la fausse supposition de la mort de

er-

m-

8

ux

ils

Il

les

en-

e à

les

rès

me

Or-

me

e,

nté

et-

ces

dre

e la

ris

oit

af-

ais

ri-

'é-

yer

rill

de

mon épouse. Nous pouvions elle & moi nous dispenser de paroître lorsque Madame prenoit ainsi sur elle-même lé témoignage de nos droits, & en quelque sorte toute la conduite de cette affaire. Pour la satisfaction que j'avois souhaité de voir Mylord Terwill, rien ne m'obligeoit à me la procurer sitôt, & je me promis que tôt ou tard j'en retrouverois aisément l'occasion. La faveur que je recevois de Madame étoit donc accompagnée de tout ce qui peut relever un bienfait, soit que j'en considérasse les circonstances ou les fruirs.

Je priai le J. s'il retournoit à Saint-Cloud, d'y témoigner d'avance une partie de ma vive & respectueuse reconnoissance. J'étois résolu de ne pas perdre un moment pour aller moi-même m'acquitter de ce devoir. Mais le Pere, à qui je marquai ce dessein, m'arrêta au moment que je me disposois à me lever: Ma plus importante commission n'est pas remplie, me dit-il, il faut, Monsieur, après avoir mis vos intérêts à couvert, nous rendre utiles, si nous le pouvons, à votre repos, & je suis trompé par le récit de Madame, ajouta t-il, si ce n'est pas ce que vous avez le plus à cœur. J'appréhendai beaucoup en l'en-

ni

av

CC

11

je

n

tendant parler de cette maniere, que Madame ne lui eût communiqué trop librement le sujet de mes peines. Cette crainte fit même que je demeurai sans répondre. Mais la suite de son discours me fit comprendre qu'il n'étoit informé qu'en général de l'accablement ou j'étois réduit par la fortune & par l'amour. Je sçais, reprit-il, que vous avez essuyé des malheurs sans nombre & sans exemple; que vous y cherchez depuis longtems du remede, que vous n'en avez trouvé ni dans la Philosophie, ni dans les consolations du Ministre de Saumur, du Pere de l'Oratoire, & du Prélat d'Angers. Mais, mon cher Monsieur, à qui vous adressez-vous? A la Philosophie? Une vieille décrépite qui dans ses jeunes ans même, n'eût jamais rien d'aimable que son nom, qui fut peutêtre capable de faire alors des fous, mais qui ne le fut jamais de faire des heureux, & qui n'est bonne aujourd'hui qu'à amuset les enfans dans la poussiere des écoles. A qui vous adressiez vous? A un Protestant & àdeux Jansénistes! Bon Dieu! dans quellesmains vous étiez-vous livré, & comment pouviez vous espérer du remede où vous deviez craindre les plus grands de tous vos maux! Bénissez Dieu, que

qor

tte

ans

urs

mé

j'é-

our.

1yé

em-

ng-

vez

lans

nur,

élat

eur,

ilo-

lans

rien

ut-

nais

eux,

mu-

éco-

Pro-

ieu!

ivré,

du

plus

dieu,

ajouta-t-il d'un air de triomphe, bénissez-le de vous avoir fait éviter le poison de ces Charlatans, & de vous avoir conservé pour recevoir les secours qu'il va vous offrir par mes mains. Il se leva en finissant ces paroles, & jettant les yeux sur mes Livres, où il n'apperçut que des Philosophes auciens & modernes; quevois-je? continua-t-il du même ton, des fous? des frénétiques? desfurieux?O!Monsieur,Monsieur,comment n'êtes vous pas désabusé des sophismes & des illusions de ces imposteurs? Comment retournéz-vous à une source dont vous avez senti la vanité & la corruption? Vous les mettrez au feu, si vous m'en croyez; & lorsque vous commencerez à vouloir écouter mes conseils, vous me laisserez le soin de vous composer une Bibliotheque.

Je réussirois mal à réprésenter le seu, la facilité, l'air de politesse & d'enjouement avec lequel son discours sut prononcé. La premiere idée qu'il me sit naître, sut que j'avois à faire à un petit-maître de l'Eglise Catholique, & l'ayant communiqué le soir à Madame, elle m'apprit que ce nom convenoit non-seulement à celui qu'elle m'avoit envoyé, mais à la plûpart de ceux qui

composent le même Corps. Je ne sais si c'est faire leur éloge, ajoûra-elle, mais ils me plaisent de cette façon-là; & parmi toute cette espece d'hommes qu'on appelle M....je n'en trouve point de si divertissant qu'eux. Ces gens-là prennent toutes fortes des formes. Vous appercevez dans tout ce qu'ils font un air du monde, & quelque chose de si galant, qu'on est charmé quand on a un peu de goût pour le plaisir, de les avoir sans cesse auprès de soi. Leur présence & leur habit justifient mille choses, & l'on se livre sans remords à ce qui plait. Pour moi, ajoûta la Princesse, je vous avoue qu'ils me font aimer la Religion; & je ne vois point pourquoi on lui trouve tant de sévérité; si elle est telle qu'ils la représentent. Ce jugement me parut d'autant plus juste, que j'avois de a remarqué la même chose dans le reste de l'entretien que j'avois eu avec le J.... Quoique je fusse d'abord un peu surpris de ses manieres, je lui confessai que j'avois tiré peu d'utilité de la Philosophie, & peu de fruit de ce qu'on avoit entrepris à Saumur & à Angers pour ma consolation. J'ajoûtai, que les fausses démarches, qu'on m'avoit fait faire, avoient produit un effet qui la rendoit

encore plus difficile; c'étoit de me dis-SI poser fort mal pour toutes les nouvelles is voies qu'on pouvoit me proposer. J'ai urperdu l'espérance, lui dis-je, depuis on que j'ai reconnu l'impuissance de la Phidelosophie; & que je n'ai pas trouvé plus nde secouts dans la Religion. Il me réppondit, que je l'avois perdu trop tôt, air & qu'il ne tarderoit guéres à la faire arenaître: qu'il voyoit avec plaisir que un je n'étois pas disposé à me laisser conoir duire en aveugle; qu'il aimoit qu'on fit ice usage de sa raison ; que n'ayant rien que 38 de raisonnable & de solide à me propoaît. ser, il ne craignoit point de me faire ous entrevoir quelle sorte de remedes il on; avoit à m'offrir, & qu'il étoit assûré ouque je les goûterois à la premiere vue. ils Permettez, me dit-il, que je vous les rut explique en deux mots. Nous commenrecerons par rejetter entierement la Philosophie, à moins qu'il ne vous plaise encore de donner le même nom au pris nouveau Système que je vais vous projaposer. Pour la Religion, elle nous sera nie, d'un grand usage; maisce ne sera point trepour vous engager dans des questions 011 obscures & épineuses, comme il vous déest peut-être arrivé à Angers & à Saure, mur : c'est en prenant d'elle ce qu'elle a doit

tout à la fois de plus doux & de plus nécessaire.

Il faut d'abord établir, continua-t-il, que dans la trifte situation où vous êtes, il y a deux choses à exécuter pour votre guérison; l'une, est de vous faire perdre le sentiment de vos peines; l'autre, de rendre à votre cœur le goût du plaisir. Quoique ces deux objets paroissent d'abord se ressembler, vous les trouverez fort différens, si vous y faites attentions. Je n'entre point tout d'un coup dans le détail des moyens que j'ai dessein d'employer. Il suffit de vous dire aujourd'hui, que la Religion nous servira pour atteindre au premier de ces deux buts. Hélas! ajoûta-t-il, en levant les yeux vers le Ciel, il seroit bien à souhaiter qu'elle pût aussi nous conduire seule au second? Mais nous sommes composés de chair & de sang; c'est-à-dire, que les plaisirs spirituels ne sont pas ceux qui nous flattent le plus. Cependant, ce cœur triste & abattu demande quelque chose qui le flatte. Je l'entends qui soupire. Je n'ai pas de peine à comprendre ce qui lui manque. Mon Dieu! laissez-moi faire. Je sais ce qu'il demande, & je vous garantis qu'il deviendra tranquile, lorsqu'il l'aura obtenu.

é-

il,

s,

0-

re

u-

du

if-

les

ai-

un

'ai

di-

ous

de

en.

oit

ous

ous

ng;

sne

lus.

de-

. Je

de

que.

s ce

qu'il

aura

enu.

obtenu. Ainsi je vais vous conduire par deux voies, dont le terme sera votre bonheur. Par l'une, vous serez delivié de cette tristesse importane qui vous dévore, & vous parviendrez au repos de l'esprit. Mais comme il faut que que chose de plus qu'une simple exemption de peines, pour être heureux, sur tout après les longues & douloureuses souffrances que vous avez essayées, je veux que votre cœur revienne à sentir les douces émotions du plaisir, & je le memerai à ce point sans qu'il s'en apperçoive. Encore une fois, je vous demande en grace, mon cher Monsieur, de prendre quelque confiance en moi, & de me laisser faire.

Des promesses si vagues ne pouvoient m'inspirer aisement la consiance que le Pere me demandoit. Cependant, mon respect pour la Princesse, qui me procuroit ce nouveau Consolateur, m'obligea de lui répondre avec quelques marques d'estime & d'approbation. Il en devint plus pressant; & prenant mêmeles civilités que je continuai de lui faire pour un consentement absolu, il me dit en me quittant, qu'il alloit s'employer d'abord à préparer ce qui devoit servir à son entreprise, & qu'il revientome III.

droit le lendemain chez moi pour s'ex-

pliquer davantage.

l'eus l'honneur de voir Madame avantla nuit, & de la remercier des deux faveurs que j'avois recues d'elle ce jourlà. Je lui racontai dans toutes ses circonstances, l'entretien que j'avois eu avec le J .... Elle en fit le jugement que j'ai déja rapporté, & malgre le peu de disposition que je me sentois à faire l'essai de sa méthode, elle m'y engagea par ses instances. Que risquez vous? me dit-elle. Quand vous ne prendriez la chose que sur le pied d'un amusement, c'est toujours une diversion confidérable que vous ferez à vos chagrins. Vous ne sauriez croire combien ces gens-là sont comiques. J'y consentis. Si ce ne fut point tout-à-fait pour m'en faire un divertissement, comme il sembloit que Madame voulût me se conseiller, ce ne fut pas non plus avec l'espérance d'en tirer un fruit sérieux pour ma consolation. Mon attente eût été bien trompée, puisque je ne recuëillis de ma complaisance, que de la honte & du trouble, dans une avanture où j'eus à rougir mille fois de ma foibleffe.

Le Pere J.... fut exact à me tenir le

0

lendemain sa promesse. Je reçus le matin une caisse remplie de Livres, qu'il avoit ramassé avec soin pour mon usage. J'attendis son arrivée pour l'ouvrir. Il vint vers l'heure du dîné. Comme je lui avois marqué qu'il me feroit plaisir de venir à cette heure , j'avois donné ordre que ma table fût bien servie. Il fit honneur à la bonne chere, en mangeant de tous les mets avec un extrême appétit. Cependant, lorsque nous eûmes finis de dîner, ce fut par quelques réflexions sur les plaisirs de la table, qu'il commença son Traité du Morale. Vous m'avez traité magnifiquement, me dit-il; mais à quoi bon cette abondance, ou plûtôt cette profusion de mets? Je lui répondis naturellement, que ce n'étoit que par considération pour lui que j'avois donné des ordres extraordinaires, & que j'étois l'homme du monde le plus indifférent pour la bonne chere. Non, reprit-il, vous entrez mal dans ma pensée. Je ne prétends point condamner un goûr modéré pour les plaisirs de la table, & ie crois même que cette sorte de plaisir doit entrer pour quelque chose dans le plan d'une vie heureuse: mais ie voudrois qu'un homme d'esprit le fit moins

Yij

de la avan-

me

ux

ur-

cir-

eu

que

ı de

aire

agea

ous?

riez

ule-

rhon

cha-

bien

nsen-

pour

mme

me le

avec

erieux

te eût

e re-

de ma

enir le

consister dans la multitude des viandes, que dans la propreté & la délicatesse. Par exemple, vous ne sauriez avoir un trop bon Cuisinier. Vous ne sauriez prendre non plus trop de soins pour le choix de votre vin ordinaire. Mais pourquoi tant de varieté dans les plats & les liqueurs! Croyez-moi, le goût en souffre tôt ou tard ! il ne sait plus s'en tenit à l'excellent; & vous ne sauriez croire quelle perte c'est pour le bonheur. Hé. las! lui répondis-je, je ne m'occupe gueres à faire la distinction des mets qui me sont présentés, la tristesse me rend tout amer, & change pour moi la meilleure nourriture en poison. Laissezmoi faire, repliqua t-il, je sais le moyen de vous rappeller le goût : commencons par l'esprit & le cœur, vous verrez comment tout le reste suivra de mes principes.

Nous nous rendîmes à l'apartement du jardin, où j'avois fait rransporter la caisse de Livres. Il l'ouvrit en ma présence, & tirant lui-même les Livres, il me présentoit chaque volume à mesure qu'ils lui tomboient entre les mains.

Il m'offrit d'abord un petit Catéchisme en François, composé par un Jésuite nommé Canisius. Voilà, me dit-il, un

Te. un iez le urles oufenit oire Hé. upe qui end neilezyen nenrrez mes nent er la

prévres, melains. échiffuite l, un petit Livre d'or. C'est l'essence & l'élixir de la Religion. Avec ce Livret, qui n'est pas si gros que le petit doigt, vous en faurez, en moins d'une heure, autant que tous les Docteurs & tous les Evêques; autant même que le Pape, ajoutatil avec un souris, & en me regardant du coin de l'œil. Bornez-vous là, n'y changez rien, & vous pouvez vous vanter d'être aussi ferme sur la Religion qu'un Concile. Il me présenta ensuite un Ouvrage, dont le titre étoit, La Dévotion aifee, & l'Auteur encore un Jésuite. Voici pour les Mœurs, repritil; l'autre étoit pour la Doctrine. Le premier contient la Loi, & celui-ci la maniere de la pratiquer. Vous trouverez ici tout ce qui est nécessaire à un honnête homme pour le salut; & vous serez surpris de voir de quelle façon tout cela est adouci. C'est un Livre, aprés lequel vous pouvez vous passer des autres. Nous le parcourons ensemble. C'est là que je vous ferai trouver de quoi éteindre le sentiment de vos peines, ou comptez que vous ne le trouverez nulle part. Il tira encore quelque Livres de dévotion du même goût, dont il me fit successivement l'éloge. Mettez cela, me dit-il, à la place de votre Platon, & de votre Seneque, & faites en tous les jours une heure ou deux de lecture.

Comme il restoit dans la caisse un bien grand nombre de volumes, j'atrendois avec impatience qu'il me les fit connoître par leurs noms. Il n'en vint là qu'après avoir fait un petit prélude pour m'en annoncer l'usage. Il me dit que n'étant pas possible à l'esprit de s'entretenir toujours dans le même goût pour les choses sérieuses, il falloit s'accommoder à cette foiblesse de la nature, mais qu'il y avoit des amusemens utiles, dont une ame bien disposée savoit tirer parti; que j'étois plus que personne dans le cas de faire cette expérience par besoin: que je trouverois dans les Livres qu'il alloit m'offrir de quoi m'amuser tout à la fois l'esprit & le cœur; & que rien n'étoit plus propre par conséquent à contribuer au succès du dessein qu'il m'avoit expliqué. Là-dessus il me lut le titre de quantité de Poésies, de Nouvelles galantes & de Romans, qu'il me donna pour les Ouvrages des plus célébres Auteurs du tems, & il me recommanda avec beaucoup de soin de me tenir occupé de cette lecture aussi continuellement qu'il me seroit possible, pour éviter la rêverie & la méditation, qui étoient, dit-il, une occupation mortelle, pour moi & pour toutes les personnes affligées. Non-seulement j'ignorois le nom de tous ces Ouvrages d'amusement, mais je n'avois pas même la moindre idée de ce qu'ils renferment. Je les reçus de la main du J...... & quoique j'espérasse sur sa parole d'en tirer quelqu'avantage, je remis à juger de

leur mérite après l'examen.

ous

re.

un

atfit

là

our

'é-

nir

les

ais

int ti;

cas

n:

l'il

tà

en

à

l'il

le

u-

ne

ć-

n-

10

n-

1,

Ce que je vous donne ici, reprit-il, n'est que pour éviter l'oissveté de la solitude. Je compte d'être ici souvent, pour vous aider plus solidement par mes entretiens. Je vous exhorte aussi à vous répandre un peu plus au dehors. Madame vous verra toujours de hon œil à Saint-Cloud. Et comme ce n'est pas toujours à la Cour & sous les toîts dorés d'un Palais qu'on trouve les amusemens les plus agréables, je vous ai ménagé ce matin une connoissance, qui de l'humeur dont vous êtes, aura mille charmes pour vous. C'est dans le voisinage. Je vous y introduirai dès aujourd'hui. J'y ai déja fait l'éloge de votre mérite, & vous y êtes attendu avec impatience. Vous allez extrêmement vîte, lui dis-je, & je commence à concevoir comment vous espérez de me délivrer de ma tristesse. Il est certain qu'une vie aussi dissipée que vous me la proposez produiroit à la fin cet effet, si j'étois capable de m'en faire une habitude. Mais c'est la difficulté, ou plûtôt c'est ce qui m'est absolument impossible. Vous ne savez pas que dans la situation la plus tranquile, rien n'est plus opposé à mon caractere que ce continuel oubli de soimême,& qu'il n'y arienà quoi je renonçasse plus volontiers, qu'au recueillement & à la méditation. Le remede que vous m'offrez me seroit donc presque aussi difficile à souffrir que mes maux mêmes. Il me répondit que mon intérêt m'obligeoit du moins à le tenter, que je ne prenois point d'engagement que je ne pusse rompre, & qu'il me seroit toujours libre de revenir à ma solitude si je ne trouvois rien qui me satisfit au dehors. Je consentis enfin à l'accompagner, sur tout après le portrait qu'il me fit des personnes avec lesquelles il vouloit me mettre de liaison. C'est, me dit-il un Gentilhomme Protestant dont je travaille à faire un Catholique J'ai entrepris sa conversion par l'ordre du Roi. Vous serez charmé de son esprit & de sa sagesse. Il est comme vous dans une campagne sans autre compagnie que son épouse Mi-

oit

de

la

eft

rez

an-

ca-

oi-

on-

le-

que

que

aux

rêt

e je

ne

ne

ors.

lur

er-

let-

til-

e à

fa

le-

ffe.

gne

use

82

& sa fille. Vous avez le goût trop bon, ajouta-t-il avec un souris mystérieux, pour ne pas souhairer de les revoir lorsque vous aurez commencé à les connoître.

Nous nous rendîmes chez eux dans mon carroffe. Il y avoit tout au plus deux milles d'Angleterre. Les premiers complimens me firent juger que j'étois attendu. Je trouvai en effet dans la physionomie & dans la conversation du Gentilhomme tout ce que mon guide m'avoit promis; de l'esprit, de la politesse, du goût pour les Sciences, avec les plus nobles sentimens de l'honneur & de la vertu. Notre entretien dura quelque tems sans que les Dames eussent encore paru. Le J ..... comme impatient de me les faire voir, pria M. de R.... (c'étoit le nom du Gentilhomme) de me procurer cette satisfaction. Il me l'accorda de bonne grace. Je vis dans la mere une Dame de quarante ans, dont la figure & le premier abord annonçoient une personne de condition: mais tous mes regards lui furent dérobés aussi-tôt par sa file, que je pris moins pour une créature mortelle que pour une Divinité. Jamais la nature ne communiqua ses présens avec plus de profusion. Je m'attachai d'abord à l'ad-Tome III.

mirer comme la plus belle chose qui se fût jamais offert à mes yeux. L'éclat de son teint, la régularité de ses traits, la vivacité éblouissante de ses yeux, mille charmes répandus sur son visage, & dans toute sa personne, me composerent pendant quelques momens un spectacle dont je ne pouvois me rassasser. Je ne remarquai pas moins de graces dans ses paroles & dans le son de sa voix, & pour mettre le comble à tant de perfections, elles étoient accompagnées d'un air de douceur & de modestie, qui sembloient répondre que ce n'étoit point une ame ordinaire qui habitoit un si beau corps. A quelque excès que sût montée tout d'un coup mon admiration, j'avois assez d'empire sur moi-même pour n'en laisser paroître que des marques modérées. Le reste de cette visite se passa en civilités mutuelles, & nous nous quittâmes assez satisfaits les uns des autrespour nous promettre de cultiver avec foin'ce commencement de connoissance.

Le J.... m'avoit observé avec plus d'attention que je ne m'en étois désié. Il me tint compagnie à mon retour, & il me demanda en souriant ce que je pensois du Gentilhomme & de sa famille. Je lui répondis, que je n'y avois rien ap-

(e

de

la

ns

nt

ta-

Je

ins

x,

er-

ćes

ie,

oit

un

fût

on,

me

ar-

e le

ous

au-

vec

ice.

plus

é. Il & il

en-

.Je

ap.

perçu qui ne méritar mon estime & mes éloges. Et la Demoiselle ? ajoûta-t-il, ne l'avez-vous pas trouvé fort aimable ? infiniment, lui dis-je, & je doute qu'il y ait au monde quelque chose qui lui ressemble. Il prit un air plus sérieux. J'avois prévû, me dit-il, que vous en porteriez ce jugement, & je vous avoue que ce n'est pas sans dessein que je vous ai conduit dans cette maison. Vous cherchez des remedes contre la tristesse, en trouverez-vous jamais un plus charmant? Je le regardai avec surprise. Ah! m'ecriai-je, vous me connoissez mal, j'entens quel remede vous me proposez; mais vous ne savez pas que c'est l'amour qui a causé le plus terrible de tous mes maux. Il m'interrompit pour m'assûrer qu'il le savoit, & que c'étoit cette raison même qui le portoit à me donner ce conseil. J'ignore, continuat-il, le détail de vos avantures; mais je juge de vous ici sur l'idée générale que Madame m'a fait prendre de votre caractere. Vous êtes né tendre. Ne comptez pas de guérir les maux que l'amour vous a faits, par un autre remede que l'amour même. Croyez-en la longue étude que j'ai faite du cœur humain. Il ajoûta que désormais je devois comprendre facile-

Zij

ment le système qu'il avoit formé pour ma guérison, qu'il le réduisoit à quatre points principaux; à la Religion; dont les motifs & les considérations sublimes commenceroient à affoiblir le sentiment de mes peines; aux lectures agréables qui en écarteroient le souvenir; à la dissipation extérieure des compagnies qui me le feroit perdre tout-à-fait; ensin, aux douceurs de l'amour, qui s'insinueroient dans mon cœur comme un baume salutaire, & qui feroient renaître toute

ma sensibilité pour le plaisir.

Quoiqu'il n'y eût rien de plus bizarre, & sans doute de plus impossible, que cet assortiment de plaisirs sensuels & de Religion, ce ne fut point de ce côté-la que j'envisageai son système pour m'en dégoûter. Je ne le considérai que dans ses dernieres parties, & me croyant aussi peu capable de me livrer à la dissipation qu'à l'amour, je lui déclarai que j'attendois peu de fruit de ses conseils. Il ne se rebuta point. Comme j'étois résolu de ne lui rien découvrir qui eût raport à mon épouse, & qu'il me prenoit apparemment pour un homme veuf qui étoit devenu libre par la mort de ce que j'avois aimé, il s'obstina à soutenir que j'éprouverois bientôt l'effica-

ſ

n

a

n

11

cité de sa méthode. Je peux croire qu'en me proposant un engagement de tendresse avec mademoiselle de R.... il n'avoit en vue qu'un mariage honnête & légitime. Mais si son projet ne pouvoit réussir, il ne parvint que trop à me faire confesser que j'avois mal connu mon propre cœur, lorsque je l'avois cru à couvert des surprises de l'amour.

Il me quitta: en arrivant à ma maison je n'avois rien de si important à faire, que de jetter promptement les yeux sur les Livres qu'il m'avoit donnés. J'ouvris d'abord ce divin Catéchisme, dans lequel il m'avoit assure que toute la scien. ce de la Religion étoit contenue. N'ayant encore qu'une légere idée des vérités du Christianisme, on concevra sans peine que je fus très-peu satisfait de cette lecture. J'y trouvai quantité de choses obscures. Et quand je les eusse trouvé plus claires, une Doctrine exposée sans preuves n'étoit pas propre à porter la conviction dans mon esprit. Ce fut la premiere réflexion que je sis après l'avoir lu attentivement. Quelle raison cet homme a-t il de prétendre que je me soumette en aveugle à son autorité, ou à celle de son Livre? Il n'y a point sans doute de Religion dans l'univers qui Ziij

r qui l me mme

11

re

nt

les

nt

les

la

ies

in,

ie-

me

ute

ar-

le,

uels

ce

me

érai

me

er à

écla+

e les

nme

mort

ffica-

n'ait ses principes, & qui ne puisse me les offrir ainsi rédigés. Il n'y en a point par conséquent qui n'ait le même droit, ou plûtôt qui n'en ait aussi peu d'exiger ma foi sans preuves & sans examen. Je conclus qu'il falloit attendre les explications du J.... avant que de penser à recueillir les fruits qu'il m'avoit fait espérer de son Catéchisme, & de ses autres livres de Religion. Je pris ensuite quelques uns de ces ouvrages d'amusement & de galanterie, qu'il avoit mis au second rang parmi ses remedes. J'en parcourus quelque chose. De plusieurs Pieces qui tomberent sous mes yeux à peine en trouvaisije deux ou trois dont ma raison fut satisfaire. Quelques pensées ingénieuses, un rour heureux dans l'expression, quelques images tendres ou riantes, telles étoient les ar. mes que le J.... m'offroit pour écarter le souvenir toujours présent de mes peines. Je ne pus soutenir cette lecture un quart-d'heure. Je jettai les Livres avec indignation. O Dieu! m'écriai-je, se joue-t-on de mes douleurs? Est-ce pour m'insulter, qu'on me croit capable d'être consolé par des amusemens si frivoles?

Je revins ainsi plus que jamais, des

me

int

oit,

ďe-

xa-

dre

que

n'a-

, & pris

ages

voit

me-

. De

mes

trois

ques

reux

ten-

ar.

écar-

e mes Cture

avec

e, le pour

pable

si fri-

légeres espérances que les promesses du J... m'avoit fait concevoir. Son troisième moyen de guérison me paroissoit moins vraisemblable encore que les deux premiers; & le quatrième étoit d'une nature à ne pas arrêter même un moment mes réflexions. Je résolus de me défaire absolument de ce Médecin importun,&de faire mes excuses à Madame de ce que je ne pouvois goûter les consolations qu'elle m'avoit procurées. Il devoit revenir le lendemain : je donnai ordre par avance qu'on lui déclarât honnêtement le dessein que j'avois pris de me priver de son secours. Cependant je trouvai pendant le reste du jour beaucoup de douceur à rappeller les momens qu'il m'avoit fait passer chez M. de R.... Je me sentois une vive estime pour cette aimable famille, & je comptois d'entreténir une étroite liaison avec elle. Le caractere du pere revenoit beaucoup au mien : je ne doutois point que je ne pusse parvenir à m'en faire un véritable ami. Les charmes de la fille se représentoient encore plus à ma mémoire. Je n'y pensois point sans ressentir quelque chose de moins amer que mes agitations ordinaires. Je m'apperçus même que cette pensee fe s, des

Z iv

renouvelloit trop souvent, & je fus obligè plus d'une fois de recueillir mon attention pour l'écarter. Je retombois aussi-tôt sur le perpétuel sujet de mes peines; mais dans mes malheurs mêmes il se trouvoir toujours quelques circonstances qui me ramenoient comme naturellement l'image de Mademoiselle de R.... Si je gémissois un moment de l'infidélité de mon épouse, c'étoit pour faire ensuite la comparaison de ses charmes avec ceux que je venois d'admirer. Telle étoit, disois je, l'ingrate & parjure Fanny. Telle du moins paroissoit-elle à mes yeux, lorsqu'elle faisoit tout le bonheur de ma vie.

Je passai le soir & une partie de la nuit, dans cette espece d'inquietude. Cependant le Ciel m'est trop témoin, que loin de se défier de ce qui naissoit insensiblement dans mon cœur, il ne me vint pas même à l'esprit que j'eusse la moindre trahison à craindre du côté de mes passions. On sait de quelle maniere je les avois réglées jusqu'alors. Je n'avois eu proprement que la douleur à combattre. L'amour ne m'avoit jamais rien inspiré que d'innocent. Je dois le confesser, j'étois sans crainte & sans présaution, parce que j'ignorois ce que at-

ois

nes

nes

nl-

tu-

de in-

ur

ar-

er.

ire

e à le

la

de.

n,
oit

ne

ité

a-

Je

ur

le

é-

ue

c'étoit que le péril. Aussi m'arriva-t-il d'y succomber presque sans désense; & ce qu'il y a d'étrange, c'est que ma raison sut séduite aussi-tôt que mes sens. Je déroberois sans doute à mes Lecteurs cette honteuse partie de mon histoire, si j'avois la gloire pour but en écrivant. Mais ce n'est point mon éloge que j'ai promis, c'est le récit sincere de mes malheurs & de mes soiblesses.

En m'éveillant, je me trouvai l'imagination si remplie de Mademoiselle de R.... que je ne sus plus capable de m'occuper d'autre chose. L'amour, car c'étoit lui-même, me fit sentir les plus charmantes émotions; & soit par un effet des songes qui m'avoient fait illusion pendant le sommeil, soit par la nature même de cette passion, je me levai avec un mouvement de joye que je n'avois connu que dans les plus heureux momens de ma vie. Je ne laissai pas de faire quelques réflexions sur ce changement. Comme je ne cherchois point à me tromper, il me fut aisé d'en découvrir la cause. J'aime, cela est sûr. Mais, ajoûtai-je aussi-tôt, pour prévenir le reproche que j'appréhendois de ma raison, est-ce un crime que d'aimer? J'ai reconnu mille fois, que l'amour est une passion innocente. Je l'ai crû non-seulement légitime, mais nécessaire à mon bonheur,
dans le tems où je faisois mon étude de
la vertu & de la sagesse. Comment cesseroit-elle de l'être, lorsqu'elle peut
servir à rendre la joie & la paix à mon
ame? Non, le remede de mes douleurs
est trouvé. Le voilà. C'est l'amour. J'en
ressens déja l'esset. Le bon J.... pensoit
plus juste que je ne me l'étois imaginé.
Il connoissoit mieux que moi mon pro-

pre cœur.

Ce raisonnement me paroissoit si solide & si clair, qu'il ne se présentoit rien que j'y pusse oppose. J'oubliai même pendant quelque tems que je fusse engagé par des liens qui ne me permettoient point d'en former d'autres; & lorsque cette pensée vint s'offrir à mon esprit, je la regardai comme une foible & légere objection. Je la détruisis si facilement, qu'il sembloit que mon cœur eût déja préparé la réponse. Oui, disois. je; je suis lié par les sermens du mariage; mais il n'est question ici que de l'amour. Mon épouse m'a trahi. Il est certain que je ne lui dois plus rien. L'ingrate! Ne l'adorois-je pas? Ne l'aurois-je pas aimée constamment? Hélas! je la préférerois encore à l'Empire du monde, s'il étoit zitiur, e de celneut non eurs l'en foit iné. ro-Toien me enet-8 non ible faœur ois. ge; our. que Ne née rois

toit

possible qu'elle retrouvât son innocence. Mais ma honte & sa perfidie sont certaines. Condamnera-t-on les efforts que je veux faire pour l'oublier? Voyons, continuai-je, c'est une difficulté à terminer en un moment. Je ne puis rompre les engagemens que j'ai avec mon épouse, & je n'en ai pas même le dessein. C'est une chaîne fatale, qu'il faut porter toute ma vie. Mais je dois la mépriser; c'est une foiblesse honteuse, d'avoir douté long-tems si je l'aimois encore. Cependant, il faut que mon cœur aime quelque chose. Le Ciel ne m'avertit pas inutilement, que toutes mes douleurs peuvent finir par l'amour. Je puis donc suivre le penchant qui m'entraîne vers Mademoiselle de R .... Il est vrai que je n'ai rien à me proposer au-delà du simple plaisir que je puis trouver à le suivre. Mais qu'ai je jamais cherché dans l'amour ? Est-ce le plaisir des sens? Il abaisse l'homme au rang des bêtes. Non, c'est la douce union de deux cœurs qui s'accordent dans tous leurs sentimens; c'est le goût du mérite, c'est le charme inexprimable de la tendresse, c'est rout ce qu'il ne m'est plus permis d'attendre de mon insidelle épouse, & que je puis chercher

dans une autre, sans me rendre coupable d'infidelité comme elle : car cette espece de lien se peut rompre; ce n'est point sur cette délicate partie de l'amour que tombent les sermens du mariage. Le cœur devient libre, quand on lui manque de foi. Le corps seul demeure lié par les promesses de la bouche. Or si je n'ai plus d'autre chaîne, je consens

volontiers à ne la briser jamais.

Je m'agitai beaucoup tout le matin, par quantité d'autres réflexions. Mais il paroîtra surprenant qu'elles tendissent toutes à justifier ma nouvelle passion. Je n'en fis pas une seule pour la combattre: c'étoit un torrent qui m'entraînoit, & qui forçoit toutes mes idées à suivre son cours. Après midi l'on vint m'annoncer la visite de Monsieur de R.... j'allai le recevoir avec empressement. On ne m'avoit pas dit qu'il fût accompagné de son épouse & de sa fille. Mon cœur s'ouvrit véritablement à la joie, lorsque je vis paroître celle qui s'en étoit rendue la maitresse. Je les comblai tous trois de civilités. Nous nous ouvrîmes beaucoup plus dans cet entretien, que nous n'avions fait la premiere fois. Monsieur de

R.... me demanda mon amitié, avec autant d'ardeur que je désirois la sienne. Je la lui promis; & pour la serrer d'avantage, j'engageai ma Belle-Sœur & ma Niece à former aussi quelque liaison avec son épouse & sa fille. Nous parlâmes beaucoup du J.... & du zele avec lequel il s'employoit à la conversation des Hérétiques. Monsseur de R.... qui commençoit à me connoître affez pour s'assûrer qui ne risquoit rien à me faire une confidence, me confessa naturellement qu'il étoit fort importuné de ses visites & de ses instructions. Je ne sais, me dit-il, à quoi toute cette scene aboutira. La prudence m'oblige à le souffrir chez moi, parce que j'en ai reçu l'ordre du Roi, qui veut absolument que je l'écoute. Je lui prête mon attention à regret, car je suis attaché sincérement à ma Religion; mais il se rend si incommode & si pressant, que j'ignore jusqu'à quel point ma patience pourra s'étendre. D'un autre côté, j'ai mille ménagemens à garder. Mes emplois, & mon bien même dépendent peut-être du témoignage qu'il rendra de ma conduite. Le Roi paroît moins bien intentionné que jamais pour les Protestans.On entend parler tous les jours de quelque nouvelle violence. La Chambre de l'Edit vient d'être supprimée à Rouen; & l'on

te eft

ur ge. lui

fi ins

n,
s il

Je re:

on

le ne

de u-

ie

e la de

up a'a-

de au-

ne.

q

n

16

n

d

Nd

jo

n

fa

a

r

fi

d

ne nous menace de rien moins que de l'abolition de tous nos Priviléges. Pour combler nos maux, ajouta-t-il, on assure que M. de Turenne pense à se faire Catholique. Il ne faut point douter que le zèle du Roi ne s'anime par un si grand exemple, & qu'il ne s'en autorise à nous traiter encore avec moins d'indulgence. Mon embarras est extrême. J'aurai peine à ménager ensemble les intérêts de ma fortune, & ceux de ma conscience. Je lui répondis; que je concevois tout le péril de sa situation; & pour lui confirmer que ses craintes n'étoient pas tout-à-fait vaines, je lui sis l'histoire de mon avanture d'Angers. Si l'on garde si peu de mesures avec un Etranger, il y a apparence, lui dis-je, qu'on ménagera beaucoup moins les Sujets du Roi. Je n'aurois pas tardé long-tems à quitter le Royaume après une scene si désagréable, si je n'y eusse été retenu par les bontés de Madame, & par des assurances de protection, de la bouche même de sa Majesté. Mais vous, qui vous empêche de vous mettre à couvert de la violence, en passant dans quelque Etat voisin? L'Angleterre & la Hollande ne vous offrent-elles pas un asyle? Cela est moins aisé, répartit-il,

ir e

e

e

à

1-

e.

es

12

8

é-

fis

Si

ın

,

es lé

ès

Te

38

la

S,

ns la

ın

1,

que vous ne vous l'imaginez. Le chemin n'est pas libre. D'ailleurs, puis-je quitter le Royaume sans un sou, & m'aller exposer avec ma famille à toutes les extrémités de la misere? Je suis ici trop observé, pour vendre mon bien secrettement. J'ai autant d'Espions de ma conduite, que j'ai d'amis & de domestiques. Nous entrâmes ainsi dans mille détails de considence & d'amitié: ce qui n'empêcha point que je n'eusse un œil toujours ouvert pour observer jusqu'aux moindres mouvemens de sa fille, & pour achever de me perdre par cette dangereuse vue.

On sait quelle différence un peu de familiarité met dans les manieres, & dans le tour d'une conversation. Nous arrivâmes à ce dégré presque tout d'un coup. Les quatres Dames, paroissant se régler sur l'air ouvert qu'elles voyoient sur le visage de Monsieur de R... & sur le mien, ne tarderent point à prendre, entre elles le ton qu'on prend quand on s'aime. Ce sut là que je recommençai à admirer les charmes de l'aimable Cécile: tel étoit le nom que je lui entendis donner par sa mere. Quoique sa douceur & sa modestie ne l'abandonnassent point, je reconnus sans peine

que le fond de son humeur étoit la gaieté & l'enjouement, & par un esset qui n'est propre qu'à l'amour, je ne trouvai plus rien de si charmant que ce caractere, moi qui n'avois eu de goût jusqu'alors que pour les manieres graves & sérieuses. Un sourire, un mot badin qui partoit d'elle, m'excitoit moi-même à la joye. Il me sembloit en la voyant, que mon sang circulât avec plus de liberté, que ma respiration sût plus facile, & qu'il y eût dans toutes les parties de mon corps une légereté que je n'avois pas même sentie dans ma premiere jeunesse.

Avec cela, je ne sentis nul desir de lui exprimer ce que je pensois d'elle, autrement que par des civilités générales. Je ne sais si elle avoit assez d'expérience pour entrer dans le sens de mes regards & de mon admiration. Pour moi, je n'en avois pas assez, dans ce qu'on appelle Galanterie, pour former méthodiquement le dessein de lui plaire. J'aimais, je le sentois avec complaisance; tel étoit peut-être le seule fruit que j'eusse pensé à retirer de ma passion. J'eusse cherché sans doute le plaisir de la voir & de l'entretenir souvent; mais il n'est pas certain que j'eusse jamais pris

r

d

9

ne ce oût ves lin me nt, de olus les que ma lui tres. Je ence ards , je u'on tho-J'aince; que Tion. de la ais il pris

la

la

fet

la liberté d'ouvrir la bouche pour prononcer devant elle le nom d'amour. Ce que je dis est si sincere, que malgré l'espece d'approbation que j'avois déja donnée à mes sentimens, je ne laissai point d'en faire un nouvel examen après son départ. Je calculai, en quelque sorte, ce que j'étois résolu d'accorder à mon cœur. J'irai, disois je, de deux jours l'un, chez Monsieur de R.. J'y passerai une partie de l'après-midi. J'y aurai la douceur de voir la charmante Cécile, d'y être auprès d'elle, & de l'entendre. Je recueillerai de sa vue & de son entretien de quoi m'occuper agréablement le jour que je passerai, sans elle. Telle étoit encore l'innocence de mes vues. En un mot, je ne me livrois si volontairement à l'amour, que pour le nourrir au fond de mon cœur, & lui faire prendre la place de ma tristesse. Mais comme il y étoit entré sans mon aveu, & que je n'avois commencé à raisonner si favo-, rablement pour lui que depuis qu'il en étoit le maître, j'aurois dû reconnoître au changement de mes idées, que j'étois déja sa dupe, & qu'il ne manqueroit point de me causer encore plus d'une illusion. Quoiqu'il en soit, j'ignore de quoi il m'eût rendu capable, si je n'eusse Tome III. Aa

fuivi que ses impressions, ou mes propres mouvemens; & j'ai cette consolation dans ma honte, qu'il en retombe une partie sur les conseils d'un autre.

Le I... revint le soir dans le dessein de passer la nuit chez moi. J'étois si content des événemens du jour, & mon humeur se trouvoit si changée, que j'avois révoqué à ma porte l'ordre que j'y avois donné la veille. Il fut reçu honnêtement; & je le vis entrer avec plaisir. Vous me trouverez, lui dis-je, tout différent de ce que j'étois hier. La joie qu'il en eut fit qu'il m'interrompit aussi-tôt. Je le vois à votre visage, me répondit-il, & j'en bénis le Ciel. Je me flatte que mes Livres & mes conseils y ont contribué de quelque chose. Vos Livres? repris-je naturellement, point du tout; ils m'ont si peu satisfait, que j'en ai abandonné la lecture. Mais si vous appellez l'inclination, que j'ai pour Cécile de R... un effet de vos conseils, j'avoue que je vous ai obligation, & que j'en ai déja tiré beaucoup de fruit. Je m'étendis alors sur les belles qualités de cette jeune personne, avec le plaisir qu'on sent à parler de ce qu'on aime; & regardant le J... comme une espèce de confident, je lui laissai voir à découvert

n

10

de

nt

ur

0-

ois

nt;

me

de

ent

e le

, &

mes

ibué

is-je

ont

onné

ncli-

... un

ie je

déja

endis

cette qu'on

egar-

e con-

ouvert

tout ce qui se passoit au fond de mon cœur. Après m'avoir écouté d'un air qui marquoit sa satisfaction, il me dit qu'il croyoit désormais ma guérison certaine; qu'il n'avoit jamais douté du succès de la méthode qu'il m'avoit proposée; qu'il eût été à désirer que je l'eusse exécutée dans toutes ses parties, que les fruits en eussent été plus parfaits; que la Religion sur-tout m'eut été d'un usage qui eût passé mes espérances & mon imagination.... Je l'interrompis à mon tour, pour lui dire que ce n'étoit point ma faute, si je n'avois pas goûté ce qu'il m'avoit offert sous le nom de Religion; que j'en avois lû quelque chose, & que je n'y avois rien trouvé dont mon esprit eût été satisfait. Il me fit là-dessus une réponse, qui ne me parût point alors si plaisante qu'elle m'a semblé depuis. Je conçois, me dit-il, ce qui vous rebute dans le petit Ouvrage que je vous ai mis entre les mains. Vous vous plaisez à raisonner. Il vous faut des preuves & des démonstrations. Mais savez vous que c'est prendre une mauvaise voie pour arriver à quelque chose de certain en matiere de Religion? Les plus grands esprits ne sont pas communément les meilleurs Chrétiens. La foi demande de la simplicité & Aa ii

de la soumission. Ecoutez, ajouta-t-il, je veux vous communiquer une réflexion que j'ai faite mille fois. Loin qu'un homme d'esprit doive se plaindre de ce que nous ne lui demandons que de la docilité, & que nous ne laissons rien à faire à sa raison, il devroit regarder notre méthode comme un avantage infini. En le délivrant de l'embarras de l'examen, elle lui laisse tout son loisir & toute sa liberté pour s'appliquer à des objets agréables. Si la connoissance de la Religion ne pouvoit s'acquérir qu'à force de raisonner, l'importance de la matiere demanderoit qu'on fût occupé de ce soin pendant toute la vie, & quelle triste occupation ne seroit-ce pas, que de pâlir continuellement sur la Bible & sur quantité de Livres obscurs? Voyez, tout ce qui est nécessaire pour le salut est renfermé dans le Livret que je vous ai donné. Un quart-d'heure de lecture en fait l'affaire. Avec cela vous entrez dans tous les droits de la Religion; vous en avez les grandes espérances, les motifs, les confolations: & yous avez ensuite tout votre tems de reste, pour vous livrer aux occupations les plus charmantes, & pour jouir honnêtement des plaisirs de la vie. Que pensez-vous de ma réflexion? Je me n

n

ce

la

à

re

in

n,

fa

ets

li-

de

ere

oin

Cui-

alir

an-

ce

en-

né.

af-

les

les

-HO

otre

ccu-

ouir

Que

me

contentai de lui dire, qu'il seroit trop long de l'examiner; mais que de la maniere dont j'étois fait, il ne dépendoit point de moi de croire ou de ne pas croire, & qu'il falloit que le consentement de ma raison fût emporté par des preuves. Eh bien, reprit-il, ce n'est pas ce qui nous manque; & je vous en promets qui vous satisferont. Mais cela ne presse point. Le principal étoit de guérir votre tristesse, & je suis ravi du moins que vous vous trouviez bien d'un des quatre moyens que je vous avois propofés. Il me demanda ensuite, si je ne lui permettois pas d'apprendre à Madame le succès de ses soins. Je n'eus pas de peine à reconnoître qu'il entroit plus de vanité, que de véritable zéle, dans l'entreprise qu'il avoit formée de me guérir, & que son but étoit de s'en faire un mérite auprès de Madame. Je consens, lui dis-je, que vous appreniez à la Princesse que je me trouve beauconp plus tranquile, & que je dois, si vous voulez, ce changement à vos bons offices. Je lui rendrai moi-même ce témoignage. Mais je ne veux point absolument qu'elle sache que l'amour y entre pour quelque chose. Il me promit une parfaite discrétion. Et comme je

ne lui apportai point d'autre raison pout l'engager au silence, que l'incertitude où j'étois encore, si le changement que j'éprouvois seroit de longue durée, il me donna agréablement sa parole qu'il le feroit, & qu'il sauroit persectionner

fon ouvrage.

Il ne s'y employa qu'avec trop d'ardeur; & ce qu'il se proposoit comme la perfection de son entreprise, devint bien funeste à l'aimable Cécile & à moimême. Dans la satisfaction qu'il eut de voir les commencemens répondre si bien à ses espérances, il ne se donna point la patience de demeurer la nuit chez moi, selon le dessein qu'il avoit en arrivant Il me quitta pour l'aller passer chez Monsieur de R... & sans s'expliquer sur les raisons de son départ, il m'assûra seulement, qu'il continueroit de travailler plus efficacement que je ne pensois à me rendre service. Je le pressai en vain de m'en apprendre davantage. Comptez, me dit-il en me quittant, sur mon zéle & sur ma discrécion. Le voyant partir avec cet air d'empressement, je me souvins de ce que j'avois entendu dire à Madame, que tous les gens de son espèce étoient un peu Comédiens. Il alla effectivement chez Monide lue il u'il ner are la vint noit de oien rt la noi, rant chez · fur Tûra trapenessai age. ant, 1. Le elleavois s les omé-Mon-

Tuc

sieur de R... Son projet, comme je le sçus peu après, étoit de me servir de Mercure, & de disposer le cœur de Cécile à m'aimer. Il s'y prit avec une adresse merveilleuse; car il étoit bien plus entendu à conduire une intrigue, qu'à traiter solidement un point de Religion. On fait avec quelle facilité une fille de seize ans se laisse séduire, lorsqu'on lui fait envisager les douceurs de l'amour, sur-tout si c'est une personne qu'elle respecte, & dont les confeils lui font faire la moitié du chemin; la nature ne tarde guères à faire le reste, Je fus surpris moi-même de trouver dès le lendemain dans Cécile des dispositions que mes soins n'avoient pas fait naître, & qui prévenoient même mes desirs. Je ne manquai point d'aller l'après-midi chez elle. Je la rencontrai dans les avenues de sa maison, où elle se promenoit seule avec le J .... Il est vrai que c'étoit vis-à-vis des fenêtres du logis; mais je ne laissai pas d'admirer l'empire que cet étrange homme avoit pris sur Monsieur & Madame de R.... car je ne pouvois douter qu'ils ne vissent à regret leur fille entre ses mains, & que ce ne fût la crainte qui les forcat à cette complaisance politique.

Aussi-tôt que j'eus apperçu Mademoiselle Cécile, je descendis de mon carrosse pour l'aborder. Comme je n'avois pas compris le sens des dernieres promesses du J.... j'étois fort éloigné d'avoir le moindre soupçon du sujet de leur entretien. Cependant la rougeur dont je remarquai que le visage de cette belle personne se couvrit à mon approche & l'air timide avec lequel elle tint les yeux baissés, me sirentjuger qu'elle étoit occupée du moins de quelque chose d'intéressant. J'allois lui faire des excuses de la liberté que je prenois d'interrompre sa conversation par ma présence. Le J... me prévint. C'est de vous, Monsieur, me dit-il, que j'avois l'honneur d'entretenir Mademoiselle Cecile. J'ai cru lui rendre service en lui faisant connoître votre mérite, & une partie des sentimens que vous avez pour elle. Je vous assûre que son cœur n'est pas capable d'ingratitude. Quoique je n'eusse point entendu ce compliment sans trouble, je me hâtai de répondre; que j'avois effectivement pour cette charmante Demoiselle les plus parfaits sentimens de l'estime & de l'admiration, & que je me croyois trop heureux de pouvoir lui en marquer la sincérité par mes services. Je suis allé plus ffe

pas

les

le

re-

re-

elle

8

eux

cu-

in-

de

pre

J ...

me

enir

dre

otre

que

que

ude.

1 ce

iâtai

nent

e les

k de

trop

er la

allé

plus

plus loin que vous, reprit le J .... j'ai trahi votre secret, & je lui ai promis de votre part quelque chose de plus que de l'estime. Une déclaration si nette augmenta la rougeur de Cécile, & me mit moi-même dans un extrême embarras. Mes réponses furent néanmoins aussi tendres que respectueuses. J'aimois avec ardeur. Je trouvai une douceur infinie à le dire; & n'ayant pû prévoir l'occasin que j'en avois, mon esprit & ma raison eurent moins de part que mon cœur à ce court entretien. L'arrivée de M. de R.. qui étoit sorti pour me joindre aussitôt qu'il avoit vû paroître mon carosse, ne laissa point à sa fille le tems de s'expliquer. Elle se remit de sa rougeur en voyant son Pere, nous entrâmes ensemble dans la maison.

Quand il m'eût été moins difficile de trouver le moyen de lui parler en particulier, je ne sçais si j'eusse pensé à le chercher dans l'émotion où je continuai d'être pendant tout l'après-midi. A peine eus-je le pouvoir de me rendre maître de mon attention, pour entendre M. de R.... & pour lui répondre. Le J.... me regardoit quelquesois en souriant, comme s'il se sût applaudi du service qu'il venoit de me rendre. Pour Cecile, je

Tome III. Bb

jugeois par son silence & sa timidité, que son embarras étoit à peu-près égal au mien. Elle paroissoit réveuse. Je remar. quai qu'elle portoit souvent la main au front, comme pour cacher ses yeux; mais ses doiges s'entr'ouvroient & laissoient passer ses regards. Elle les fixoit sur moi avec langueur, & lorsqu'elle appercevoit que les miens se tournoient sur elle je voyois ses doigts se fermer aussi-tôt pour me dérober un spectacle si charmant. Mon émotion redoubloit. Plus j'étois simple & naturel dans mes mouvemens, plus j'avois de facilité à comprendre ce tendre langage qui étoit dicté par la nature même, & plus je devois par conséquent y être sensible.

Cependant le plaisir que j'avois goûté ce jour-là chez M. de R... n'empêcha point que la démarche du J... ne me parut fort extraordinaire. Je le priai en fortant de venir passer la nuit chez moi, & je lui demandai quelque explication sur sa conduite. Il ne m'en donna point d'autre, que le désir qu'il avoit de me rendre tranquile & heureux. Il ajoûta que me connoissant plein d'honneur & de raison, il n'appréhendoit point que j'usasse mal de le victoire qu'il m'avoit fait obtenir sur le cœur ue

au

ar-

au

x ;

iif-

oit

elle

ent

ner

cle

oit.

nes

éà

toit

de-

oû.

cha

pa-

en

noi,

tion

nna

voit

. Il

non-

doit

oire

œus

de Mademoiselle Cécile : car elle vous aime deja; me dit-il, je lui ai fait de vousun portrait si aimable, & je vous ai représenté si tendre & si passionné pour elle, que j'ai vu son petit cœur s'enflammer peu à peu en m'écoutant. Je crois, ajouta-t-il, en me serrant la main, que c'est un petit trésor que ce cœur-là. Je me contentai de lui répondre froidement, que je lui avois beaucoup d'obligation de son zèle. Quelque vive que fût ma passion, elle ne m'avoit point encore fait oublier mon devoir; & quoique je n'osasse lui découvrir les raisons que j'avois de me contetenir dans certaines bornes, je me sentois obligé néanmoins de lui faire entendre qu'il y en avoit quelques-unes que je ne voulois point passer. Peutêtre fus-je le jouer de mon cœur, & ne m'expliquai - je point assez fortement; mais il est certain que ses officieuses inclinations n'en furent pas plus refroidies, & qu'il continua dans la sui; te à me servir avec le même soin auprès de Mademoiselle de R....

Je vêcus pendant quelques mois dans, cette douce yvresse qu'inspire l'amour, J'étois d'autant plus satisfait de moimeme, qu'en faisant un examen pres-

Bb ij

que continuel de toutes mes disposirions, je n'en découvrois pas une qui me patût blesser le devoir. Soit illusion, soit certitude, cette pensée même servoit presque autant que l'amour à me rendre tranquile. Il se passoit peu de jours sans que j'eusse le plaisir de voir Cécile. Tout ce qu'il y a d'empressé dans les services, de tendre dans les manieres, de délicat dans les soins & dans les petites préférences, je l'employois sans cesse, autant pour suivre le penchant de mon cœur, que pour nourrir dans le sien les sentimens favorables que je lui connoissois pour moi. Mais ce qu'on aura peine à croire, & ce qui me semble surprenant à moimême, il ne m'échappa point dans un si long espace une seule parole, qui marquât la moindre intelligence entre ma langue & mes sentimens. Je laissois tout faire à mes yeux & à mes soins extérieurs. C'étoit sans doute un effet de ces principes inviolables de vertu, qui avoient jetté des mon enfance des racines si profondes dans mon ame, qu'ils y agissoient comme naturellement, & sans avoir besoin même du secours de mes réflexions. Il ne m'en coûtoit rien pour demeurer dans cette réserve. Peutsi-

jui

lu-

ne

à

eu

de

m-

ans

ins

m-

vre

our

10-

101.

, &

101-

ın fi

nar-

ma

Juo

xté-

de

qui

s ra-

u'ils

t, &

s de

rien

eut-

être fus-je alors infiniment tendre, sans être accompagné de désirs ni d'espérance. Je ne doute point que Cécile ne fût étonnée de me voir garder un silence si respectueux, après l'explication que le J.... m'avoit procurée avec elle. Elle voyoit clairement que je l'adorois. Il ne m'étoit pas moins facile de reconnoître qu'elle étoit prévenue d'une inclination violente pour moi. Toute ma conduite devoit lui paroître une énigme très-embarassante. Je la voyois quelquefois rêver, en tenant ses yeux languissamment attachés sur moi, comme si elle eut cherché à découvrir ce qui lioit ma langue, & ce qui m'empêchoit d'exprimer ce que je trouvois tant de douceur à sentir.

Je continuois aussi de faire assiduement ma cour à Madame. Elle ne tarda point à s'appercevoir qu'il s'étoit fait un changement avantageux dans mon humeur. Mais si je lui confessai que je me trouvois l'esprit plus libre & plus tranquile, je lui en cachai la cause avec beaucoup de soin. J'abandonnai volontiers au J.... la gloire de m'avoir guéri par ses conseils. Cette Princesse n'étoit point tellement maitresse de son vilage, qu'on ne pur voir aisement

Bb iii

qu'elle avoit besoin elle-même de con-Iolation. Elle maigrissoit à vue d'œil. & l'on remarquoit depuis quelque tems qu'elle avoit perdu une parti de seschar. mes & de son enjouement. On se disoit à l'oreille, que c'étoit le dépit & la jalousie qui causoient cette altération, Il est certain qu'elle s'étoit cru aimée du Roi; & ce Prince s'étoit peut-être efforcé de l'en persuader. Il l'avoit vue pendant long-tems avec l'assiduité la plus constante. Leurs entretiens se fai-Soient toujours tête a tête. La médisance n'avoit pas manqué de donner un tour malin à tant d'entrevues secretes. Peut-être que la Princelle eût compté le bruit pour rien, si l'estet eût répondu à l'opinion du Public : mais la vérité s'étoit éclaircie tout d'un coup par l'évenement le plus imprévu & le plus mortifiant pour elle. Le Roi l'avoit fait servir d'ombre, pour cacher un autre amour. Il étoit passionné pour une de ses filles d'Honneur, qui se nommoit la Valliere. Cette passion s'étoit nourrie long-tems dans le secret. Mais, soit par la foiblesse de l'amant, soit par la vanité & l'ambition de la Maîtresse, elle avoit percé à la fin les voiles du mystere; & l'on fut extrêmement surpris )的eil, ms har. di-: & on, née. être vue la faianun tes. pté ndu rité l'éplus fait utre de noit ur-Soit r la le, du pris de voir une petite fille, qui étoit a peine née Demoiselle, placée en un moment à deux doigts du Trône. Une scene si éclarante, & dont le ridicule sembloit tomber en partie sur Madame, avoit piqué son ressentiment jusqu'à déranger son humeur & la santé. D'autres prétendoient néanmoins, que sa profonde tristesse venoit des sujets continuels de mécontentement qu'elle recevoit de Monsieur. Ce Prince vivoit très-mal avec elle. Par le plus bizarre de tous les caprices, il entretenoit publiquement plusieurs Maitresses, & il étoit jaloux en meme tems de la fidélité de son épouse. C'étoit tous les jours quelque plainte nouvelle; & souvent il en venoit à des reproches si amers & si outrageans, qu'il n'auroit pas traité un Page avec tant de dureté. Ces sortes de démêlés n'éclatoient guères au dehors, parce que le respect & l'affection de tous les Domestiques, les engageoit à la discrétion; mais ,e ne pouvois les ignorer, moi qui étois presque tous les jours à Saint-Cloud, & qui y étois moins regardé comme un Etranger, que comme un Officier de la maison. Je me souviens d'une avanture des plus extraordinaires en ce genre, Bbiv

& des plus chagrinantes pour cette malheureuse Princesse. Il arrivoit souvent à Monsieur de marcher à pied dans les rues de Paris, pour aller au logis de quelqu'une de ses Maitresses, en sortant de celui d'une autre. Il se déguisoit dans ces occasions sous un habit simple. A peine se faisoit-il suivre quelquefois d'un seul Valet de pied. Un jour qu'il passoit ainsi sur le Pont. neuf, il fut arrêté par quatre ou cinq Bourgeois qui étoient à demi yvres, & qui avoient été conduits dans cet endroit par un motif fort plaisant. En bûvant ensemble, ils étoient venus à parler de manieres extérieures, & de physionomie, l'un d'eux s'étoit fait fort de connoître à la premiere vue, & sur les seules apparences du visage & de la démarche, de quelle profession seroit le premier passant qui s'offriroit dans la rue. Cette-proposition avoit paru si finguliere aux autres, qu'ils avoient résolu d'en faire l'epreuve; & pour en tirer plus de plaisir, en y mêlant l'intérêt, ils étoient convenus entre eux d'une gageure de quelques pistoles. Au lieu de s'arrêter dans la rue voisme, ils choisirent le Pont-neuf, comme le théàtre le plus brillant. Malheureusement alnt ns gis en lélavre ed. nt. ng , & -115 En sà de ort fur de roit ans a si réen ineux Au , ils réàent

pour Madame, ils y arriverent au même moment que Monsieur. La chaleur du vin ne leur permit pas de garder beaucoup de mesures. Ils l'arrêterent, sans le reconnoître. Celui qui devoit juger l'ayant considéré un instant, & trouvant sans doute que les traits du visage, que Monsieur avoit assez délicats, ne convenoient à aucune profession mécanique, s'écria, pour sortir d'embarbarras, que ce n'étoit point un homme de métier, mais que c'étoit sûrement un Cocu. Les autres trouverent cette idée divertissante, & comme la décision dépendoit du passant, ils le presserent avec mille railleries d'avouer nertement s'il n'étoit pas vrai qu'il fût Cocu. Monsieur eut beaucoup de peine à se tirer de leurs mains. S'étant enfin sauvé, il fit sur cette avanture des réflexions plus sérieuses qu'elle ne méritoit. Il ne put s'imaginer qu'elle lui fût arrivée par hazard; & se persuadant qu'il avoit été reconnu, & que c'étoit une maniere d'avis qu'on lui avoit donné sur la conduite de Madame, il prit aussi-tôt le chemin de Saint-Cloud. J'étois au Château, lorsqu'il arriva, je ne faisois même que sortir du cabinet de la Princesse, que j'avois eu l'honneur

d'entretenir fort long-tems. L'air furieux avec lequel il entra dans les appartemens, fit juger à tout le monde qu'il étoit dans une mortelle colere. On se retira par respect: mais on ne laissa point d'entendre une partie de ses emportemens & de ses injures. Les Femmes de la Princesse la trouverent tou. te en larmes, après cette conversation violente qui avoit duré plus d'une heure. Toute la maison apprit du Valet même le détail de ce qui s'étoit pas. sé au Pont-neuf; mais on promit unanimement de l'ensevelir en silence. J'en omets quelques circonftances comiques, qui ne conviennent point à ma triste Histoire.

Quelle que fût la cause du chagrin qui dévoroit secrettement Madame, il n'eut poiut le pouvoir de diminuer sa douceur & sa bonté. Il lui inspiraséulement plus d'amour pour sa solitude de Saint-Cloud, & plus d'indissérence pour les plaisirs de la Cour. Elle n'alloit plus à Versailles, à moins que le devoir ou la bienséance ne l'y obligeassent indispensablement. Elle n'y demeuroit pas plus longtems que ne le demandoit le motif qui s'avoit conduit. Sa tendresse sembloit s'être aug-

e

n

[-

es

1-

1 -

11

1-

et

ſ.

a-

115

s,

le

in

il

*s*a

u-

de

ce

ıl-

le

af-

le-

'e

n-

5-

mentée pour ses Domestiques, & pour toutes les personnes qu'elle honoroit de son affection. J'en reçus alors mille témoignages dont le souvenir fait revivre tous les jours ma reconnoissance. Le sensible intérêt que je prenois à sa fanté & à son bonheur, m'inspira plusieurs fois la hardiesse de lui faire connoître que je m'appercevois de sa tristesse. Elle ne me répondoit que par quelques soupirs, qui marquoient un cœur malade & des plaies profondes. Mon respect arrêta toujours le désir que je sentois de la presser davantage. Mais ne pouvant me rendre aussi utile que je l'eusse souhaire à la consolation d'une si grande Princesse, je tachois d'y contribuer autant qu'il convenoit à la médiocrité de mes forces & de ma condition. J'étois auprès d'elle, aussi longtems que je croyois le pouvoir sans me rendre importun. J'allois presque rous les jours deux fois au Château; & i'y eusse passé les jours tout entiers, it je n'eusse appellé par un intérêt encore plus pressant à la Terre de M. de R... pour me soutenir moi-même, par la vue de la charmante Cécile.

un Domestique de Monsieur de R....

m'apporta un Billet de son Maître, par lequel cet honnête Gentilhomme me pressoit de la maniere la plus vive, & au nom de l'amitié, de me rendre incessamment chez lui. Surpris de ce stile extraordinaire, qui sembloit marquer un péril pressant, je ne perdis pas un moment pour le satisfaire. Je le troudai dans son cabinet, le visage consterné, & une Lettre à la main, qui paroissoit contenir la cause de sa douleur. Ah! Monsieur, me dit-il en m'appercevant, tout est perdu sans ressource. Voyez ce qu'on m'ecrit, & aidez-moi, s'il se peut, à sortir d'embarras. Je lus sa Lettre. Elle étoit d'un Gentilhomme Protestant de ses amis, qui lui faisoit la relation de quantité de nouvelles violences qu'on avoit exercées dans sa Province contre les Reformés. Il se plaignoit en particulier dans les termes les plus touchans, de ce qu'on lui avoit enlevé son fils & deux de ses filles, pour les faire élever dans des lieux qu'il ignoroit. Il ajoûtoit, que les malheurs qu'on éprouvoit dans les Provinces, se feroient bien-tôt sentir aux environs même de la Cour & de Paris; & qu'il étoit informé de bonne part, que le Roi n'attendoit que l'abjuration de M. de Tuar

ne

38

n-

ile

ıer

un

ou-

er-

pa-

ur.

er-

ce.

oi,

Je

m-

ai-

rel-

ans

life

nes

oit

our

no-

on

fe-

nê-

toit

at-

Tu-

renne, pour employer sans distinction la contrainte à l'égard de tous ceux qui refuseroient de suivre son exemple; que cette cérémonie se devoit faire dans quelques semaines; qu'il ne voyoit plus d'autre parti à choisir pour ceux qui vouloient demeurer fideles à leur Religion', que d'abandonner promptement le Royaume; & qu'il lui conseilloit de prendre des mesures, comme il faisoit lui-même, pour tirer secretement tout ce qu'il pourroit de son bien, & qu'il l'exhortoit sur-tout à mettre de bonne heure sa fille en sûreté, s'il ne vouloit être exposé comme lui au chagrin de la voir arracher d'entre ses bras.

Lorsque j'eus fini cette lecture, M. de R.... me dit: Ce n'est pas tout. Voici une Lettre de M de Turenne, qui m'est venue par le même ordinaire. Ayant l'honneur d'être aimé de lui, je l'ai consulté naturellement sur ma situation, sans craindre que cette grande ame prenne droit de son changement pour user mal de ma consiance. Lisez la réponse qu'il me fait. Je la lus. M de Turenne lui marquoit, avec beaucoup de franchise & d'amitié, les principaux motifs qui avoient produit sa conversion. Il l'exhortoit à l'imiter, pour l'in-

térêt de son salut, encore plus que pour celui de sa fortune, Mais s'il s'obstinoir à demeurer ferme dans sa Religion, il lui conseilloit de passer promptement en Hollande ou en Angleterre, avec tout ce qu'il pourroit recueillir de ses biens, parce qu'il prévoyoit le tems, disoit-il, où quantité de gens le voudroient sans le pouvoir. Je suis dans un trouble incroyable, reprit M. de R .... Je ne connois personne dans les pays voisins, à qui je puisse m'adresser pour obtenir un asyle. Je ne sais de quelle façon m'y prendre, pour me défaire secretement de mon bien. Je crains à tous momens qu'on ne m'enleve ma fille. Le péril est pressant, & je ne vois point de remede qui puisse être assez prompt, à moins que votre amitié, ajoûta-t-il, ne mouvre quelque voie qui m'est encore inconnue.

Je méditai un moment sur tout ce que je venois de lire & d'entendre. Je ne puis, lui dis-je ensin, vous être aussi utile que je le voudrois, pour vous procurer une retraite en Angleterre; car je m'imagine que c'est le principal service que vous attendez de moi. Tout Anglois que je suis je n'ai pas plus d'habitudes que vous dans ma Patrie. Mais T

t

il

It

10

,

1,

ns

1-

n-

à

un

Y

nr

ens

est

de

ins

ou-

in-

ce

Je

uffi

ro-

car

fer-

out

ha-

Mais

ce que je puis par moi-même, je l'obtiendrai peut-être par le secours de mes amis. Il ne faut rien espérer du côté de Saint-Cloud, pour une entreprise où la Religion est mêlée : les Courtisans sont de la Religion du Prince. Mais j'ai un ami qui pourra vous servir s'il le veur, & je compte qu'il le voudra. C'est Mylord Clarendon. Quoiqu'il ait perdu les bonnes graces du Roi, il a ses parens & ses liaisons en Angleterre. D'ailleurs étant à Rouen, comme je le sais de luimême, par une Lettre que j'en reçus il y a quelques jours, il peut vous ménager facilement les moyens de passer la mer sur le premier vaisseau qui partira pour Londres. Je lui écrirai par le premier ordinaire. J'accepte vos offres, me répondit M. de R.... Mais pendant que vous lui écrirez & que vous attendrez sa réponse, on m'enlevera ma fille. Eh bien, repris-je, si vous craignez quelque chose pour elle, vous pouvez la faire partir d'avance pour Rouen. Mylord Clarendon la recevra volontiers, j'en suis sûr; elle y sera agréablement avec son épouse, jusqu'à ce que vous puissiez la rejoindre, après avoir mis ordre à vos affaires. Cette ouverture plut extrêmement à

M. de R.... Il en examina de nouveau toutes les circonstances, & voici le plan qu'il forma lui-même pour l'exécution. Observé comme je suis, me dit-il, je ne puis faire prendre le chemin de Rouen à ma fille, sans qu'on s'apperçoive de son départ, & qu'on m'accuse par conséquent de l'avoir fait évader. Il faudroit donner à sa fuite un tour propre à me justifier, & à écarter tous les soupcons. Vous pourriez, continua-t-il, la venir prendre la nuit dans votre carosse, & la conduire droit à Rouen. Vous profiteriez de l'obcurité pour lui faire faire bien du chemin avant le jour, de sorte qu'on ignoreroit absolument quelle route elle auroit prise. Je ferai semblant le lendemain d'apprendre son évasion avec surprise & avec douleur, & je paroîtrai même persuadé qu'elle s'est laissé enlever par quelque amant. Si mes surveillans se défient de la vérité, ils n'en auront du moins nulle preuve, & ils auront encore moins de lumieres sur la retraite que vous voulez bien me procurer. Il n'y a qu'une difficulté dans ce projet, ajoûta-t-il, c'est pour vousmême, qui vous exposerez peut-être à quelque chose de fâcheux, en me rendant service avec tant de zéle. Je l'as**fûrai** 

r

au

lan

on. , je

ien

de

onau-

pre up-

, la

ffe,

oro-

aire

orte

count le

avec

îtrai

nle-

veil-

au-

au-

ir la

pro-

ns ce

ous-

tre à

ren-

l'af-

**fûrai** 

surai que cette crainte ne m'arrêtoit pas. Mon dessein, lui dis-je, n'est pas de vivre éternellement en France. J'ai même des affaires qui m'appellent nécessairement en Angleterre, & je ne me propose point de demeurer ici long-tems après vous. Ce qui pourroit m'arriver de plus fâcheux, si l'on venoit à découvrir la part que j'aurois à l'évasion de votre famille, seroit d'être obligé de

précipiter aussi mon départ.

Tout étoit sincere dans le discours que je tenois à M. de R.... & j'étois si occupé de l'envie de finir son embarras, que je ne fis pas même attention d'abord à la peine que j'allois me préparer, en contribuant à l'éloignement de Mademoiselle Cécile. Cette réflexion me vint ensuite à l'esprit; mais je trouvai de quoi la supporter patiemment, dans la pensée que je ne tarderois pas moi-même à passer en Angleterre. Mylord Terwill étoit retourné à Londrés. J'étois résolu depuis quelque tems de faire ce voyage, pour terminer tout ce qui regardoit la succession de mes enfans. Je conçus en général, dans le moment même que je parlois à M. de R.... qu'il pourroit m'arriver de prendre cette occasion pour quitter entierement la France, & que

Tome, III.

je n'en aurois par conséquent que plus de satisfaction & de liberté auprès de ce que j'aimois, lorsque nous serions tous ensemble dans ma Patrie. Je lui promis donc avec beaucoup d'ardeur & de sincérité d'être chez lui avec mon carolle, & un petit nombre de gens de confiance, vers le tems de la nuit où je croirois pouvoir m'approcher de sa maison sans être entendu.

Je le quittai, pour lui laisser le tems de prendre les mesures nécessaires avec son épouse & sa fille, & pour aller prendre aussi les miennes. Madame Lallin, & ma belle-Sœur même, ne furent point informées de mon dessein. Elles étoient accourumées à me voir partir souvent sans les avertir, pour aller soit à Saint-Cloud, soit à Paris, où il m'étoit arrivé quelquefois de passer la nuit. Je ne mis dans ma confidence que Drink, qui étoit devenu l'Intendant de mes affaires, mon Cocher & deux Laquais. J'ordonnai secretement à Drink de partir à cheval avant la nuit, sous le prétexte qu'il lui plairoit d'inventer, & de se trouver vers minuit auprès de la maison de M. de R... Pour moi, j'attendis que l'obscurité fût venue, pour prendre le chemin de Paris. Je ne suivis cette route

lys

ce

ous mis

fin-

fle,

lan-

rois

ems

avec

ren-

1,84

oint

ient

vent

rrive

mis

qui

ires, don-

chequ'il

uver e M.

obf-

che-

oute

qu'autant qu'il falloit pour donner le change aux Habitans de quelque cabanes voisines; & lorsque je crus n'être apperçu de personne; je donnai ordie à mon Cocher de s'arrêter dans quelque endroit écarté, jusqu'au tems dont j'étois convenu avec M. de R.....

Je sens trembler ma main, en commençant le recit d'une des plus funestes avantures de ma vie. Funeste, je ne dis point par ses circonstances tragiques, puisque la violence n'y eut point de part, & que le trifte accident qui vint. à sa suite, ne peut être rapporté qu'au cours de la nature, ou à des causes qu'il n'est point au pouvoir des hommes de prévoir & d'empêcher; mais par le naufrage presque entier de mon honneur & de ma vertu. Il n'y eut qu'un miracle du Ciel, qui pût me sauver si près du précipice. En vain voudrois-je en attribuer l'honneur à ma raison; un Lecteur éclairé sentira bien que je méritois de périr; & que sans un secours surnaturel, la foiblesse qui m'avoir conduit au danger, ne se seroit point changée en force, pour empêcher du moins la consomma. tion de ma ruine.

L'heure de m'approcher de la maison de M. de R... étant arrivée, je gagnai

Ccij

auffi-tot son avenue, & je trouvai Drink qui y étoit à m'attendre. Nous n'y fûmes pas long-tems sans voir paroître trois personnes qui sortoient sans bruit de la maison, à la lumiere d'une petite lanterne, & qui furent à nous en un instant. C'étoit Monsieur & Madame de R.... avec leur fille. Ils me la mirent entre les mains, après l'avoir embrassée mille fois. Je leur promis de leur donner de mes nouvelles des que nous serions à Rouen, ce qui ne pouvoit gueres tarder plus long-tems que deux jours, suivant le dessein que j'avois de marcher avec beaucoup de diligence. La crainte d'être apperçus par quelque Domestique, rendit nos adieux très-courts. Je ne fis que renouveller à M. de R.... les assûrances de la bonté & de la générosité de Mylord Clarendon; & pour ce qui regardoit les dangers de la route, je lui protestai que ma vie même ne seroit point épargnée pour la sûreté de son aimable fille; & que de sout côté par consequent il devoit être sans inquiétude.

Nous nous mîmes en chemin aussitôt. J'avois eu soin de prendre une bougie allumée dans le carrosse. Cécile gardoit le silence, & paroissoit rêveuse auink fûître ruit tite un ame miemde que ouque j'adipar ieux erà onté rendanma pour e de être

usibougarauprès de moi. Je lui en fis d'abord quelques reproches; mais malgré tous les tendres sentimens qui s'élevoient dans mon cœur, je ne commençai à l'entretenir que de choses communes & indifférentes. Elle me répondoit de tems en tems par quelques paroles. J'affectois de ne la pas regarder fixement; ce qui n'empêchoit point que je n'observasse quelquefois la douceur de ses beaux yeux, & que je ne sentisse une émotion extraordinaire, lorsqu'il m'arrivoit de rencontrer ses regards. Je baissois la vue aussi-tôt, & je faisois un effort pour me remettre; mais j'étois trop proche d'elle, pour résister long-tems au subtil poison qu'elle lançoit par mille endroits tout à la fois dans mon ame. Le son seul de sa voix m'attendrissoit à un point inexprimable. Qu'étoit-ce de la toucher, comme je faisois dans le mouvement continuel du carrosse, de respirer le même air dans le petit espace où nous étions : hélas! de ne voit & de ne sentir qu'elle? Tous les feux de l'amour couloient dans mes veines au lieu de sang. L'agitation qu'ils me causoient me rendit capable encore quelque tems de soutenir la conversation, mais se consumant, si j'ose par-

mêt

d

ler ainsi, par leur propre ardeur, ils se changerent peu à peu dans une langueur pélante & mélancolique, qui fut suivie d'une profonde rêverie. Je commençai à considérer tout autrement que je n'avois fait jusqu'alors, que celle que je trouvois tant de douceur à voir & à entretenir, je la conduisois à Rouen, pour l'y laisser, & peut être pour ne la revoir jamais. Je ne l'aurai donc plus pour charmer mes peines, & pour me faire passer les plus doux momens de ma vie! Toutes mes douleurs vont renaître, car c'est elle qui les a fait finir. S'il m'est permis de l'aimer, dois-je consentir à la perdre? O Dieu! comment vivrai-je sans elle, & que vaisje devenir, quand je ne l'aurai plus? En faisant ces réflexions, dans lesquelles j'étois comme entierement absorbé, il m'échappoit des soupirs dont je ne m'appercevois pas. Cécile les entendoit. Son cœur n'étoit pas moins tendre que le mien. Elle ne pouvoit douter que ce ne fûr elle qui causat le désordre où elle me voyoit. Elle eut à combattre sa timidité, pour me témoigner par quelques mots la peine qu'elle avoit de ma tristesse. Mais enfin son inclination l'emporta. Je ne sais, Monsieur, me dit elle, ce qui vous a rendu tout d'un coup si mélancolique. Aurois-je le malheur d'en être cause ? Cette question, & le ton de sa voix, me firent tourner la tête vers-elle. Je rencontrai ses yeux, où je crus lire des marques si tendres d'inquiétude, qu'elles acheverent de me perdre. Je pris une de ses mains, sans faire attention que je la prenois; & la serrant entre les miennes: Ah! Cécile, lui dis-je quel reproche me faites-vous? Votre présence ne me causera jamais que du bonheur & de la joye. Mais que je crains qu'il n'en soit bien autrement de votre absence! Je ne la supporterai pas longtems sans mourir.

Elle étoit jeune, & sans expérience. L'amour dans le même moment lui saisoit sentir, comme à moi, tout ce qu'il
a de plus doux & de plus séduisant.
D'où eût-elle pû tirer des armes pour
se désendre, tandis que je n'en trouvois moi-même ni dans mon honneur,
ni dans ma raison, & que je ne pensois
pas même les y chercher? Elle sut charmée de m'entendre parler pour la premiere sois sur un ton qui flattoit tous
ses désirs; & soit par un mouvement
libre, soit par un transport involontaire, elle me sit une réponse qui ne

VO

qu

qu

m

B

gi

P

11

fe

marquoit pas moins de passion que de simplicité & d'innocence. Si vous regardez, me dit-elle, mon absence comme un si grand mal, pourquoi voulezvous me quitter? Quand on aime quelque chose, il me semble qu'il y a tant de plaisit à être auprès de ce que l'on aime! Mais je ne suis pas sûre que vous m'aimiez, ajoûta-t-elle, en me regardant timidement, car vous ne me l'avez jamais dit. Il faut que je fasse l'aveu de toute ma foiblesse; cette courte réponse me fit éprouver ce que je n'avois point encore senti; un mouvement plus vif & plus délicieux mille fois que tous les plaisirs que j'avois reçus de l'amour dans l'espace entier de ma vie. Aujourd'hui que ce souvenir me fait honte, je cherche en vain dans ce petit nombre de paroles ce qui put alors me causer tant d'émotion. Etoit-ce leur ingénuité, qui ne pouvoit marquer qu'une tendresse extrême dans une jeune personne, que je connoissois d'ailleurs pleine d'esprit & de vivacité? Étoitce le son d'une voix charmante, dont l'impression se joignoit à celle qui étoit déja répandue dans tous mes sens? On plutôt, n'étoit-ce pas uniquement la disposirion de mon cœur, qui se trouvoit voit flatté au dernier point par l'assurance d'être aimé, & qui triomphoit en quelque sorte de se voir offrir un bonheur

qu'il n'eût peut être ofé désirer.

Quoiqu'il en soit, je ne consultat plus que lui, pour adresser à Cécile mille expressions tendres & passionnées. Elle paroissoit charmée de les entendre. Bientôt elle me fit connoître qu'elle craignoit d'être aussi sensible que moi aux peines de l'absence. Je lui dis que mon dessein n'étoit pas qu'elles fussent éternelles, ni même aussi longues qu'elle sembloit le craindre; en un mot, que j'étois résolu de quitter la France avec son pere, & que nous passerions tous ensemble en Angleterre. Elle fut fort satisfaite de cette résolution. Cependant, en examinant le tems à peu près où je pourrois la réjoindre, il ne paroisfoit pas vrai-semblable que M. de R... pût terminer ses affaires en moins de deux ou trois mois. Autant de siécles pour la belle Cécile, & pour moi-même. Ce fut elle qui m'ouvrit la premiere, une voie qu'elle crut propre à les abreger. Il me semble, me dit-elle, que vous eussiez pû me faire éviter le voyage de Rouen, si vous eussiez proposé à mon pere de me prendre chez vous, pour y Tome III.

être avec vos Dames, jusqu'à ce que ses affaires fusient terminées. Je pouvois y vivre avec autant de secret & de sûreté qu'à Rouen, & nous serions partis tous en même tems pour l'Angleterre. Quoique cette pensee ne me fût pas nouvelle, & que je l'eusse même rejettée, lorsqu'elle m'étoit venue à l'esprit avant notre départ, parce qu'il ne m'avoit pas paru que Cécile pût être mieux cachée que chez son pere, je la trouvai néanmoins toute différente, lorsqu'elle me fut ainsi proposée par elle-même. J'y sis reflexion de nouveau, & si je ne me persuadai pas plus qu'auparavant que ma maison fût pour elle un asyle assuré, je m'imaginai que je pouvois lui en procurer un dans le bâtiment qui éroit au milieu de mon parc, & dans lequel il me seroit facile de la tenir aussi cachée que je le souhaiterois. Je n'ose dire que ce fut la sagesse qui m'inspira cette idée. L'amour, le désir d'être sans cesse auprès de Cécile, furent sans doute les seuls guides de qui je pris conseil. Après avoir en le pouvoir de se faire écouter, ils eurent bientôt celui de se faire suivre. Je sis part à Cécile de ma réflexion. Elle la trouva admirable. Quel malheur, me dit elle, que yous n'ayez

poir ttob picl me rai con PFO ajo poi de voi flat fur tar me libo éto fen No pro me loi VO

ré

qu

qu

hir

point eu cette pensée plutôt! Mais est-il trop tard, reprit-elle? Qui nous empeche de retourner? Mon pere sera charme de m'avoir si proche de lui. Je pourrai le voir tous les jours. Je ne serai connue que de ceux que vous jugerez à propos de mettre dans le secret. Elle ajoûta plusieurs choses que je n'écoutai, point, tant j'étois occupé moi même de cette nouvelle ouverture. J'y trouvois quelque chose de si doux & de si flatteur pour mes inclinations que j'étois surpris effectivement d'y avoir peusé si tard. Tous les mouvemens de mon cœur me portoient à prendre ce parti, sans délibérer davantage. Cependant, lorsqu'il étoit question de me déterminer, je me sentois comme arrêté par une espece de crainte dont je ne découvrois pas la cause, & ce qui produisoit ma reverie, Notre carosse avançoit toujours avec diligence. Cécile me voyant méditer profondément, reprit la parole, pour me dire, qu'il étoit inutile d'aller plus loin, si ce que je lui avois proposé pouvoit s'exécuter. Je fus embarassé à lui répondre, & sans pouvoir démêler ce qui me rendoit incertain, je lui fis quelques objections contre mes propres defirs. Elle les combattit; & reflechissant

po

qu

je

qu

po

la

àl

la

ne

CE

0

9

n

C

b

V

fe

d

n

d

fur le désagrément qu'elle alloit avoir de se trouver seule à Rouen parmi des Etrangers, elle se plaignit de ce qu'indépendamment même de ma tendresse pour elle, qui devoit me faire souhaiter qu'elle demeurât avec moi, c'étoit lui marquer bien peu de complaisance, que de balancer à lui accorder ce qu'elle désiroit.

Je cédai à ses instances ou plutôt à mon aveugle penchant. Je donnai ordre au Cocher de retourner fur ses pas, & de nous conduire à la petite porte de mon parc, par laquelle nous pouvions nous rendre au bâtiment solitaire, sans être apperçus. J'étois charmé de notre retour. Je le témoignai à Cécile, de la maniere la plus tendre. Elle y répondit de même. Cependant, j'étois troublé en même - tems par un sentiment secret, qui sembloit toujours me reprocher cette démarche. Je me persuadai, pour me rendre tranquile, qu'il ne venoit que du péril où Cécile seroit peut-être encore exposée, quelques précautions que je pusse prendre pour la dérober aux yeux de tout le monde. Ce fut pour suivre cette pensée, que je résolus de ne faire connoître le lieu de sa retraite qu'à son pere, & de le laisser même ignorer à ma Belle-Sœur & à ma Niéce. Et pour donner mieux le change à ceux qui pourroient peut-être apprendre que j'étois sorti de ma maison la nuit même que Mademoiselle de R.... passeroit pour avoir été enlevée, je pris encore la résolution d'envoyer mon équipage à Paris, aussi tôt que nous aurions gagné la petite porte du parc, avec ordre de ne revenir que le lendemain au soir. De cette maniere, dis-je à Cécile, quand on me soupçonneroit d'avoir eu quelque part à votre fuite, on ne s'imaginera pas du moins que je vous tienne cachée dans ma maison. Elle approuva beaucoup tout cet arrangement.

Je ne sais si parmi mes Lecteurs, il s'en trouvera quelqu'un d'assez clairvoyant pour pénétrer ici dans les motifs secrets qui me faisoient agir, & pour y découvrir ce que j'ignorois alors moimême, ou du moins ce qu'une aveugle & fatale passion m'ôtoit la volonté d'appercevoir. Je l'ai reconnu depuis, avec une confusion qui a peut-être diminué le mérite de mon repentir; mais je me sens porté à le confesser ici par une espece de justice, qui me fait regarder cette confession comme un châtiment. Sagesse, étude, vertu, hélas!

Dd iij

de quoi servez-vous pour défendre contre les plus honteux excès, un cœur qui s'abandonne à lui-même, & qui perd le soin de régler ses desirs? Ma vue fecrette dans toutes les précautions mystérieuses que je prenois pour cacher Cécile, cette vue criminelle que l'amour déguisoit, n'éroit que de m'assurer le plaifir d'être seul avec elle, & peutêtre de profiter de sa foiblesse pour lui ravir l'innocence. J'étois bien éloigné de le reconnoître; l'on trouvera même, fi l'on y fait attention, que la prudence eut du m'inspirer bien d'autres mesures, si j'en eusse voulu de dessein formé, à l'innocence de Cécile : car quelle apparence de pouvoir dérober long-tems un tel désordre, je ne dis pas seulement à ma famille, mais à M. de R .... lui-même & à son épouse? Je venois me placer sous leurs yeux. Mais c'est ce qui prouve encore mieux le terrible aveuglement des passions. Mon cœur tendoit sourdement à satisfaire tous ses desirs: arrêté néanmoins, & comme effrayé par un reste de vertu & d'honneur, il eût désavoué cette coupable intention, si je lui eusse demandé compre de ses sentimens; & dans une disposition si obscure & si equivoque, il

dre du &

po ch

arrivoit que je n'étois capable de prendre, ni de justes mesures pour me conduire avec sagesse, ni des mesures claires & assurées pour me porter ouvertement vers le crime.

Aussi-tôt que nous etimes gagné la porte de mon parc, je fis partir sur le champ l'équipage pour Paris; & comme j'avois dessein de rentrer chez moi dans mon carrosse, par la porte ordinaire, je donnai ordre au Cocher de m'attendre à son retour de Paris, dans un endroit écarré, où je me proposois de l'aller joindre à pied. Je ne retins que Drink pour me fervir, Je le sis marcher avant moi vers le bâtiment du parc, pour y préparer de la lumiere. Il est certain que s'il ne se fût rien glissé de crimine! dans mes desirs, mon premier soin ausoit dû être de faire avertir M. de R ... de notre retour, & du changement de nos résolutions. Mais cette réflexion ne me vint pas même à l'esprit, en arrivant au parc. L'obscurité étoit encore fort épaisse. Mes gens étant partis avec le carrosse, & Drink en chemin vers le bâtiment, je me trouvai seul à marcher doucement avec la maitresse de mon cœur. Rien ne pouvoit marquer mieux fa tendresse pour moi, & la certitude Dd iv

éto

ava

afir

lor

pa

re

de

Pa

01

n

V

qu'elle avoit de la mienne, que la tranquilité & la satissaction avec laquelle elle alloit à mon côté, en s'appuyant sur mon bras. L'amour n'a point d'expressions passionnées, que je ne lui adressasse, & qu'elle ne parut écouter avec plaisir. Nous gagnames ainsi le bâtiment. Drink avoit déja prépaté ce qui était nécessaire pour nous recevoir. Quoiqu'il n'y cût point de grosses provisions dans cette petite retraite, on y pouvoit trouver en tout tems de quoi servir une légere collation. Elle fut prête en un moment. Voilà, dis-je à la belle Cécile, l'asyle que vous vous êtes choisi. L'empire du monde, si j'en étois le maître, seroit bientôt dans vos belles mains, comme celui de ce petit appartement; & vous savez bien, ajoûtai-je, en lui montrant mon cœur, où vous régnez encore plus souverainement. En effet, j'étois comme enchanté de la voir. L'émotion de la marche, & les avantures de la nuit, lui donnoient un air si fin & si brillant, que je me rassafiois aussi peu d'admiration que d'amour. Elle s'appercevoit avec plaisir de cet effet de ces charmes; & ses yeux me disoient, qu'elle étoit tendre, autant que les miens lui apprenoient qu'elle étoit belle. Comme la nuit étoit fort avancée, je crus devoir renvoyer Drink, afin qu'il ne fût apperçu de personne, lorsqu'il sortiroit du parc à cheval. Etant parti seul de la maison, il pouvoit y reparoître sans moi. Je lui recommandai de faire semblant d'ignorer si j'étois à Paris où à Saint Cloud; & je lui donnai ordre d'apporter le matin, au lieu où nous étions, les commodités qui pouvoient être nécessaires à Cécile. Il se retira. Je demeurai seul avec cette aimable sille.

Je le répete, ce n'éroit point par un dessein claire & réfléchi de me trouver avec elle, que je m'étois défait ainst successivement de tous mes Domestiques. On voit que leur départ n'étoit pas tout-à-fait sans raison, & que justques-là tout avoit été conduit fort naturellement. Cependant, il n'est que trop vrai que mon cœur se promettoit quelque chose, à mesure que les témoins de mes actions s'écartoient. Drink n'ent pas plutôt tourné le dos pour soriir de l'appartement, que je me sentis extraordinairement ému. Les regards de Cécile que je rencontrai, & qui s'attacherent un moment sur les miens, acheverent de mettre tout mon

Ju

CI

1

sang en mouvement. Je baissai les yeux : & je demeurai quelque tems sans parler, comme si je me fusse occupé à admirer ses mains. Mais au fond, je me sentois si troublé, qu'étant dans une espece de contrainte, & ne pouvant y retrouver assez de force pour lever la vue je n'eus point d'autre parti à prendre pour me remettre, que de quitter la table où nous étions encore assis, & de faire quelques tours dans la salle. Cécile gardoit le silence & sembloit attendre comment j'ouvrirois la conversation. Je remarquai qu'elle jettoit quelquefois les yeux sur moi, & qu'elle les baissoit aussi-tôt. Mon embarras ne failoit qu'augmenter. Mon cœur sembloit se détacher pour aller à elle. J'aurois souhaité d'êrre à ses genoux; cependant je n'osois m'y mettre. A peine olois-je m'approcher du côté où elle étoit assise.

A la fin, craignant qu'elle ne fut inquiette de me voir dans cet état, je fis un effort pour m'asseoir auprès d'elle. Elle tourna alors la tête vers moi; & souriant d'un air un peu sorcé, elle me demanda doucement, si j'avois quelque sujet de chagrin Je ne pus me désendre de saisir une de ses mains. Du chagrin,

Elle m'écoutoit. Je lisois sur son visage, qu'elle étoit pénétrée de tendresse & de joie. Je jouissois en quelque sorte de ses plaisirs & des miens. Dans un moment si tendre, que pouvoit-elle me refuser? Nos desirs étoient les mêmes; le cri de l'honneur & de la vertu n'étoit plus assez fort pour se faire entendre. J'imprimois mille baisers ardens sur sa main, & je ne sentois pas qu'ils sussent repoussés. Qui pourra se le persuader? Ce sur dans cet instant même où son innogence & la mienne étoient comme expirent

rantes, que j'appercus toute la profondeur du précipice où j'allois tomber; & j'ignore encore si ce sut en saveur de Cécile ou de moi, qu'il plut au Ciel de me secourir par le plus inesperé de tous les miracles.

Cécile étoit assez passionnée, pour aller bien loin au-delà de son devoir; mais comme elle avoit reçu une éducation des plus sages, & qu'il étoit impossible, même à l'amour, d'en esfacer tout d'un coup les traces, elle eut sans doute besoin, comme moi, de se faire un peu d'illusion pour calmer les remords qui pouvoient troubler ses plaisirs. Elle comprit qu'étant seule avec moi, il n'y avoir plus de bornes où notre tendresse pût s'arrêter. Elle-même peut-être ne s'en proposoit plus. Cependant, un reste de modestie, qui demandoit à se couvrir d'un prétexte, fit qu'elle retira tout d'un coup ses mains d'entre les miennes. Ciel! que fais-je, me dit-elle? & comment suis-je foible jusqu'à ce point! Me promettez-vous du moins de m'épouser? Cette question, quoique prononcée d'un air tendre & languissant, me sit frémir avant même que d'avoir pensé à ma réponse. Je demeurai en silence. Elle s'apperçut de mon

embarras. O Dieu! s'écria-t-elle en soupirant, vous balancez! Mon trouble augmentoit tellement, que ne pouvant ni la regarder ni lui répondre, je repris une de ses mains, que je tâchai de retenir & de serrer malgré elle. Elle la retira, & voyant que je continuois de me taire, quoiqu'elle eût renouvellé sa demande,

elle cessa aussi de parler.

Nous demeurâmes ainsi l'un & l'autre dans la situation la plus étrange qui fût jamais. Mille pensées se présenterent à mon esprit en un moment, mais avec tant de confusion, que je n'en pouvois démêler une. Je n'osois même lever les yeux pour les porter sur ceux de Cécile, & pour regler ce que j'avois à lui dire sur ce qu'elle m'y laisseroit appercevoir. Le charme qui m'avoit aveuglé depuis que je l'avois reçûe des mains de son pere, sembloit se rompre. Sans sentir la moindre diminution d'amour, je sentis mourir tous mes desirs. L'honneur & le respect reprirent tout leur empire sur ma passion; & ce changement m'ayant rendu l'esprit beaucoup plus libre, je fus saisi d'un véritable effroi, en me représentant tout ce qui venoit d'arriver. Ce fut alors que songeant bien moins aux raisons que j'avois de compter sur la tendresse de Cécile, qu'à la crainte que je conçus tout d'un coup de perdre Ion estime, je me hazardai à tourner la vue sur elle, pour découvrir quelque chose de ses sentimens. Elle me parut d'une tristesse extrême; & quoiqu'elle eût les yeux fermés, & qu'elle tînt la rête panchée sur le dos de sa chaise, je crus remarquer quelques larmes qui couloient le long de ses joues. Je ne résistai point à ce spectacle. Mon premier mouvement fut de me jetter à ses genoux. J'ignore quel tour l'amour eût fait prendre à mes expressions: mais la triste Cécile me prévint. Ah! taissez-moi, s'écria-t-elle, en tournant la tête pour éviter mes regards; je ne dois plus vous voir ni vous entendre; vous m'avez trompée. Hélas! il ne vous en coûtoit guères, ajoûta-t-elle, en redoublant ses pleurs : je suis une malheureuse, qui devrois mourir de honte. Ce reproche me pénétra jusqu'au fond du cœur. Je lui jurai avec les sermens les plus saints, que rien n'étoit si tendre & si sincere que mon amour, & je priai le Ciel de me punir, si j'avois jamais eu dessein de la tromper. Ces assûrances parurent la rendre plus tranquile. Elle me demanda avec beaucoup de douceur, pourquoi je

n la

n

resulois donc de l'épouser, & si j'avois eu que qu'autre vûe, lorsque je lui avois fair entendre que je l'aimois. Elle me dit que son pere même, qui s'étoit apperçu depuis long-tems que j'avois de l'inclination pour elle, étoit persuadé que je la lui demanderois pour épouse; qu'il s'y attendoit; que le J .... l'en avoit affuré plus d'une fois; que c'étoit cette raison, autant que la confiance qu'il avoit dans mon amitié & ma probité, qui l'avoit porté à la remettre avec tant de confiance entre mes mains; qu'il lui avoit recommandé avant son départ de me regarder comme un homme qui pourroit être un jour son époux, & de se conduire avec moi d'une maniere qui pût lui attirer de plus en plus mon estime; qu'elle reconnoissoit, à la vérité, qu'elle avoit mal suivi ce conseil; que s'étant laissée persuader trop malheureusement de ma tendresse, elle n'avoit point en la force de me cacher la sienne, & qu'elle avoit manqué à son devoir, en me donnant des témoignages trop libres & trop naturels de ce qu'elle sentoit pour moi : mais qu'après avoir entendu parler si avantageusement de mon caractere par son pere & par le J .... & après m'avoir étudié elle-même assez

d

long-tems pour se croire assûrée de la bonté & de la droiture de mon cœur, elle n'auroit jamais cru que je pusse lui faire un crime de m'aimer trop, & de me le laisser voir peut-être avec trop de franchise & de simplicité. Elle ajoûta, en versant encore quelques larmes, que toute jeune qu'elle étoit, elle ne pouvoit s'y tromper; & qu'il auroit fallu que je fuse le plus méchant de tous les hommes, si quelque autre raison avoit pû m'arrêter, après avoir commencé d'agir

comme j'avois fait avec elle.

Ce discours, qu'elle prononça avec une grace admirable, &, ce qui me touchoit encore plus, avec un air d'ingénuité, qui me faisoit assez connoître que ce qu'il y avoit même de fin & d'ingénieux, venoit du fond naturel de son esprit, beaucoup plus que de son expérience & de son adresse, fit sur moi une impression qu'il me seroit impossible de représenter. Soit désespoir de me voir exclus pour jamais de prétendre à la possession d'une personne si charmante, soit honte de l'avoir trompée en effet, par la fausse idée que je lui avois donné lieu de concevoir de mes intentions; soit raison, soit transport, je ne pus m'empêcher de lui faire le seul aveu, par par lequel je crus pouvoir me justifier. Je n'y arrivai pourtant que par divers détours. Belle Cécile! lui dis-je, en embrassant ses genoux, le Ciel est rémoin qu'il n'y eut jamais de passion si sincere & si parfaite que la mienne. Mon cœur est trop pénétré de vos charmes. Il vous aime plus qu'on n'a jamais aimé. Oh! que ne peut-il s'ouvrir devant vous ? Oh! charmante Cécile, que vous y verriez d'amour! Non, non, vous ne pouvez vous y tromper. Il vous adore. Il sent que le bonheur d'être à vous est le bien suprême. Il me feroit préférer la qualité de votre époux à toutes les fortunes du monde.... Elle m'interrompit, & prenant ces dernieres paroles dans le sens favorable à ses desirs, elle me dit, en me tendant la main avec un souris tendre, & un air déja consolé: Que vous êtes cruel, de m'avoir fait payer cette explication si chere! Sa réponse ne fit qu'augmenter mon transport. Je refusai sa main, & je l'interrompis à mon tour. Haissez-moi, lui dis-je, ne me regardez plus qu'avec horreur... Ou plutôt, plaignez mon malheureux fort. Hélas! chere Cécile, je ne puis être à vous. Je suis marié.

L'étonnement où cette déclaration Tome III. Ee la jetta, peut mieux s'imaginer que se décrire. Je la crus prête à tomber évanouie entre mes bras. Elle fut quelque tems à me regarder avec des yeux si égarés, qu'ils ne fignificient rien; & quelque attention que j'apportasse à l'observer, je ne pus rien conclure de ses mouvemens ni de ses regards. Enfin, elle sortit de cette funeste reverie; mais ce fut pour verser deux ruisseaux de larmes, & pour proférer les plaintes les plus touchantes. Je fus d'abord épargné. Elle parut oublier que j'étois toujours à genoux auprès d'elle ; & sa douleur se tournant sur elle-même, elle se reprocha amérement l'imprudence de sa conduite. Je suis perdue, s'écria-t-elle mille fois; je suis deshonorée sans retour. Ses pleurs & ses soupirs l'empêchoient pour un moment de parler; & puis elle recommençoit à crier avec une nouvelle violence, gu'elle étoit une misérable, qu'elle alloit être la honte de sa famille, & le jouet de toutes les personnes de sa connoissance.

Comme je lui avois fait l'aveu de mon mariage, presque sans réslexion, & que j'étois moi-même dans un trouble extraordinaire, je ne sçavois de quelle maniere je devois me conduire

pour calmer cette premiere furie. Je ne me serois point attendu d'ailleurs au cours que je voyois prendre à son ressentiment; & si j'eusse cru devoir appréhender quelque, éclat après la confession que je venois de lui faire, je me serois imaginé que c'eût été sur moi que ses premiers transports fussent tombés Je la regardois d'un air si consterné, qu'elle y eut lû ma justification, si elle eût été capable de faire attention à quelque chose. Mais de quelque motif que vînt l'affectation, avec laquelle elle évitoit de me voir, elle persistoit constamment à ne pas tourner les yeux fur moi. Je pris néanmoins la hardiefse d'ouvrir la bouche, pour lui représenter que ses plaintes étoient sans fondement, & qu'il ne lui étoit rien arrivé, dont elle eût quelque réproche ou quelque deshonneur à craindre. Elle ne me laissa point le tems d'achever. Ellese leva avec plus de promptitude que je n'en eus pour l'arrêter; & elle s'éloigna de moi avec une espèce d'horreur, en me donnant mille noms durs & odieux.

Un emportement si vif me faisant comprendre qu'elle étoit furieusement irritée, je craignis qu'elle ne sorsit malgré moi de l'appartement, & qu'elle ne s'égarât dans le parc, où elle pourroit être apperçue de mes gens. Le jour commençoit à paroître. J'euse éré au désespoir qu'une scene si fâcheuse eût été connue de quelqu'un. J'avois à ménager tout à la fois son honneur & le mien. Cette pensée servit à me faire faire un effort pour rappeller toute la liberté de ma raison. Je courus à la porte du bâtiment, avant qu'elle eût pensé à sortir. Je la fermai avec soin. Je retournai ensuite vers elle, & quoique je la visse affecter de se cacher entierement le visage lorsque j'approchai, je m'assis auprès d'elle. Ses larmes continuoient de couler, mais elle gardoit un si profond silence, que j'en étois allarmé, après l'avoir vu dans une si violente agitation. Cependant lorsque je l'eus conjuré dans les termes les plus respectueux, de se donner un moment la peine de m'entendre, elle consentit à me prêter quelque attention. Je commençai par la rassurer sur son honneur, auquel elle m'avoit paru sensible. Je lui fis voir que rien ne nous empêchoit d'exécuter le plan que nous avions formé en venant à ma maison. Aussi tôt que Drink sera de retour, nous pourrons, DE MR. CLEVELAND. 333

lui dis-je, faire avertir M. votre pere que vous êtes ici, & votre réputation sera à couvert, des que vous y serez avec sa connoissance & son aveu. Bien plus, continuai-je, je ne veux point qu'il sache lui-même que j'ai passé une partie de la nuit seul avec vous. Mon dessein n'étoit pas de mettre ma Belle-Sœur & ma Nièce dans notre confidence, mais je change de sentiment aujourd'hui. Je leur ferai dire de se rendre ici, avant même que M. de R.... soit averti. S'il vient ce matin pour vous voir, il vous trouvera avec elles; & ni lui ni personne n'aura jamais le moindre soupçon de ce qui s'est passé ici entre nous. Vous devez donc être tranquile, ajoutai-je, avec un profond soupir. Hélas! Mademoiselle, vous devez Pêtre; votre honneur & votre repos sont ici en sûreté. Comptez même que vous y aurez un troisième avantage, pour lequel vous ne m'avez pas marqué moins d'empressement ; c'est d'être délivrée de ma présence, qui vous est devenue tout d'un coup h odieuse, que vous m'avez cru digne des noms de scélérat & de perfide. Le Ciel, qui connoit mon cœur, fait bien que je ne le méritai jamais. Ce que je mérite effectivement, c'est le nom du plus malheureux de tous les hommes. Mais il ne vous a pas plû de faire la moindre distinction entre l'infortune & le crime.

Je me tus, après avoir prononcé ces dernières paroles du ton le plus triste & le plus douloureux. Je m'attendois qu'elle diroit quelques mots pour y répondre. Elle n'ouvrit la bouche que pour faire passage à quelques soupirs. Je vis seulement ses yeux s'attacher deux ou trois fois sur moi, & se fermer presque aussi-tôt. Ce silence m'étoit mille tois plus pernicieux, que ne l'eussent pû être ses injures & ses outrages. Je la confidérois avec une attention qui renouvelloit toutes les plaies de mon cœur, & qui détruisoit ce peu de liberté que mes efforts venoient de rendre à ma raison. Loin d'alterer seschar mes, il sembloit que la douleur & les larmes n'eussent fait que lui prêter de nouvelles graces. Je me consumois en la regardant; & ma passion, qui s'étoit accrue à l'excès par tous les incidens de cette nuit, ne me paroissoit plus capable ni de bornes ni de mesures. Je ne fus plus le maître d'un mouvement qui me fit écrier : O Dieu! faut-il que je sois hai de Cécile! Mérive m

ex fic

di

e

tois-je sa haine, par la plus forte preuve que j'aie pû lui donner de mon estime & de mon amour? Cette courte exclamation parut faire plus d'impresfion fur elle, que n'avoit fait un plus long discours. Elle se tourna tout d'un coup vers moi, & soit qu'elle eût medité en silence ce qu'elle alloit me dite; soit qu'elle eût été comme réveillée par les quatre mots qui m'étoient échappes, elle me tint ce discours, qui me donna plus d'admiration que jamais pour les qualités de son cœur & de son esprit. Voilà une exclamation bien obscure. me dit-elle, & qui ne laisse pas de piquer beaucoup ma curiosité. Elle augmente l'embarras où j'étois à votre égard au moment que vous l'avez faire. Je rappellois, Monsieur, tout ce que j'ai vu de vous, depuis que vous êtes lié d'amitié avec mon pere ; je le rapprochois de ce qui est arrivée cerre nuit. Il me semble que j'apperçois dans votre personne & dans votre conduite les plus étranges contrariétés; vous me feriez plaisir de m'aider à les accorder. Je ne vous le cacherai pas, continua-t-elde, avec une apparence de tranquilité dont je la croyois fort éloignée; j'ai pris mon parti par rapport à vous. S'il

est vrai que vous ayez eu dessein de tromper mon pere, par les apparences de l'honneur & de la probité, & moi par celles de la sincérité & de la tendreffe, je vois en vous non-seulement un perfide & un scélérat, mais un monstre abominable, avec lequel nous ne devons plus entretenir le moindre commerce. Si vous êtes tel que nous avons cru, comment me le ferez-vous comprendre, lorsque vous me confessez vous-même que vous êtes marié, & que je vous ai vu néanmoins employer les sermens & les protestations les plus faintes, pour me persuader de votre amour; c'est-à-dire, pour séduire mon innocence, & me faire oublier mon devoir? Hélas! je l'avoue à ma honte, je me livrois au penchant de mon cœur, & je m'applaudiffois d'avoir un amant tel que vous. Est il possible que vous soyez un perfide? Vous paroiffiez a aimable & fi tendre, ajouta-t-elle, en recommencant à pleurer. Faut il que je vous haifse, après vous avoir aimé si long-tems! Dites-moi donc ce qu'il faut que je pense de vous, car il est impossible que je vive, fi vous m'avez voulu tromper, J'ouvrois la bouche pour lui répondre. Elle m'interrompit, pour me . dire

I

dire, que je ne devois point espérer de lui en imposer par des fables; que si elle avoit été assez simple pour se flatter d'être aimée, parce qu'elle n'avoit eu jusqu'alors nulle raison d'en douter, elle me désioit désormais de lui en faire accroire; & que mes artifices ne serviroient qu'à redoubler son

mépris & sa haine.

Si j'étois enchanté de la voir, je l'étois encore plus de l'entendre. Je n'avois jamais eu avec elle de conversation assez sérieuse, pour connoître tout le fond de son esprit, de sorte que le fruit de cette malheureuse avanture ne pouvoit être que d'augmenter mon désespoir, en me faisant découvrir en elle une infinité de nouveaux charmes, & en m'ôtant l'espérance d'en recueillir même le plaisir innocent de les admirer, qui étoit le seul que je m'étois d'abord proposé. Je ne voyois que trop, que de quelque maniere que je pusse répondre à des interrogations si précises, il ne m'étoit pas possible de me justifier assez pour la satisfaire. Je n'étois pas capable d'ailleurs de chercher des tours spécieux pour la tromper. Il eût fallu pour ma justification, qu'elle eût pû lire dans mon cœur. Elle y eût Tome III.

vû que s'il m'étoit échappé quelque toiblesse, le fond du moins en étoit droit, & tel sans doute qu'elle sembloit le désirer pour me rendre son estime. Peut-être l'eût elle compris sans cela, si elle eût fait attention que c'étoit volontairement que je lui avois déclaré mon mariage, & dans un moment où elle pouvoit bien juger que je ne lui eulle point fait cet aveu, si j'eusse été aussi méchant qu'elle paroissoit le croire. J'allois la prier de faire cette reflexion, ne voyant rien de plus solide à lui apporter pour ma défense. Mais comme j'avois été extrêmement touché de ce qu'elle m'avoit dit, & que j'avois médité pendant quelque moment ma réponse, elle prit mon silence pour l'embarras d'un homme qui se sent coupable, & qui est confondu par les justes reproches qu'il mérite. Elle se leva dans cette pensée. Je la priai en vain d'arrêter. Son indignation paroissoit dans tous ses mouvemens. Elle me dit qu'elle ne vouloit plus ni commerce avec moi, ni asyle dans ma maison, & qu'elle alloit apprendre à son pere mes noirceurs & mes infamies.

q

tr

ne

CI

q

m

m

m

no

tê

VI

P

m

ge

te

lu

ju

di

m

Po

te

de

8

to

Je ne m'arrête à ce détail, que pour montrer par mon exemple, à quel exces de trouble les passions peuvent nous conduire. Je fus fi émû de son action, que la voyant déja proche de la porte, & moi trop éloigné pour l'empêcher de sortir, je tirai mon épée avec un transport, que toutes mes expressions ne representeroient jamais, & déchité encore plus par la crainte de la perdre, que par celle du deshonneur dont elle me menagoit, je m'écriai que j'allois me percer le cœur, si elle sortoit sans m'entendre. Le ton funeste dont je prononçai ces paroles, lui fit tourner la tête, au moment qu'elle achevoit d'ouvrir la porte. Elle fut si effrayée de ma posture, qu'elle demeura comme immobile à me regarder. Je me jettai à genoux dans le lieu même où j'étois,& tendant les bras vers elle : O Cécile! lui dis-je, écoutez - moi; je vous conjure de m'écouter. Apprenez l'histoire du plus malheureux homme qui fût jamais. Je suis coupable; je ne prétends point me justifier: mais je veux exciter votre compassion, Je vous demande en grace de m'entendre un moment, & je meurs fi vous me le refusez. Elle étoit trop sensible, pour n'être pas touchée du tour naturel de mes prieres. Après avoir balancé quelque tems, Ff ii

elle repoussa doucement la porte, & elle s'assir sur la chaise la plus voisine. Vous voulez m'essirayer, me dit-elle, & je devrois ne l'être guères, après avoir connu tous vos artifices. Mais voyons ce que vous avez de si important à m'apprendre. Je me rapprochai d'elle; & l'amour, qui venoit de me rendre comme surieux & insensé, me rendit alors indiscret, en me faisant révéler ce que j'avois résolu de cacher pendant toute ma vie. Hélas! lui disje, daignez donc m'écouter, & voyez si c'est votre haine que je mérite!

Je commençai par lui apprendre qui j'étois, avec une partie des tristes circonstances de ma premiere jeunesse. Je lui racontai ensuite ce qu'on a vu de plus attendrissant jusqu'ici dans mon Histoire, pour la conduite au malheureux dénouement de l'infidélité de mon épouse, Quand le sujet eût été moins triste, la disposition où j'étois n'eût pû manquer de rendre ma narration infiniment touchante. Elle m'écouta d'abord avec plus de curiofité que d'émotion; mais à me sure que les évenemens se dévelopoient, je remarquai qu'elle paroissoit s'inté resser & s'attendrir. Elle changeoit que lquefois de couleur. Souvent elle se remuoit sur sa chaise, comme si elle eût cherché une posture nouvelle, où elle pût trouver encore plus de satisfaction à m'entendre. Je voyois par le mouvemeut de son sein, que la respiration étoit agitée, & qu'elle se changeoit quelquefois en soupirs. Ce n'étoit rien néanmoins, en comparaison de ce qu'elle paroissoit sentir, lorsque je lui représentois mes agitations intérieures, & mes combats en faveur de la vertu, ou contre la douleur. Ses yeux s'attachoient alors sur moi; tous les mouvemens de son ame se peignoient sur son visage; il sembloit qu'elle éprouvat tout ce que je lui racontois. Enfin, j'arrivai à cette malheureuse partie de mes avantures, à laquelle elle devoit prendre le plus d'intérêt. Je ne lui avois pas déguisé les excellentes qualités de mon épouse, ni la tendresse infinie que j'avois eu pour elle. Ainsi je lui confessai que, j'avois ressenti en la perdant, tout ce que la douleur & le désespoir ont de plus amer. Je lui fis une peinture si vive de l'excès de mes peines, que je vis ses yeux se couvrir de larmes, & quoiqu'elle tâchât de me les cacher, en les essuyant avec soin, il en retome Ff iii

boit presque aussi-tôt malgré elle. Je finis mon récit. Voilà, lui dis-je, quel a toujours été ce cœur, que vous accusez d'artifice & de perfidie. Je le crovois guéri de l'amour, & en proie pour jamais à la triftesse. Mais de même qu'il n'a pû celser d'être droit & sincere, il ne sauroit cesser non plus d'être tendre. Je vous ai vu , belle Cécile. J'ai pris plus d'amour dans vos beaux yeux, que je n'en avois jamais senti. Le charme de votre présence à dissipé toutes mes douleurs. Délicieuse passion! Hélas! elle eur suffi pour rendre le reste de ma vie heureux & tranquile. Mes désirs n'alloient pas plus loin. Je n'ai jamais perdu de vue l'obstacle invincible qui doit les arrêter. Vous savez dans quelle retenue je les ai toujours conservé. Mais est-il étonnant que j'aie marqué un peu moins de modération, lorsque j'ai pû joindre au plaisir de vous adorer, celui d'être aimé de vous, de l'apprendre de votre bouche, & d'en recevoir mille tendres assurances? Ah! trouverez-vous des hommes qui soient capables de la perfection de la sagesse, dans l'excès du bonheur? D'ailleurs, souvenez-vous en: ai-je abusé de vos bontés, jusqu'à méAi je balancé à vous découvrir les malheureux lieus qui m'empêchoient d'être à vous? Vous ai-je laissé dans une erreur qui puisse m'être reprochée? Non, non, j'ai suivi les rigoureuses loix de l'honneur & de la versu. Je me suis fait une violence qui mérite bien moins votre haine que votre estime &

votre compassion.

Ma narration avoit duré presque une heure. L'agitation où j'avois été auparavant, & celle même que j'avois sentie dans un discours si long & si passionné, me jetterent dans le dernier épuisement. Cécile s'en apperçut. Elle en témoigna de l'inquiétude; ce fut la premiere marque à laquelle je reconnus qu'il s'étoit fait quelque changement dans ses dispositions. Je suivis aussi-tôt le conseil qu'elle me donna, de prendre quelque chose pour me remettre. Je revins auprès d'elle, mais le cœur si triste & l'air si consterné, que je n'avois peut-être jamais paru plus abattu dans mes plus grands malheurs. Quoique je sentisse le prix de l'inquiétude obligeante qu'elle avoit témoignée, je n'osois encore lever les yeux fur les siens. J'étois timide & tremblant aux pieds d'une fille de seize ans; comme si jeusse attendu d'elle l'Arrêt qui devoit enfin décider de ma destinée. Elle avoit trop de pénétration pour ne pas découvrir à mon air une partie de ce qui se passoit dans mon ame. Rien ne se démêle si facilement que les allures de la sincérité, même sans le secours de l'expérience. Ma paix étoit déja faite avec elle; & s'il lui restoit quelque autre sentiment que celui de la joie, je n'en étois pas plus l'objet quelle-même; c'està dire, qu'elle s'affligeoit pour elle & pour moi, de l'impossibilité qu'il y avoit pour tous deux, d'être jamais l'un à l'autre. Cependant, elle ne me fit point connoître ce qu'elle pensoit là-dessus. Elle se contenta de prendre un visage plus serein, & de recommencer à m'entretenir avec sa douceur ordinaire. Elle me fit diverses questions sur les qualités de mon épouse, sur la cause de son inconstance, sur le lieu de sa retraite, & sur les sentimens que je conservois pour elle. Toutes mes réponles furent finceres. Notre conversation ne roula point sur autre chose, jusqu'à l'heure, que j'avois marquée à Drink pour revenir.

Ce fut elle-même qui lui ordonna d'avertir en secret ma Belle-Sœur & ma Niéce, qu'elle étoit au parc avec moi, & que nous les y attendions avec impatience. Elle lui recommanda le silence, à l'égard de toutes les autres personnes de ma maison. Vous reviendrez aussitôt, ajoûta-t-elle, j'ai quelque chose de plus à vous ordonner. Drink se tourna vers moi pour me demander aussi mes ordres, & voyant que je ne lui en donnois aucun, il sortit aussi-tôt pour exécuter ceux de Cécile. Il dut être surpris de mon silence; car je ne prononçai pas un seul mot devant lui. Il sembloit que tout ce qui venoit d'arriver eût donné quelque autorité sur moi à Cécile, & qu'elle eu pris l'air, aussi naturellement que je prenois celui de la soumission & de l'obéissance. J'étois debout. Elle me dit de m'asseoir. Mon chapeau & mon épée étoient à terre; elle me dit de les prendre & de les mettre en ordre, afin que ma Sœur ne pût se défier de rien. Il est vrai qu'il n'y avoit ni fierté ni hauteur dans le ton avec lequel elle me faisoit éxécuter ainsi ses volontés. C'étoit le ton d'une personne qui est sûre d'être aimée, qui aime encore, & qui n'ose le dire; mais qui souhaite qu'on le pense & qui n'est pas fâchée qu'on l'apperçoive. Pour moi, j'obéissois par honte, si j'ose parler ainsi, autant que par ardeur & par simplicité d'amour. Ma condition

eı

d'homme marié me paroissoit si humiliante, que je croyois Cécile en droit de me faire acheter à toutes sortes de prix le bonheur d'être soussert auprès d'elle. Elle ne pouvoit me faire porter de chaînes qui me parussent trop pesantes. Tel étoit l'excès de ma soiblesse. J'étois le jouet de l'amour & de mon propre cœur.

Ma Belle-Sœur & ma Niéce étant arrivées, elles furent fort surprises d'apprendre de Cécile les raisons qui l'obligeoient à se venir cacher pour quelque tems dans mon parc. Elles lui promirent de lui tenir compagnie sans cesse, & de ne tien épargner pour lui faire éviter l'ennui. Nous reglames, que pour tromper mes Domestiques, ma belle-Sœur & sa fille fendroient d'avoit besoin pendant quelque tems de l'air du Parc, & qu'elles feroient transporter un lit dans le bâtiment; ce qui suffiroit avec celui qui y étoit déja. Il leur étoit facile de s'y faire apporter leur nourriture, sans donner lieu aux soupcons. Drink, & les deux Laquais qui étoient à Paris avec mon équipage, pouvoient être employés seuls à cet office; & j'étois si accoutumé moimême à me faire servir à manger dans cet endroit, que cela ne devoit point paroître extraordinaire. Toutes les autres commodités pouvoient leur être fournies avec la même facilité. Le seul embarras étoit de déguiser long-tems ce mystere à Madame Lallin. Il n'y avoit point de prétexte qui pût dispen. ma Belle-Sœur de la recevoir lorsqu'elle viendroit la visiter. Nous conclûmes qu'il falloit absolument lui communiquer notre secret. Je n'y trouvois point d'autre difficulté, que la différence des Religions, & le scrupule qu'elle pourroit se faire de contribuer à receler une Hérétique. Mais je lui crus affez de raison pour prendre la chose dans le meilleur sens. Je ne voyois point d'ailleurs qu'il fûr nécessaire de lui apprendre le véritable motif qui faisoit cacher Cécile. Nous résolumes de lui dire seulement que M. de R.... m'avoit prié de la tenir en secret chez moi, dans la crainte qu'elle ne fût enlevée & de lui faire entendre que la cause de cette crainte n'étoit qu'une intrigue d'amour. On se perd quelquefois à force de précautions. Un aveu sincere nous eût mieux réussi, avec une femme du caractere de Madame Lallin, que le détour & l'artifice; il l'eût engagé à la discrétion par honneur; au lieu que n'étant point sur ses gardes, parce qu'on ne lui avoit rien confié sous le secret; elle fit imprudemment à Cécile plus de mal que nous n'en eussions pû craindre en la mettant tout-à-fait dans notre confidence.

Nous la fimes venir sur le champ, de peur que le délai ne lui parût couvrir quelque mystere. Elle n'apprit de nous, que ce que nous étions convenus de lui dire. Cécile fit ensuite partir Drink, pour aller informer son pere qu'elle étoit moins éloignée de lui qu'il ne s'imaginoit. Nous attendîmes son retour, avant que de prendre un peu de sommeil. J'en avois bescin plus que personne, dans le désordre où étoient encore tous mes sens. Drink revint. Il nous rapporta que M. de R.... suivant la résolution que nous avions prise ensemble, publioit qu'on lui avoit enlevé sa fille, & qu'il affectoit même de la faire chercher de tout côtes. Il ajouta, qu'il avoit fort approuvé le changement de notre projet; & qu'il viendroit me remercier aussi-tôt qu'il le pourroit, de l'amitié que j'avois pour lui & pour Cécile. Cette aimable fille rougit à ce difcours, & je sus encore plus déconcerté qu'elle. Heureusement, je m'étois retiré à part avec elle, pour entendre le rapport de Drink. Mais prévoyant que dans la suite j'aurois rarement le bonheur de anii un fait noi de de & ble

l'en

la cé je d v

m

l'entretenir en particulier, je me sentis animé par sa rougeur à lui parler avec un peu plus de hardiesse que je n'avois fait une heure auparavant. Sans prononcer le nom d'amour, je la conjurai de se souvenir qu'elle avoit le pouvoir de me rendre content ou malheureux, & que la mort étoit bien moins horrible pour moi que sa haine. Le ton de ma voix étoit aussi triste que mon visage. Elle me regarda quelques momens sans répondre, comme si elle eût balance à me faire cette faveur. Cependant, je vis tout d'un coup ses yeux s'attendrir; & je fus surpris que baissant la tête vers moi, elle me dit: Pauvre infortuné, que je vous plains! Elle s'arrêta ensuite un moment: Mais je veux vous le dire, reprit-elle, s'il est vrai que vous m'aimiez, vous pouviez encore être heureux. Elle me quitta aussi-tôt, pour réjoindre les autres Dames.

Je ne me trouvai point assez tranquile pour la suivre. Mon trouble est éclaté trop visiblement aux yeux des autres, je voulois du moins le tenir caché. Je sortis du bâtiment, comme si je n'eusse point eu d'autre dessein que de lui laisser la liberté de se reposer; & ne me souciant point d'êttre apperçu de mes Domestiques, depuis que ma belle.

COL

l'ai

l'a

qu

no

ve

YT

po

q

n

l'a

fi

je

Sœur & Madame Lallin savoient mon retour, je m'enfonçai dans le parc pour m'y livrer à mes reveries. Mes premieres reflexions ne tomberent point, comme autrefois, sur les maladies de mon cœur, ni sur le désordre de ma raison. Quoique je ne pusse me dérober la vûe & le sentiment du triste état où j'étois réduit, j'affectois d'en éloigner mon attention Je me défendois même de cette pensée avec une espece de crainte. Il sembloit que le remords & la honte tournassent autour de moi, pour chercher l'entrée dans mon ame, & que je fisse des efforts continuels pour les repousser. Que dirai-je? Mes maux m'étoient chers. J'étois parvenu à ce point d'aveuglement, où l'on craint moins le poison que le remede.

Ce qui m'occupa donc uniquement fut l'obscurité des dernieres paroles de Cécile, & le sens de cette tendre marque de compassion qu'elle m'avoit donnée en me quittant. Je m'efforçai en vain d'y démêler quelque chose. Qu'elle eût encore de l'inclination pour moi, je ne pouvois en douter. J'en étois sûr. L'amour ne se trompe jamais. Mais après ce qui s'étoit passé la nuit, je ne trouvai pas la moindre vraisemblance dans cet espoir de bonheur qu'elle avoit voulu

m'inspirer. Si je l'aimois, je pouvois encore être heureux. Ah! c'est peu que de l'aimer, disois-je, elle sait bien que je l'adore. Mais si nous avons reconnu qu'il ne convient ni à elle ni à moi de nous rendre heureux aux dépens de la vertu & de l'honneur, quelle voie m'ouvrira t-elle pour le devenir? Il n'y en a point, C'est un espoir impossible. Si j'ai quelque bonheur à attendre d'elle, ce ne peut être que celui de la voir & de l'aimer. Bornons-nous-y. Je ne m'en suis pas proposé d'autre. Hélas! ajoutaije, il est vrai que je devois me tenir dans ces bornes; mais y suis-je encore? Et si je ne m'en suis que trop écarté, me serat-il facile à présent d'y revenir ? En effet, cette malheureuse nuit avoit cause une révolution incroyable dans le fond même de mon caractere. Il faut que le corps ait un étrange pouvoir sur nos ames! Depuis que j'avois touché les mains de Cécile, que j'avois été seul avec elle, que je m'étois enyvré, pour ainsi dire, de son haleine, & qu'elle m'avoit pénétré de ses regards, je sentois hors de sa présence une vive inquiétude, comme il arrive lorsqu'on se trouve dans un état violent. Je croyois m'appercevoir à tous momens, qu'il me manquoit une partie nécessaire de moi-même. J'étois

porté vers elle par quelque chose de plus fort que les mouvemens de lasympathie, & d'aussi invincible que tout ce qu'on raconte des enchantemens. Sa vue ne pouvoit donc plus être qu'un foible soulagement pour ma passion. Il me falloit, pour être heureux, la posséder comme mon bien & mon trésor. Je ne pouvois l'espérer; & par consequent l'amour, sur lequel j'avois formé de si douces espérances de consolation & de bonheur, ne pouvoit servir désormais qu'à me rendre

encore plus misérable.

Je pris quelques heures de sommeil, après cette inutile méditation. Le soir je me rendis à Saint-Cloud, pour souhaiter un heureux voyage à Madame, qui devoit partir le lendemain avec le Roi & toute la Cour. Le prétexte de ce voyage étoit de visiter les villes frontieres de Flandre; mais on prétendoit qu'il cachoit de plus grands desseins, & que la résolution de porter la guerre en Hollande, étoit déjà formée. Il importoit à la France que l'Angleterre prît parti pour elle, ou du moins qu'elle demeu. rât tranquille, pendant que l'armée Françoise seroit occupée contre les Hollandois. Madame, qui étoit tendrement aimée du Roi Charles, pouvoit réussir mieux que personne à le mettre dans

ces

Lo

en

dr

de

rei

m

m

CO

m

m

VO

Je

en

ca

les

ur

m

re

da

eu

8

J.

VE

fa

n

p

ces dispositions; & l'on sut bien-tôt que Louis XIV n'avoit point eu d'autre vue en la pressant de l'accompagner en Flandre. Elle avoit même promis à ce Prince de passer en Angleterre, pour y conferer plus facilement avec son frere. Sans me découvrir le fond de ce projet, elle me fit entendre qu'elle souhaitoit beaucoup que le Roi lui permit de passer la mer, & qu'elle en avoit l'espérance. Elle me demanda ensuite si je voulois être du voyage. Je me trouvai dans l'embarras. Je l'eusse souhaité pour l'intérêt de mes enfans, ne pouvant guere espérer d'occasion plus favorable pour lever toutes les difficultés qu'ils pourroient trouver un jour à rentrer dans leur héritage; mais l'on sait par quelle raison j'étois retenu. Je fus obligé d'apporter à Madame quelques excuses vagues, qu'elle eut la bonté d'accepter.

En sortant de chez elle, je rendis une visite à M. de R.... Je le trouvai chez lui, & je sûs très-sâché d'y trouver aussi le J.... qui étoit venu sur le bruit de l'enlevement de sa fille, pour le consoler de sa perte. Ce zélé Consolateur, qui connoissoit une partie de mes sentimens pour Cécile, me dit d'abord à l'oreille, qu'il me croyoit aussi affligé que M. de R.... & qu'il se proposoit de me rendre

Tome III. Gg

a

t

i

a

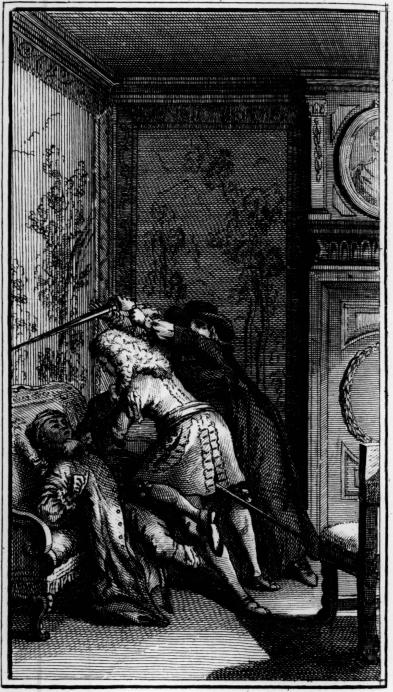
t

r

S

le même office qu'à ce Gentilhomme. Je le priai que ce fut du moins un autre Jour. Loin de se rebuter de l'air froid avec lequel je lui fis cette priere, il me répondit, qu'il étoit venu de Paris dans le dessein d'aller passer la nuit chez moi, & qu'il s'assuroit que je ne refuserois point de l'y recevoir. Son obstination me chagrina. N'étant nullement disposé à m'ennuyer une partie de la nuit dans sa conversation, & comptant de trouver Cécile & les autres Dames en état de me recevoir dans leur appartement à mon retour, je lui fis connoître assez nettement que sa visite me seroit importune ce jour-là. Il étoit fin & clairvoyant. Je n'ai jamais douté qu'il n'eût entrevu dès ce moment une partie des raisons qui lui attiroient mon refus, & que ce ne soit sur ce fondement qu'il trama une détestable intrigue, qui causa la perte de Cécile. Cependant, il continua d'en user avec moi fort civilement. Je le laissai chez M. de R.... à qui je trouvai le moyen de rendre compte, dans un moment d'entretien particulier, de la maniere dont sa fille étoit chez moi, & des mesures que j'avois prises pour l'y tenir secretement.

Fin du Livre Sixieme.



Livre VII.

J fittel vo plu



LE

## PHILOSOPHE ANGLOIS;

OU

## HISTOIRE

DE MR.

## CLEVELAND.



## LIVRE SEPTIEME.

JE passai quelques semaines dans une situation fort agitée, d'esprit & de cœur, telle que je viens de la représenter. Je voyois Cécile plusieurs fois le jour, ou plutôt, j'étois presque incessamment

Ggij

auprès d'elle. Mais je n'y étois jamais seul. Ses trois Compagnes ne la quittoient pas; son pere même & sa mere la venoient voir si souvent, qu'elle n'avoit pas un moment de liberté, si cette facilité de la voir & de l'entretenir m'empêchoit de penser à me faire d'autres occupations, parce qu'il m'eût été impossible de me priver volontairement de sa présence, je n'en vivois pas plus tranquile. Mes aveugles desirs continuerent d'exercer leur tyrannie sur mon cœur & sur tous mes sens. Sa vûe ne pouvoit que les augmenter. Les paroles mystérieuses, par lesquelles elle avoit eu comme dessein de me consoler, me rouloient sans cesse dans l'esprit, & j'attendois avec une soumission impatiente qu'il lui plût de m'en découvrir le sens. Ma hardiesse n'alloit point jusqu'à lui faire cette question. Je n'aurois pû d'ailleurs en trouver l'occasion, puisque je n'avois jamais celle de lui parler sans témoins, & que la crainte de lui déplaire'me permettoit encore moins de lui écrire. Il n'y avoit qu'une réflexion, qui eût quelquefois la force de diminuer un peu ma peine. Je considérois avec quelle douceur & qu'elle bonté elle me souffroit auprès d'elle, & je me confire

-

er

l-é

3.0

15

-

ne

25

it

e

-

ir

1-

is

C-

r

le

1,

er

e

r-

mois de plus en plus dans l'assurance d'être aimé. Or si elle m'aime, disois-je, elle pense à moi, elle continue de me plaindre, elle souhaite que je sois heureux, & s'il dépend d'elle que je le devienne, elle mettra elle-même son bonheur à faire le mien. C'est donc à elle qu'il faut que j'abandonne ce soin, & je dois attendre qu'elle me marque par quelle voie elle croit que cela est possible. Ce raisonnement n'étoit pas de bon sens, il venoit de ma timidité, plus que de mon amour; car je devois concevoir qu'une fille, de l'esprit de Cécile, avoit fait beaucoup en me laissant quelque espérance, après avoir appris que j'étois engagé dans les liens du mariage. Il étoit ridicule de présumer qu'elle se voulut charger de tout le reste, sans que je parusse y prendre du moins quelque part, par mon zèle & mes instances. Mais il faut que je confesse tout; & cet aveu servira peut-être à me rétablir un peu dans l'estime de mes Lecteurs. Un reste d'honneur & de vertu se joignoit à ma timidité. Incertain du sens des offres que Cécile m'avoit faites, & ne pouvant leur donner la moindre explication qui me parut raisonnable, je tremblois qu'elles ne renfermassent quelque chole

VO

ne

qu

lu

de

la

V

n

d

to

11

ja

de contraire aux loix du devoir. L'expérience de la premiere nuit m'avoit appris sa foiblesse & la mienne. Quoiqu'elle fut soriie victorieuse de cette dangéreuse espèce de combat, il est constant que sa vertu avoit été exposée au dernier péril. Il pouvoit se renouveller. Peut-être le louhaitois-je moi-même; mais ce desir étoit un monstre qui n'osoit le produire, qui ne se nourrissoit que dans les replis les plus ténébreux de mon cœur, & que ma raison eut encore suffi pour étouffer, s'il eut parlé assez haut pour se faire entendre. De toutes ces reflexions on peut conclure, que sans être tout-à-fait criminel, j'étois extrêmement malheureux. Cependant, je ne l'étois pas tant que je ne fusse à la veille de l'être infiniment davantage. Mes Lecteurs peuvent le préparer ici à une nouvelle scene d'infortunes, & à de nouveaux sentimens de douleur.

Cécile, en me donnant les espérances obscures qui me causoient un si cruel embarras, n'avoit rién avancé qu'elle ne crût pouvoit exécuter. Mais elle avoit besoin pour cela de mon secure, & elle étoit surprise de me voir tant de lenteur à le lui offrir, après la manière dont elle s'étoit expliquée. Dans

le tems donc que la timidité ou le devoir me contraignoient au silence, elle ne souhaitoit rien avec tant d'ardeur, que de me voir ouvrir la bouche pour lui demander ce qu'elle brûloit d'envie de me dire. Elle se sût même désiée de la constance de ma tendresse, en me voyant cette espéce de froideur, si elle n'en eût en un témoignage continuel dans l'assiduité de mes soins, & dans l'air passionné qui les accompagnoit toujours.

Pendant ce tems là le J... m'avoit rendu de fréquentes visites. Il n'avoir jamais manqué de me parler de Cécile, & du malheur qui lui étoit arrivé. Il affectoit de paroître persuadé de la vérité de cette avanture, & il s'employoit sérieusement à me consoler, comme s'il m'eût crû pénétré de la plus vive affliction. Mais, outre les conjectures qu'il avoit déja formées chez M. de R.... il étoit facile à un homme aussi adroit que lui, de démêler dans mes réponses, que je n'étois pas aussi touché de la perte de ma Maitresse, qu'il lui sembloit que j'eusse dû l'être avec la tendresse qu'il me connoissoit pour elle. Il se confirmoit ainsi de plus en plus dans la pensée qu'il avoir eue

d'abord, que cet enlevement n'étoit qu'une chimere, inventée pour trom. per le public, & pour cacher quelque dessein qu'il ne pénétroit pas encore, Comme sa curiosité & son zèle toujours actifle portoit, quand il étoit chez moi, à observer soigneusement tout ce qui passoit dans ma maison, il ne tarda point à remarquer qu'il s'étoit fait quelque changement dans notre maniere de vivre ordinaire. Quoiqu'il apprît en arrivant que j'étois dans le bâtîment du parc, je ne l'y recevois plus comme autrefois: on venoit m'avertir de son arrivée, & je l'allois joindre à la maison. Les Dames ne paroissoient plus devant lui, sur tout ma Belle-Sœur & ma Niece, qui étoient continuellement avec Cécile. Il ne voyoit que Madame Lallin, & il ne la voyoit même que le soir, lorsqu'elle revenoit du parc; de sorte que dans toutes ses visites il se trouvoit ordinairement seul avec moi. Cette nouvelle conduite, que nous tenions peut-être avec trop peu de précaution, acheva de lui ouvrir les yeux. Il ne douta plus, non-seulement que je n'eusse part à l'enlevement prétendu de Mademoiselle de R.... mais qu'elle ne fût chez moi, & que toute cette

0

C

cette intrigue ne renfermat un mystere

important.

S

Il ne lui restoit que de l'approfondir. Peut-être eut-il d'abord quelque soupcon de la verité. Mais n'osant rien entreprendre sans certitude, il prit, pour s'éclaireir, une voie qui ne pouvoit manquer de succès. Madame Lallin l'avoit choisi pour son Confesseur. Ce fut d'elle qu'il crut pouvoir tirer toutes les lumieres qu'il désiroit. Effectivement après l'avoir ménagée de la maniere la plus adroite, en lui faisant entendre qu'il avoit à l'entretenir d'une affaire où le salut éternel de son ame étoit intéresse, il lui demanda s'il n'étoit pas vrai que Mademoiselle de R... étoit cachée chez moi, & si la Religion n'étoit pas mêlée dans la Comédie que je jouois avec M de R....? Madame Lallin, qui ne croyoit pouvoir déguiser la vérité sans crime à son Pere Confesseur, demeura fort embarassée. J'ai su depus d'elle-même que la voyant dans le doute de ce qu'elle avoit à répondre, il leva tous ses scrupules par ce dilême. Ce que vous craignez de me dire, blesse la Religion, ou ne la blesse point. S'il la blesse, vous ne pouvez me le cacher, sans vous rendre Tome III. Hh

digne de l'enfer, S'il ne la blesse pas, vous assurez la paix de votre conscience, en vous ouvrant à votre Confesseur; & vous savez que vous ne courez aucun risque, puisque cela demeure caché sous le secret de la Confession. Elle répondit après cela sans balancer à toutes les questions qu'il lui fit. Quoiqu'elle ne pût lui apprendre la véritable cause qui retenoit Cécile chez moi, c'étoit la dire assez clairement pour lui, que d'en apporter une aussi peu vraisemblable que la crainte où son pere étoit qu'elle ne lui fût enlevée par un amant. Il connoissoit trop bien l'intérieur de cette famille, pour ignorer que Cécile avoit été élevée dans la retraite, & qu'elle n'avoit point d'autre amant que moi. Mais il comprit que l'enlevement que son pere craignoit, étoit un ordre du Roi pour la faire enfermer & instruire dans un Couvent. Il en fut plus sûr encore, lorsque de question en question il eut engagé Madame Lallin à confesser que j'avois dessein de retourner bientôt en Angleterre. Il crut découvrir alors toute la liaison de notre système. Cécile étoit cachée chez moi, c'étoit pour se conserver la liberté de quitter le Royaume.

1

q

9

C

V

Je devois le quitter aussi, c'étoit pour la conduire à Londres. Notre départ étoit retardé pour quelque tems; nous attendions que M. de R..., eût mis ordre à ses affaires, & se fût défait de son bien pour nous accompagner. On ne pouvoit former de conjectures plus justes. Mais cette pénétration ne paroîtra pas surprenante, si l'on considére qu'en France, dans ce tems-là, l'on n'entendoit parler de tous côtés que de pareils exemples, & qu'il se passoit peu de jours où l'on ne vît quelques familles Protestantes prendre le parti de la fuite, pour éviter la persécution qui les menacoit.

Si le J .... avoit déja formé quelque projet digne de son zele, sur les premieres lumieres qu'il avoit pû tirer de ma froideur & de mon embarras, lorsque je m'étois rencontré avec lui chez M. de R.... l'éclaircissement qu'il reçut de Madame Lallin le fit agir. par un nouveau motif. Peut-être avoitil eu quelque affection pour moi jusqu'alors; mais il crut trouver quelque chose de si offensant pour lui dans ma conduite, qu'il n'écouta plus que le ressentiment de la haine & le desir de le venger. Je ne puis attribuer à une au-

a

it

Hhij

re cause les excès auxquels il se porta aussi-tôt. Les ménagemens que M. de R.... gardoit en recevant ses instructions, lui avoient roujours fait espérer qu'îl viendroit à bout de le convertir. Il se flattoit encore plus de vaincre Gécile. Le service qu'il m'avoit rendu lui faisoit compter aussi que j'en serois plus disposé à l'écouter, & qu'il pourroit m'amener tôt ou tard à la Religion Romaine. Trois conquêtes de cette iniportance eussent flatté extrêmement sa vanité; car rien n'étoit alors plus à la mode parmi les gens d'Eglise, que la charité, & le zèle pour la conversion de leurs Freres errans ; c'est le nom qu'ils donnoient aux Protestans. De sorte, que n'accusant que moi de lui enlever ses espérances & le fruit de ses peines, en inspirant à M. de R... le dessein de passer en Angleterre avec sa famille, il résolut de me faire sentir qu'on ne le jouoit pas impunément. Il ne communiqua point ses intentions à Madame Lallin; mais en sortant de chez moi il se rendit chez M. l'Archevêque de Paris, à qui le Roi avoit accordé une autorité presque absolue sur toutes les affaires Ecclésiastiques. Il lui sit de moi le portrait le plus odieux il me re-

DE MR. CLEVELAND. 365 présenta comme un Emissaire de l'Eglise Anglicane, qui n'étoit en France que pour rendre service aux Protestans, & pour favoriser leur passage en Angletterre. L'Archevêque, qui se nommoir M. de Perefixe, avoit trop de prudence, pour se livrer aveuglement aux impulsions du zèlé J.... Cependant cette affaire lui parut assez importante pour n'être pas négligée. Il s'informa d'autre part qui j'étois, & ce qui me retenoit en France. Il apprit de quelqu'un de mes voisins, qu'à la vérité je ne faisois profession d'aucune Religion, mais que je vivois d'une maniere paisible & reglèe, & que Madame me faisoit l'honneur de me traiter avec une considération particuliere. Ce témoignage lui fit suspendre ses résolutions jusqu'au retour du Roi & de Madame. Il se contenta de me faire observer par quelques Ecclésiastiques de Saint-Cloud, ausquels il donna ordre de lui rendre compte de tout ce qu'ils pourroient découvrir de ma conduite.

Cependant le J... continua de venir chez moi régulierement; & dans les entretiens qu'il avoit avec Madame Lallin, il tiroit d'elle tout ce qui pouvoit contribuer au succès de sa ven-

Hh iij

fin

Ы

Ba

l'e

VI

U

C

1

geance. Il n'avoit rien moins proposé à M. l'Archevêque, que de me faire renfermer à la Bastille, & de mettre Cécile dans un Couvent. Il avoit même fait entendre à ce Prélat, qu'outre le mal qu'on m'empêcheroit de faire, en m'ôtant la liberté, ce seroit peut-être un excellent moyen de procurer ma conversion; parce qu'étant passionnément amoureux de Mademoiselle de R..... j'aurois alors deux motifs pour embrasfer la Religion Romaine; l'envie de sortir des chaînes de la prison, & l'impatience de revoir une fille que j'adorois. Comme il se croyoit assez assûré de Madame Lallin pour la faire entrer dans ses vues lorsqu'elles seroient colorées du prétexte de la Religion, il lui communiqua ce projet. Il entroit pourtant bien moins de confiance que de politique dans cette ouverture. M. de Perefixe lui avoit déclaré qu'il n'entreprendroit rien contre moi, qu'au retour du Roi & de Madame. Il craignoit que je ne précipitasse mon voyage d'Angleterre; & en s'ouvrant comme il faisoit à Madame Lallin, il avoit en vue de l'engager à lui donner avis du tems de mon départ. Avec quelque adresse qu'il eût déguisé ses intentions, il n'obtint point ce qu'il espéroit. Cet excès de zéle allarma à la fin sa Considente. Elle ne put sans trembler l'entendre parler de Couvent & de Bastille; & son attachement pour moi l'emportant sur toutes sortes de considérations, elle vint un jour me découvrir tout ce qui s'étoit passé entre elle

& son perfide Confesseur.

Mon étonnement fut tel qu'on peut se l'imaginer. Vous nous perdez, lui dis-je, par votre indiscretion. Aviezvous oublié de quelle maniere on m'a traité à Angers & à Saumur? Je cours cent fois plus de risque à Paris. Madame est ablente. Je suis sans protection. Mes reproches firent verser des larmes à Madame Lallin; mais c'étoit un inutile remede. Je la priai de me répéter ce qu'elle m'avoit appris, jusqu'aux moindres circonstances; & n'y voyant que des sujets de crainte, je pris le parti de faire avertir promptement M. de R... que j'avois des choses de la derniere importance à lui communiquer. Il ne tarda point à venir. Nous conférâmes longtems sur le péril commun de sa famille & de la mienne. Dans tout autre tems, me dit-il, je vous conseillerois de mépriser les desseins du J.... Le Roi est un Prince juste, qui ne souffriroit point Hh iv

qu'on chagrinat un Etranger. Mais je vous avoue que dans les circonstances où nous sommes, je ne vous crois point plus à couvert que moi de la violence. Je suis plus touché de votre embarras que du mien, ajoûta-t-il; car il est clair que c'est votre amitié pour moi, & votre bonté pour ma fille, qui vous mettent dans le danger où vous êtes. Quel prétexte auroit-on pour vous arrêter, fi ce n'est de tenir ma fille cachée chez vous, & de penser à nous procurer une retraite en Angleterre : C'est ce qui cause ma peine, & je donnerois de bon cœur la moitié de mon sang pour réparer le mal que je vous ai fait. Ce généreux Gentilhomme étoit touché jusqu'aux larmes, en me tenant ce discours. Je le priai de croire que loin de me repentir de ce que j'avois entrepris pour sa fille, je serois toujours trop content de lui rendre service aux dépens de ce que j'avois de plus cher. Je ne sais si ce fut le tour passionné de mes paroles, ou sa seule amitié qui le porta à s'expliquer d'avantage; mais après avoit rêvé un moment : Parlons en amis, reprit-il. Vous aimez Cécile. Je n'ai qu'elle. Vous savez qu'elle aura du bien. Epousez-là. C'est le seul moyen de prévenir les embar vou que doi

po file vo of U de Je di à m

barras dont on vous ménace. On ne vous fera point un crime d'avoir pris quelque intérêt à la sûreté d'une fille dont vous aurez voulu faire votre épouse.

Je l'embrassai avec transport, sans pouvoir trouver de voix pour lui répondre. Il paroissoit surpris de mon silence. O cher ami! lui dis-je enfin, si vous savez que j'aime Cécile, comment oserai-je vous dire que je suis marié? Une déclaration à laquelle il s'attendoit si peu, le déconcerta extrêmement, Je jugeai qu'il avoit compté jusqu'alors que j'épouserois sa fille, & que c'étoit dans cette opinion qu'il l'avait confiée à mes soins avec si peu de reserve. Je me souviens qu'elle me l'avoit dit ellemême. Tout mon amour & tout mon malheur se firent sentir à mon cœur dans le même instant. Je ne fus point le maître de retenir mille plaintes, qui m'échaperent sans ordre & sans attention. M. de R.... comprit aisément qu'il y' avoit quelque chose de bien extraordinaire dans cette avanture. Quelque idée qu'il eût de ma probité & de ma sagesse, il commença peut-être à prendre quelque défiance de ma passion; & craignant pour la vertu de sa fille, de qui il n'ignoroit pas que j'etois aimé, il me quitta,

après un moment d'entretien, dans lequel nous n'eûmes point d'autre explication. Nous étions dans une allée du parc. Il prit le chemin du bâtiment. Je demeurai seul, enseveli dans mes tristes réslexions. Comme nous vivions ensemble avec beaucoup de familiarité, je ne pensai pas même à le suivre, parce qu'il me dit en me quittant, que son dessein étoit de passer la nuit chez moi.

Je le vis revenir au bout d'un quartd'heure. Le motif qui l'avoit fait partir si brusquement, n'étoit que son inquiétude pour Cécile. Il étoit allé la trouver, pour savoir d'elle dans quels termes elle étoit avec moi, & pour l'avertir qu'étant matie, elle ne pouvoit recevoir innocemment les marques de mon affection. Cet éclaiscissement produisit un effet qui le combla de joie. Je le remarquai sur son visage, en le voyant approcher. Il vint à moi les bras ouverts, & m'embrassant tendrement, je ne vous cacherai pas, me dit-il, que je n'étois pas tranquile en vous quittant. Vous êtes marié, vous me l'avez appris sans explication; je savois que vous aimez ma fille, & qu'elle vous aime, la tendresse paternelle a prévalu peut-être un moment sur l'amitié. Mais fide J'ar vot fuis ign me Ma

pou

l'ig l'ex dit l'ap fro

> de réj de de

> > fe: qu m pu

> > > Pv

c h l' S

1

pourquoi ne me faisiez-vous pas la confidence que vous avez faite à Cécile? J'aurois pû dire tout d'un coup, que votre peine n'est pas sans remede. Je suis même surpris que vous paroissiez ignorer ce qui se pratique communément dans la situation où vous êtes, Ma fille, qui n'est qu'un enfant, ne l'ignore point, parce qu'elle en a vu l'exemple dans notre famille. Elle m'a dit qu'elle vous avoit offert de vous l'apprendre, & qu'elle est étonnée de la froideur avec laquelle vous avez négligé de vous en informer davantage. Je lui répondis avec un mélange de crainte & de joie, que loin d'avoir reçu avec froideur quelques mots obscurs que j'avois entendu prononcer à Cécile, ils avoient servi de matiere continuelle à mon inquiétude & à mes réflexions: que je ne m'étois point occupé d'autre chose depuis que je les avois entendus; mais que n'y comprenant rien, le désespoir m'avoit rendu timide & m'avoit empêché de lui en demander l'explication. Je vous la donnerai moimême, reprit-il: mais elle suppose deux choses nécessaires; l'une, que vous souhaitez véritablement d'épouser ma fille; l'autre, que l'infidelité de votre épouse

& sa fuite avec un amant sont avérées. Dans le cas où vous êtes, continua-t-il, vous pouvez obtenir facilement la diffolution de votre mariage, & la liberté d'en contracter un autre. La même chose est arrivée à mon frere, & c'est là-dessus que Cécile s'est fondée pour vous parler comme elle a fait. Il est vrai que le Droit François & les Loix Romaines ne vous accorderoient point le droit de passer à de secondes nôces, même en vous séparant de votre premiere époule, mais nos Loix sont différentes. Vous n'avez qu'à vous adresser au Consistoire de Charenton. D'ailleurs, étant né Anglois, vous n'êtes point Sujet du Roi, & le pis aller seroit de remettre à faire casser votre mariage en Angleterre, où cette coutume est généralement établie. Il ajoûta, que la difficulté ne consissoit qu'à donner des preuves certaines de l'infidélité de mon épouse.

Ici, j'aurois besoin de quelque tour nouveau, pour expliquer une des plus étranges situations où le cœur d'un homme se soit jamais trouvé. J'entre dans le récit d'un évenement sans exemple, & qui fera juger avec raison que mon caractere est unique. S'imaginera-t-on qu'avec une passion telle que je la senque regr fusse l'ou tran dou

tois

fou pas je pe:

mo

lor

ne ha

m da qu

pr

d n ie l'

1

r

:5.

0-

té

le

15

er

it

us

a-

is

Z

a-

e

15

e

à

r

S

-

e

-

n

-

tois pour Cécile, après tous les désirs que j'ai représentés, après ces mortels regrets de ne pouvoir être à elle, je fusse capable de recevoir autrement l'ouverture de M. de R .... qu'avec des transports de reconnoissance, & les plus doux mouvemens de la joie & de l'amour? Que manquoit-il à mon cœur, lorsqu'on lui offroit tout ce qu'il avoit souhaité pour être heureux? N'avois-je pas oublié mon époule? Ne la haissoisje pas? N'étoit-ce pas toujours cette perfide & cetre infame, qui m'avoit comblé de honte & de douleur, & qui ne méritoit plus que mon mépris & ma haine? Cependant, des le premier mot qui me fit comprendre ce qui m'étoit proposé par M. de R.... je sentis un frémissement douloureux qui se répandit dans tous mes membres. Chaque fois que je lui entendois prononcer, rompre mon mariage, il me sembloit qu'il me déchirât le cœur. C'étoit un pur sentiment, qui n'étoit accompagné d'aucune idée: Je demeurai comme interdit après l'avoir entendu, & je ne lui sis point de reponte.

Il me demanda ce que je pensois de sa proposition. Cette question me réveilla. Je pris sa main, que je serrai

sans parler. Il crut que mon silence étoit l'effet de ma joie, & il continua de m'expliquer par quels moyens nous pourrions lever les difficultés, s'il en naissoit quelqu'une. J'eus le tems de faire plusieurs réflexions pendant son discours. J'admirai ce que je venois d'eprouver. Mais, quelque impression qu'il m'en restat encore, je m'efforçai de la bannir entierement, en m'excitant à la juste horreur que méritoit la conduite de mon épouse. Et puis je n'eus besoin que de rappeller un moment les charmes de Cécile, pour être aussitôt rempli tout entier de cette délicieuse image. Je fixai toute mon attention de ce côté-là. M. de R .... m'ayant répété que le principal embarras seroit à vérifier les motifs que j'avois de souhaiter le divorce, il me demanda si je savois ce qu'étoit devenu mon infidelle, & quelles preuves je pourrois apporter de son crime? Je lui découvris naturellement, qu'elle s'étoit retirée à Chaillot sous la protection de Madame, & que toute ma famille pourroit rendre témoignage de sa fuite avec l'amant qu'elle m'avoit préféré. C'est un bien, me dit-il, qu'elle soit si proche de nous. Il faut que vous lui fassiez proposer à elle-même votre sépa-

ratio main ciler core cœu mên fous

noil dina bâti rep quo app dor mo disam des des fen blo T'e br m à

ou

jo

Sc

ration. Elle y donnera sans doute les mains, & l'affaire s'en conclura plus sa-cilement. Cette nouvelle idée excita encore une extrême agitation dans mon cœur. Je priai M. de R.... de faire luimême tout ce qu'il jugeroit nécessaire, sous prétexte que je n'avois nulle connoissance des Loix & des Procédures or-

dinaires de la Justice.

Je le pressai de retourner avec moi au bâtiment, moins par la nécessité de me reposer d'une trop longue promenade, quoique ce fut la raison que je lui apportai, que pour éviter un entretien, dont chaque mot sembloit renouveller mon trouble. Je me repose sur vous, lui dis-je, en allant; je compte sur votre amitié; faites, je vous prie, vos intérêts des miens. Je tâchois ainsi d'arrêter par des idées générales, la naissance de mille sentimens douloureux, qui me sembloient prêts à s'élever dans mon ame. J'entrai avec précipitation dans la chambre oil étoit Cécile, & j'allai me placer à son côté. Je poussai un soupir, en m'asseyant, comme si j'eusse commencé à respirer tranquillement dans un lieu où ma crainte devoit cesser. En effet, la joie rentra dans mon cœur auprès d'elle. Son visage marquoit une ame satisfaite Elle ne douta point en me voyant revenir avec son pere, que je n'eusse reçu ensin l'éclaircissement qu'elle avoit souhaité si long-tems de me donner. Elle me croyoit content, & elle l'étoit aussi. Peut être étoit-ce la même raison qui m'avoit porté, contre ma coutume, à m'aller placer si librement auprès d'elle.

M. de R.... ne croyant point qu'il y eut de mesures à garder devant ma Belle-Sœur & Madame Lallin, reprit la conversation où elle avoit fini dans le parc. Après avoir déclaré à sa fille en leur présence, que j'avois une vive inclination pour elle, & que je pensois à rompre mon premier mariage, pour lui offrir mon cœur & ma main, il retomba sur les moyens de hâter l'affaire de mon divorce. J'étois plus fort auprès de Cécile. Je l'écoutai avec plus de tranquilité. Il me promit d'aller à Chaillot le jour même, & de proposer de sa propre bouche à mon épouse de m'accorder le consentement volontaire que je désirois d'elle. J'approuvai tout ce qu'il parût souhaiter. Il se disposa aussi-tôt à partir. Madame Lallin & ma Belle-Sœur furent d'abord étrangement surprises d'une avanture qu'elles avoient si peu prévue. Je remarquai qu'elles me regardoient

avec

ave

êtr Cé

pro l'a

qu

CI

tri de

fir

at

ge l'a

R

pl pe

s'c

vi

m

q

19

fu

al

e

.

i

il

a

e

r

r

r

1

1

r

e

r

-

t

e

31

C

avec admiration. Elles s'étoient peut être apperçues de ma tendresse pour Cécile : mais elles n'eussent jamais pensé que le dénouement en fût si proche, ni tel qu'elles venoient de l'apprendre. Cependant elles en marquerent une vive satisfaction, me croyant guéri par-là de cette longue tristesse, dont elles avoient désespéré de me voir jamais revenir; & elles firent mille caresses à Cécile, à qui elles attribuerent tout l'honneur de ce changement. Nous passames agréablement l'après midi, jusqu'au retour de M. de R...... J'avois le cœur si occupé du plaisir d'être avec Cécile, que je pensai peu au succès de la commission dont s'étoit chargé son pere. Il revint. Je le vis entrer d'un air gai & satisfait. Le mien continua de l'être aussi pendant quelques momens.

Tout le monde s'empressa beaucoup pour entendre son rapport, sur-tout ma Belle-Sœur & M. Lallin, qui avoient ignoré jusqu'à ce jour que mon épouse fut dans le voisinage, & que je connusse le lieu de sa demeure. Il nous raconta aussi-tôt tout ce qui lui étoit arrivé avec elle. Il l'avoit demandé d'abord à la porte du Couyent, sous le nom de

Tome III.

for

fan

été

tou

mi

jet

mé

s'e

no

en

pa

El

So

qu

qu

de

vi

CE

ď

d

J

n

d

n

Madame Cleveland. Je lui avois appris pour la premiere fois au moment de son départ, que c'étoit ainsi que je me nommois. On lui avoit répondu, qu'il n'y avoit personne de ce nom à Chaillot. Elle en avoit changé effectivement, pour vivre tout-à-fait inconnue; & il se trouva par un hazard le plus singulier, que celui qu'elle avoit pris étoit presque le même que le mien, c'est-à-dire, que celui sous lequel j'étois connu à Saint-Cloud, Elle se faisoit nommer Ringsby, & moi Kingsby. M. de R...... avoit donc eu beaucoup de peine à faire comprendre quelle Dame il souhaitoit de voir, dans une Maison où il y a toujours quantité de Pensionnaires; & il n'avoit réussi à se faire entendre, qu'en demandant à la fin une Dame Angloise qui y étoit à recommandation de Madame la Duchesse d'Orléans. On l'avoit reconnu à cette marque. Mais lorsqu'on étoit allé l'avertir qu'on souhaitoit de lui parler à la porte, elle avoit fait répondre qu'elle ne voyoit absolument personne. M. de R..... avoit eu besoin de lui faire dire plus d'une fois, qu'il étoit amené par des affaires de la derniere importance, & qu'il falloit nécessairement qu'elle parut. Quoique ce préambule n'eut rien de i

i

1

e

S

é

e

a

a

u

é

à

e

e

e

t.

le

fort intéressant, je ne pus l'entendre sans me sentir ému. Peut-être l'aurois je été moins, si M. de R..... en étoit venu tout d'un coup au principal de sa commission. Cependant, un regard que je jettai sur Cécile, me remit le cœur au même état. Je continuai d'écouter. Elle s'est laissé persuader à la fin de venir, nous dit M. de R..... On m'a fait entrer dans un cabinet, où je l'ai vu paroître un moment après à la grille. Elle étoit vêtue de noir en grand deuil. Son air m'a paru si doux & si modeste, que je n'ai pu m'empêcher de faire quelque réflexion sur l'injustice & la trahison de la nature, qui cache souvent une ame vicieuse, sous des dehors qui n'annoncent que de la vertu. Elle ma demandé d'un ton timide, ce que je souhaitois d'elle. Je lui ai dit que j'étois à Chaillot de votre part. Votre nom l'a fait rougir. Je lui ai donné le tems de se remettre, & je lui ai expliqué avec beaucoup d'honnêteré ce que je m'étois proposé de lui dire. Elle a levé les yeux vers le Ciel; elle les a tenus ensuite long-tems fermés; elle a poussé des soupirs & versé des larmes; enfin, lorsque je commençois à m'ennuyer de son silence, elle ma demandé si je connoissois celle que vous

Ii ij

aviez dessein d'épouser. Je lui ai répondu que je là connoissois. Et moi aussi, m'a t-elle dit avec une nouvelle abondance de pleurs, & moi aussi, Monsieur, je la connois. Dites donc à M. Cleveland, qu'il vive plus heureusement avec elle qu'il n'a fait avec moi. Dites-lui que je demanderai pour lui cette grace au Ciel, par més plus instantes prieres. Et puifqu'il ne lui manque que mon consentement pour être heureux, assurez-le que je le donne tel qu'il le desire; & faires le souvenir que ce n'a jamais été de ma part qu'il a trouvé de l'obstacle à ses volontés & à son bonheur. Je lui ai répondu, continua M. de R...... que vous apprendriez sans doute avec plaisir qu'elle fût entrée dans de si bons. dentimens; & que connoissant la bonté de votre caractere, je ne craignois point de l'assurer en votre nom, que vous lui pardonniez le passé. Elle paroissoit prête à me quitter. Je lui ai fait entendre que vous souhaitiez qu'elle confirmat par écrit le consentement qu'elle m'avoit donné de bouche. Elle n'a point résisté. Elle s'est fait apporter sur le champ une plume & de l'encre, & elle a écrit tout ce que j'ai jugé à propos de lui dicter. Voici son Billet, ajoûta-t-il, en me le

pr no fai

que con fe

con le

ti

.

fi,

n-

ır,

d,

lle

je

el,

if-

e-

le

na

es

ai

ie i-

15

té

nt

11

te

ie ar

it

é.

e

10

r.

présentant; elle l'a signé de son nom; & nous nous sommes séparés honnêtement, sans prononcer un seul mot davantage.

Je reçus le Billet. Ma main étoit tremblante en le prenant. Je ne puis dire quel étoit le sentiment qui m'agitoit; car j'avois à peine la liberté de ma raison, & celle de voir & d'entendre. Je tournai les yeux sur Cécile. Je la distinguai encore; mais comme si mon cœur se fut serré tout d'un coup, je ne sentis point ce charme secret que le moindre de ses regards avoit toujours eu la force d'y répandre. Un rocher m'eût paru moins pelant fur ma poitrine, que l'humeur qui me la tenoit oppressée. Je ne pouvois respirer, je ne sais ce que j'ai, dis-je en me tournant languissamment vers ma Belle-Sœur. J'ai besoin de quelque secours. On se hâta de m'en apporter. Cécile s'y employoit elle-même. J'arrêtai une de ses mains, sur laquelle j'imprimai mes levres. Ah! chere Fanny! m'écriai-je avec un profond soupir. Je voulois dire sans doute, ah! chere Cécile! mais mon imagination troublée ne me représentoit plus rien que confusément. Je n'avois ni idées, ni sentimens diftincts. Je demeurai pendant quelques momens dans cet état, & je n'en revins qu'à force de soins & d'assistance.

Toute la compagnie gardoit le silence, & sembloit me regarder avec étonnement. M. de R.... paroissoit le plus surpris. Je le fus infiniment moimême, lorsqu'étant revenu tout à fait à moi, je me rappellai tout ce qui venoit de m'arriver. Je m'imaginai sortir d'un songe; & réflechissant encore un moment sur ce qui m'avoit pû causer une si étrange altération, je sus obligé de confesser intérieurement, que je ne connoissois rien dans mon propre cœur. Quoique je fusse sorti de l'espece d'évanouissement où j'avois été, il ne laissoit pas de me rester encore une partie du poids qui m'oppressoit la poitrine. Cependant, je fis un effort de raison, en considérant le mauvais effet que cet accident pouvoit produire. M. de R.... continuoit de se taire & de me regarder. Cési'e n'étoit pas moins inquiette. J'ouvris la bouche avec quelque honte, & ne suivant que ma franchise naturelle, je leur dis en pousfant un soupir: je ne vois pas plus clair que vous, dans l'accident qui vient de m'arriver. J'ai aimé passionnément mon infidelle. C'est sans doute un reste de

mo co à mi fe fa

do

no

fu ne pa

> re n

fe

tri

r

douleur & d'affection, que tout ce que nous venons d'entendre a réveillé. Mais, mon cher ami, & vous belle Cécile, continuai-je en m'adressant au pere & à la fille, vous n'en connoîtrez que mieux le cœur le plus tendre & le plus sensible que la Nature ait formé. Vous savez sur lui. Voilà comme je hais: vous venez de le voir. Jugez comment je suis ca-

pable d'aimer.

Ils reçurent mes excuses avec bonté, & je ne m'apperçus point que leur affection fût refroidie. Je repris de mon côté mes manieres ordinaires. Je caressai Cécile, & ses beaux yeux ranimerent bien-tôt toute ma tendresse. Je lus en sa présence le Billet de mon épouse. Si la vue de son écriture & de son nom causa encore une révolution extraordinaire dans mes esprits, je me rendis maître du moins des apparences. Nous prîmes de nouvelles mesures pour l'exécution de notre projet. M. de R.... se chargea de presenter ma Requête au Consistoire de Charenton. Il me dit qu'à juger par l'exemple de son frere, je trouverois si peu de difficultés dans mon entreprise, qu'il comptoit de se voir mon beau-pere en moins de quinze

jours; & si les conjonctures du tems y faisoient naître quelque obstacle, nous renouvellâmes la résolution de passer promptement en Angleterre. Il étoit toujours à craindre que la malignité du J.... ne nous en ôtât le tems & les moyens;mais c'est ce que tous les esforts de notre prudence ne pouvoient empécher. On ne quitte point un grand Royaume dans une nuit, avec toute une famille & un équipage considérable. C'étoit assez pour la nécessité présente, d'avoir ôté à mes ennemis le seul prétexte taisonnable qu'ils pussent faire valoir pour m'ôter la liberté. Mon dessein étoit d'épouser Mademoiselle de R.... La preuve en étoit aisée. On ne pouvoit plus m'accuser de ne lui avoir accordé une retraite chez moi que pour favoriser l'hérésie, contre les intentions & les ordres du Roi.

J'étois satisfait de cet arrangement. Je passai même le reste du jour avec beaucoup de tranquilité auprès de Cécile. Cependant, il y avoit dans mon cœur des obscurités que je n'ôsois démêler. J'y sentis renaître le trouble, lorsque je me sus retiré à l'heure du sommeil. L'image de Fanny, & toutes les circonstances de son entretien avec M.

de

de

mo

ne

pat

fâc

rui

ter

me

se!

da

j'a

CC

ro

m

pe

re

n

a

re

9

T

t

r

さんさ

d

e

-

9

r

t

1

t

r

¢

de R.... se représenterent à ma mémoire, avec une importunité dont je ne pouvois,me délivrer. J'employai une partie de la nuit à repousser ces idées fâcheuses, qui n'étoient propres qu'à ruiner mon repos. J'évitai même de porter la vue sur le fond de mes sentimens, de peur d'y trouver quelque chose que ma raison fût obligée de condamner. J'étois si différent de ce que j'avois été, qu'au lieu de chercher à me connoître dans le tems que tout me paroissoit obscur au dedans & autour de moi, je ne craignois rien tant que la peine & l'embarras de cet examen. S'il me revenoit quelques anciennes lumieres de Philosophie, je les écartois ellesmêmes, par cette seule raison, que j'en avois reconnu l'inutilité. Pour ce qui regardoit mon épouse, j'étois surpris que son nom & son souvenir fussent capables de me causer tant d'inquiétude; mais je m'obstinois aussi à rejetter tout ce qui pouvoit encore m'intéresser pour elle. Quoi! une infâme? une perfide ? une ingrate? Non, non, qu'elle n'attende plus de moi que de l'horreur & de la haine. C'est à l'aimable Cécile que toute ma tendresse est réservée. Elle a guéri mon cœur, elle Tome III.

a rendu la paix à mon ame, je me dois tout entier à ses charmes. Je m'endormis ainsi dans l'idée de cette fausse paix, que je ne possédois pas. Aussi mon sommeil n'en fut-il pas plus tranquille. J'eus un songe qui demeurera gravé éternel-

lement dans ma mémoire.

Je crus voir tout à la fois Fanny & Cécile. Fanny, dans cet habit lugubre que M. de R... m'avoit représenté, mais plus belle & plus charmante que je ne l'avois jamais vue: avec cet air de tristesse qu'on m'avoit assuré qu'elle avoit à Chaillot. D'un autre côté, Cécile paroissoit avec toutes ses graces & son enjouement. Je m'imaginois être assis, tandis que je les voyois debout visà-vis de moi. Leurs regards étoient attachés sur moi, & me tenoient comme fixé sur ma chaise, malgré l'envie que je sentois de me lever. Mes yeux se promenoient de l'une à l'autre avec une avidité extrême, comme attirés par deux objets que mon cœur eût souhaité de réunir. Chaque coup d'œil me faisoit pourtant éprouver une agitation différente. L'air affligé & languissant de Fanny m'inspiroit de l'abattement & de la langueur. L'air fin & riant de Cécile avoit presque en même tems la

force ne i joye lupe étoi froi Me tes epo ven la l deu una qui ém il n pa po le! la qu ve

fo

en

qt

oi

tr

Tr

force deme faire sourire; mais quoiqu'on ne sourie point sans un sentiment de joye, je sentois que le mien n'étoit que superficiel, & quele fond de mon cœur étoit occupé par la tristesse. Je souffrois violemment dans cette situation. Mes délirs me portoient des deux côtes tout à la fois. L'infidélité de mon épouse ne se présentoit pas à mon souvenir : il eût fait sans doute emporter la balance à Cécile. Je ne voyois que deux objets aimables, qui s'attiroient une égale portion de ma tendresse, & qui me causoient tous deux la plus vive émotion. Enfin je crus appetcevoir mes deux enfans qui m'amenoient leur mere; & à mesure qu'elle s'approchoit de moi, il me sembloit qu'elle s'étendit dans la partie de mon cœur que Cécile occupoit. Il y avoit néanmoins quelque chose d'amer dans le plaisir que j'avois de, la voir si proche. Au moment même que j'allois l'embrasser, je crus lui voir verser des larmes, & sentir que j'en versois aussi. Je m'éveillai. Je ne sentis point en m'éveillant cette douce satisfaction qui reste dans le cœur après un songe où l'on a vu ce qu'on aime. Au contraire, je ne sortis jamais du lit si triste. Je m'habillai à la hâte, & évi-Kkij

is is

15

& re is

je le le

é-&

re st-

ne ie fe

ne ux

de

fénde

éla tant même de rappeller ce jeu importun de mon imagination, j'allai chercher de l'amusement & de la joye au-

près de Cécile.

Mais ces momens de trouble & de tristesse n'étoient rien, au prix de ce que je devois bien-tôt éprouver. Ma Belle-sæur & Madame Lallin avoient coutume de sortir en carrosse avec ma Nièce & mes enfans, pour le promener l'après-midi dans les belles campagnes qui sont aux environs de Saint-Cloud. Elles avoient interrompu cette habitude, depuis que Cécile étoit chez moi, parce qu'elles lui tenoient fidellement compagnie. Cependant il leur prit envie de la renouveller le lendemain même du jour que M. de R.... avoit vu mon épouse. Elles ne m'apprirent point leur motif. Je crus que c'étoit l'ennui de la solitude. Elles laisserent ma Nièce avec Cécile; & prenant mes deux fils, elles me dirent qu'elles alloient faire une promenade de quelques heures. Le but de cette partie étoit de satisfaire leur curiosité, & de se procurer la vue de mon épouse à Chaillot. Elles n'avoient pas dessein de la demander à la porte, ni lui faire une visite; mais Madame Lallin, qui connoissoit les usages

qu à l fes po me

du

de ho rei les na

éto

ble qu da m

je to

po

à co to

en

du Cloître, avoit assuré ma Belle-Sœur qu'elles ne manqueroit point de la voîr à l'Eglise, à l'heure que les Religieuses chantent Vêpres, & elles se proposoient seulement d'observer un moment la contenance.

-1C

er-

-ur

de

ce

Ma

ent

na

ner

nes

ud.

tu-

oi,

ent

en-

nê.

VU

int

nui

èce

ils,

ire

Le

aire

vue

ent

or-

da-

ges

Il étoit affez tard lorsqu'elles revinrent au logis. Quoique les personnes de leur sexe réussissent mieux que les hommes à déguiser leurs sentimens, je remarquai en les voyant paroître, qu'elles n'étoient point dans leur situation naturelle. Je leur demandai s'il leur. étoit arrivé quelque chose de désagréable. Elles me répondirent froidement, qu'il ne leur étoit rien arrivé. Cependant ayant continué de les observer, je m'apperçus clairement qu'elles étoient toutes deux fort affligées. Je ne poussai point la curiosité plus loin; mais le hazard me fit rencontrer mes enfans, & je fus extrêmement surpris de les voir tous en larmes. Je les interrogeai ensemble, & séparément ; ils s'obstinerent à ne rien confesser. Sans me désier encore de la vérité, je jugeai qu'il s'étoit passé quelque scène que je ne devois pas ignorer. Je pris ma belle-Sœur en particulier. Je m'étonne, lui dis -je, que vous me fassiez mystere de ce qui

Kkiij

est arrivé. Vous ne me persuaderez pas que mes enfans pleurent sans sujet, ni même que je me sois trompé, en remarquant quelque altération sur votre visage & sur celui de Madame Lallin. Je veux sçavoir absolument ce qui vous chagrine. Elle parut balancer un moment, je la pressai. Voici l'aveu qu'el le me sit.

Vous me forcez, me dit-elle, à vous raconter ce que vous ne sauriez entendre sans être aussi touché que nous. Hélas! ce que j'ai vu me sera présent toute ma vie. Je vous dirai donc, qu'au lieu de nous promener dans la campagne, notre curiofité nous a conduit à Chaillot. C'étoit l'heure de Vêpres. Nous sommes entrés dans l'Eglise, dans l'espérance que nous y pourrions voir votre épouse. Nous l'avons vue. Elle étoit à genoux sur un prie-Dieu, vêtue de noir, comme M. de R..... nous la dépeignoit hier. Je l'ai remis aussi tôt, quoique nous ne l'ayons vue d'abord que par derriere. Mon dessein n'étoit pas qu'elle pût nous appercevoir. Je souhaitois encore moins que vos enfans pussent la reconnoître. Cependant je n'ai pû rélister à l'envie de demeurer jusqu'à ce qu'elle tournat la tête, pour qui con à l' fin not que

VOI

tite

tio reg dre ret

> fer cés qu cri

lei vo re ro dr

fai

m qu pe

V

.

n

)--

1.

ui

ın

el.

us

11-

nt

au

a-

à

f-

0-

de

la

11,

rd

Dit

Je

ns

je 11-

ur

voir seulement son visage, & nous retiter aussi-tôt. Nous étions à la grille qui sépare le Chœur de la Nef, & par conséquent assez loin d'elle, qui étoit à l'autre bout du Chœur. Elle s'est enfin tournée. J'ai peine à croire qu'elle nous ait distingué tout d'un coup; car quoique j'aye remarqué quelque émotion sur son visage, elle paroissoit nous regarder d'un œil incertain. J'allois prendre vos deux fils par la main & me' retirer promptement; mais ces pauvres enfans ont reconnu ausli-tôt leur malheureule mere. Je ne puis vous représenter avec quelle ardeurils se sont élances pour aller à elle, sans considérer que la grille les en empêchoit. Leurs cris, ou plûtôt leurs gémissemens, ont fair resentir toute l'Eglise. Ils passoient leurs bras au travers de la grille; ils vouloient prononcer le nom de leur mere; ils ne pouvoient articuler leurs paroles. On n'entendoit qu'un bruit tendre & confus, qui eût touché la dureté même. Mais ce n'étolt que le commencement de la scène. Vous jugez bien que leur mere n'a point tardé à les appercevoir. Il est impossible que vous vous figuriez l'impétuofité avec laquelle elle s'est précipitée pour venir à eux. Kkiv

fe.

TO

ar

V

po

p:

d

1e

a

V

e

l

9

1

Cela passe toute imagination. Elle accouroit les bras ouverts, fans faire attention au lieu ni aux perfonnes; & dans le transport où elle étoit, je craignois qu'elle ne se tuât contre la grille. Mais cette violente agitation ayant épuisé ses esprits en un moment, elle est tombée sans connoissance au milieu du Chœur. Ce spectacle a troublé les Religieules. Elles sont venuës à elle, pour lui donner du secours. Je voulois faire fortir pendant ce tems-la vos deux fils de l'Eglise. Je n'ai pû en venir à bout. Leurs larmes & leur cris redoubloient en voyant leut mere étendue par terre, & ils continuoient de tendre les bras, & de se presset de toutes seurs forces contre la grille. A la fin le plus jeune est tombé aussi à mes pieds, sans le moindre fentiment.

Ce récit m'émut juiqu'au fond du cœur. J'étois debout. Je suppliai ma Belle-Sœur de me laisser respirer un moment, & de me permettre de m'asseoir. Elle reprit ainsi son discours. Madame Lallin s'est chargée aussi-tôt de porter cet enfant à l'air, pour le faire revenir plus aisément. Je n'ai point quitté votre aîné, à qui je craignois qu'il n'arrivat bien-tôt la même chose. Il s'est sou-

tenu néanmoins avec plus de force. Le secours des Religieuses ayant rappellé votre épouse à elle-même, elle s'est fait amener à la grille. C'est-là que vous eussiez été attendri jusqu'à l'excès, de voir & d'entendre le fils & la mere. Ne pouvant s'embrasser, ils tenoient la bouche collée sur la grille qui les séparoit, & on les entendoit prononcer d'une maniere toute passionnée, les tendres noms de mere & de fils. Votre épouse a pris ensuite les mains de son enfant, & les a baisées mille fois, en les arriosant de ses larmes. Comme elle ne voyoit plus l'autre, elle a demandé avec empressement ce qu'il étoit devenu. Je lui ai dit qu'il s'étoit trouvé mal, & qu'il étoit dehors pour un moment. Ma réponse lui a fait faire attention que c'étoit à moi qu'elle parloit. Ah! ma sœur, s'est-elle écriée, est-il vrai que je vous revois? Que je vous ai d'obligation de m'amener mes chers enfans! Est-ce l'amitié qui vous inspire encore cette compassion pour une misérable? Voyant toutes les Religieuses autour d'elle, son trouble ne l'a pas empêché de faire réflexion, qu'il pouvoit m'échapper quejque chose dont son intérêt demandoit qu'elles ne fussent pas informées; de

u

a

r.

er

ir

0-

ri.

110

forte que sans me laisser le tems de répondre, elle m'a prié de me laisser conduire avec ses enfans dans une chambre, où elle alloit se rendre pour m'entretenir.

J'ai balancé, continua ma Belle-Sœur, si je devois lui accorder cette légere faveur; non que je ne fusse effectivement fort touchée de l'état où je la voyois; mais il m'est venu à l'esprit, que j'étois dans un Couvent; que c'est une espece de prison, où l'on pouvoit retenir vos deux fils; enfin, que j'avois quelque chose à craindre, & des précautions à garder. Je lui ai répondu que j'étois obligée de partir promptement, que je n'osois m'arrêter à Chaillot sans votre permission, & que je vous demanderois celle de la venir voir une autre fois. Quoi! a telle repris avec un ruisseau de larmes, vous refusez de me parler un moment? vous ne m'accorderez point la satisfaction d'embrasser mes enfans? C'est lui-même sans doute qui vous force à cette cruauté; car, hélas! que vous ai-je fait, & pourquoi me hairiez-vous? Votre fils d'un autre côté me conjuroit si instamment de consentir à ce qu'elle désiroit, que j'étois à demi ébranlée. Madame Lallin est rentrée pendant ce tems-là avec le petir Thoms. A peine votre épouse a-t-elle apperçu cette Dame, qu'elle a poussé un cri douloureux, & qu'elle est retombée dans son évanouissement. Les Religieuses, considérant le désordre que cela causoit dans l'Eglise, l'ont emportée sur le champ pour la secourir dans un autre lieu. L'une d'elles m'a proposé d'entrer dans une chambre où j'aurois toute la liberté de la voir. Mais la crainte de vous déplaire, & de m'exposer à l'inconvénient que je vous ai dit, m'a fait prendre le parti de remonter aussi-tôt en carrosse, & de revenir droit à la maison. J'aieu beaucoup de peine à me faire obéir de vos enfans, qui vouloient demeurer absolument avec leur mere. Il a fallu les menacer de votre colere, & les faire emporter de force par vos Laquais. Je leur ai promis, pour les consoler, que nous prendrions un autre jour pour retourner ensemble à Chaillot, & je leur ai defendu de vous parler de tout ce qui s'étoit passé. Je ne sais, ajouta-t-elle, ce que c'est qu'un homme que vos Laquais ont vu courir après nous. Ils l'ont apperçu qui venoit d'abord à toute bride. Lorsqu'il a été assez proche pour reconnoître le carrosse, il nous a suivi doucement jusqu'ici, & il n'est retourné sur ses pas, après nous avoir vu entrer dans la maison.

Ma Belle-Sœur me regarda en finissant, pour savoir ce que je pensois de ce qu'elle venoit de m'apprendre. Je vous avoue, lui dis-je, que votre récit m'a touché autant que vous l'aviez prévu. Je ne sai si c'est amour ou compassion; mais il est certain que je sens quelque chose au fond de mon cœur qui combat encore en faveur de ma criminelle épouse. Hélas! quel est mon fort, ajourai-je avec un profond Toupir. Le commun des hommes a besoin d'efforts, dit-on, pour s'exciter à l'amour & à la constance, après quelques mois d'un mariage heureux & paisible; & moi j'ai des violences continuelles à me faire oublier pour une infame qui m'a couvert de honte, & que toutes sortes de raisons me devroient faire hair! Je ne vous croyois pas si à plaindre, me répondit ma Sœur. Je m'imaginois que nous avions plus d'obligation à la belle Cécile, & que ses charmes vous avoient fait retrouver un peu de repos. Je ne vous cacherai pas que je l'aime, interrompis-je; & vous ne sauriez en douter,

puisque je pense sérieusement à l'épouser. Elle m'a fait même sentir pendant quelque tems des transports, qui m'ont semblé plus vifs que tout ce que j'avois jamais éprouvé. Mais je vous confeile que je ne connois plus rien à ce que je sens, & que le désordre est égal dans mon cœur & dans ma raison. Figurezvous un homme déplacé & comme perdu, qui cherche à se retrouver, mais qui s'attache par désespoir à tout ce qui amuse son inquiétude & qui flatte sa douleur. Voilà ma triste image. Je vous parle, ma Sœur, avec une ouverture que je n'ai encore eûe pour personne. La nature m'a donné un cœur trop tendre. Les plus grands maux qui pussent m'arriver, étoient ceux qui m'ont fait perdre ce que j'aimois. Peut-être m'en serois-je consolé, par la même raison qui me l'a fait perdre, si j'eusse été capable d'éteindre en même tems mon amour. Mais il m'est resté tout entier, avec le cruel tourment de n'en plus voir l'objet. J'ai langui long tems dans les plus violentes agitations de la tristesse. Vous n'en avez jamais connu tout l'excès Elle devoit durer naturellement jusqu'à la fin de ma vie. Cependant elle a diminué aussi tôt que j'ai aimé Cécile. Vous savez qu'elle est charmante, je l'af reconnu tout d'un coup. Mon cœur, comme je vous l'ai dit, étoit plein de sentimens; ils ont pris leur cours vers elle; & le retour que j'ai trouvé dans son affection les a augmentés autant qu'ils pouvoient l'être. Mais si je juge de tout ce que j'ai senti jusqu'à présent pour elle, par ce que j'éprouve à l'inftant que je vous parle & par le trouble où vous me vîtes hier, je dois avouer qu'elle ne m'a presque rien inspiré, & que cette passion qui me porte à l'épouser est l'ouvrage d'une autre. Oui, je n'ai fait que lui transporter tous ses sentimens que j'avois déja : ce n'est point elle qui les a fait naître. Je ne doute point que cela ne vous paroisse obscur. Ne demandez pas néanmoins que je m'explique davantage. Je ne le pourrois sans honte. l'évite moi-même avec soin de tourner mes propres yeux sur ce qui se passe audedans de moi. Je ne veux ni ne puis me connoître.

Ma Belle-Sœur avoit beaucoup d'esprit. Elle comprit que j'étois peut-être à la veille de retomber dans mes anciennes agitations, & que j'avois besoin d'être soutenu. C'est ce qui lui sit donner à sa réponse un tour auquel je ne m'attendois ex qu êt

to d' qu'à

fa

fai fu di

un

le un rai

qui de tar tra

no gn qu

de qu pas, après la maniere dont elle m'avoit parlé de Fanny. Elle me dit, qu'elle comprenoit une partie de ce que je lui expliquois avec tant d'obscurité; mais que dans quelque disposition que je pusse être encore à l'égard de mon épouse, sa faute étant d'une nature à m'interdire tout espoir de réconciliation, elle étoit d'avis, si je lui demandois son conseil, que je devois m'attacher plus que jamais à Cécile, & continuer de laisser suivre à mes sentimens le cours que je leur avois fait prendre; qu'il importoit peu qu'elle fut leur source, lorsque l'objet en étoit digne, & l'exercice agréable; que c'étoit un défaut qu'elle m'avoit reconnu depuis longtems, de raffiner trop sur la nature & le principe de mes affections; qu'il falloit un peu plus de simplicité, & moins de raisonnement, pour se rendre heureux; que de tout ce qu'elle venoit d'entendre de ma bouche, elle n'approuvoit rien tant que la résolution où j'étois de ne plus travailler avec tant de soin à me connoître; que le trouble dont je me plaignois venoit de mes réflexions, plutôt que de la situation naturelle de mon cœur; qu'elle ne voyoit rien après tout de si triste & de si fâcheux dans le train que prenoit ma fortune; qu'à la vérité,

S

j'avois perdu une épouse que j'aimois, mais que c'étoit un bonheur pour moi d'en être délivré, puisqu'elle ne méritoit point mon affection; que j'en retrouvois une aimable dans Cécile; que je ne devois plus penser qu'à elle, & compter que les souvenirs les plus amers du passé se dissiperoient bientôt dans ses bras, sur-tout lorsque nous serions passés en Angleterre. Quoique je goûtasse une partie de ces conseils, & que je fusse résolu de les suivre, ils ne me rendirent pas le cœur plus tranquile ni l'esprit plus libre. Elle me demanda en me quittant, si je trouverois bon qu'elle retournat quelque jour à Chaillot. Je lui laissai la liberté de faire ce qu'elle jugeroit à propos.

Le lendemain vers midi on m'annonça un Ecclésiastique, qui m'avoit démandé à la porte sous le nom de Cleveland. Quoique je fusse surpris de me voir connu de quelqu'un sous ce nom, je le fis introduire. Il m'apprit d'abord, qu'il étoit Chapelain du Couvent de Chaillot, & que mon épouse lui ayant reconnu de la probité & de la discrétion, n'avoit pas fait de difficulté de lui confier toutes les avantures & les miennes : qu'elle l'avoit chargé de me venir conjurer au

non

de po m ôt da de av tie

no

de

to bo qu pa qu pro

> po qui me de fils

inc for épi apl da

em lel do

nom de Dieu, & de tout ce que j'avois de plus cher, de lui accorder la satisfaction de voir & d'embrasser ses enfans: que je pouvois lui faire perdre la qualité de mon épouse, mais que je ne pouvois lui ôter celle de mere : qu'elle languissoit dans l'attente de cette faveur; & que depuis qu'elle les avoit vus la veille, elle avoit souffert mortellement de l'impatience de les revoir : qu'elle me souhaitoit dans mon nouveau mariage tout le bonheur que je m'y promettois, & qu'elle donneroit encore la meilleure. partie de son sang pour y contribuer: qu'elle ne me troubleroit jamais par sa présence, ni par ses reproches; mais que pour prix de cette soumission aveugle qu'elle avoit toujours eue pour toutes mes volontés, elle me supplioit à genoux de ne pas lui refuser la vue de ses deux fils: qu'au reste je ne devois pas être inquiet de ce qu'il m'avoit demandé sous le nom de M. Cleveland; que mon épouse ayant fait suivre mon carrosse après être revenue la veille d'un fort dangereux évanouissement qui l'avoit empêchéd'apprendre de MadameBridge le lieu de ma demeure, elle l'avoit sçu du domestique qu'elle avoit envoyé après elle; mais que ne sachant point que Tome III.

t

a

alé

d.

ir

le 'il

de,

oit

tes

au

l'eusse changé de nom, elle n'avoit pû le deviner; & qu'il n'avoit appris qu'à ma porte que je ne voulois point être connu pour le fils de Cromwell, ce qu'il me promettoit de ne révéler à personne.

P

C

le

q

re

fu

in

re

q

bo

re

jo

di

O

lo

qu

qu

ſe

hi

e,n

Lorsqu'il eut fini ce discours avec beaucoup de douceur & d'honnêteré, il prit un air plus grave; & comme j'avois été assez frappé de l'entendre pour avoir besoin de méditer un moment ma réponse, il eut le tems de la prévenir. Voilà, Monsieur, reprit-il, ce que Madame votre épouse m'a chargé de vous dire. Je vous l'ai rapporté mot pour mot, suivant les ordres pressans qu'elle m'en a donnés. C'est elle qui vous a parlé jusqu'à présent par ma bouche. Mais vous me permettrez de m'expliquer moi-même un moment, avec la liberté que me donne mon ministere. Est-il croyable; Monsieur, qu'avec autant de bonté & de sagesse que vous en avez toujours marqué dans votre conduite, & que votre épouse elle-même vous en attribue, vous ayez pu prendre une résolution aussi étrange que celle que vous êtes à la veille d'exécuter? Je conçois qu'un homme raisonnable se laisse quelquefois surprendre par une passion déréglée, & qu'il peut

oublier pendant quelque tems son devoir. Mais passer toutes les bornes, rompre les nœuds les plus sacrés, renoncer à toute vertu & à toute justice, c'est ce qui n'arrive point sans une prodigieuse corruption de cœur, & ce qui est par conséquent tout-à-fait incompréhensible dans une personne de votte caractere. Je ne vous connois que sur le rapport de votre épouse. Je vois qu'avec les justes sujets que vous lui donnez de se plaindre de vous, elle rend justice à votre mérite. Je me persuade avec raison, que vous en avez infiniment : le témoignage qu'elle vous rend, fait votre éloge & le sien. Mais quel usage en faites-vous? Où est la bonté de votre cœur, lorsque vous abandonnez une épouse qui vous adore, & dont l'esprit, la vertu, la douceur, joints à mille charmes naturels, auroient dû fixer éternellement votre tendresse? Où est votre esprit & votre jugement, lorsque vous lui présérez une semme qui n'a gueres d'autre mérite que celui que votre passion lui prête? C'est par

ses propres yeux que j'en juge. Je la vis

hier à Chaillot. Dieu! quelle différence

entre elle & ce que vous lui sacrifiez !

Enfin, où est le soin de votre honneur;

3

e

n

e

15

ſe

Z

ge

é-

n-

re

UE

Ll ij

lorsqu'avec tant de lumieres vous vous rendez l'esclave d'une passion honteuse, & que vous vous exposez à la raillerie de tous ceux qui connoîtront votre aventure?

Je voulois interrompre cette injurieuse harangue, où le bon sens me paroissoit aussi peu ménagé que l'honnêteté. Il continua avec le même feu. Un moment, Monfieur, me dit-il, un moment, je n'ai que deux mots à ajoûter; & comme il n'y a point d'apparence que j'aie l'honneur de vous revoir souvent, j'aurai la satisfaction d'avoir fait mon devoir, & de laisser peut-être une matiere utile à vos méditations. Je ne vous ai fait encore envisager dans votre conduite, que ce qui blesse la raison & l'honnêteté morale; mais la croyez-vous plus à couvert de reproches du côté de la conscience & de la Religion? de quel droit & sur quel prétexte pensez-vous à rompre les saints engagemens du mariage? J'ignore quelles sont les Loix de la Religion que vous profesfez; mais en est-il d'assez détestables pour autoriser la violation de vos sermens, lorsque votre épouse est fidelle à observer les siens? Je sais qu'elle a eu la foiblesse d'y prêter son consentement;

fir qu ex

VC

je

fe

eff

po far d'a ef M

ge M qu Je

te

ef té: pa pa

q!

ch id qu de

tii pa je lui en ai fait un juste scrupule. Elle ne se défend que par la résolution où elle est, dit-elle, de vous prouver jusqu'à la fin de sa vie par son obéissance & sa sonmission, qu'elle ne mérite point le tort que vous lui faites. Il est clair que cet excès de bonté ne la justifie pas. Mais vous l'êtes bien moins, vous qui vous portez-au crime sans aucun pretexte & sans raison, qui n'en sauriez apporter d'autre qu'une passion déréglée, qui en est elle-même un très-énorme. Voilà, Monsieur, ajoûta-t-il, ce que mon ministere, & l'intérêt que tous les honnêtes gens doivent prendre à la cause de Madame votre épouse, m'ont fait croire que je pouvois vous dire ici sans temoins. Je l'ai fait sans ménagement. Je souhaite que mon zèle produise sur vous quelque effer. Il me reste d'apprendre vos volontés, par rapport à la commission principale qui m'a procuré l'honneur de vous parler.

Quoique je fusse extraordinairement choqué de ce discours, & que dans les idées où j'étois je dûsse y trouver presqu'autant d'injures & d'absurdités que de paroles, il y avoit néanmoins quantité de choses sur lesquelles je n'eusse pas resulé de m'expliquer, s'il m'eut été

e

n

n

r

9

n

9

ri

jı

n

9

e.

17

ta

p

a

to

fe

t

adresse par tout autre qu'un Ecclésiastique. Mais le souvenir récent de la malignité du J... m'inspira de la défiance. Malgré le trouble où j'étois, j'eus afsez de modération pour me contenter de répondre au Chapelain, que je lui pardonnois ses invectives; que s'il étoit aussi bien qu'il me l'assuroit avec mon épouse, il devoit se plaindre à elle de ce qu'elle ne s'étoit ouverte à lui qu'à demi, ce qui marquoit assurement peu d'estime & de confiance; qu'en s'ouvrant davantage, elle pourroit lui apprendre quantité de choses qui diminueroient peut-être ce qu'il appelloit son zéle; qui serviroient à lui faire appercevoir plus de raison, d'honneur & de religion qu'il n'en trouvoit dans ma conduite. Pour ce qui regardoit mes enfans, je lui promis de les envoyer quelquefois à Chaillot, n'étant point assez injuste pour les priver toujours du plaisir de voir leur mere. Il me demanda la permission de les voir, & de les embrasser de la part de celle qui l'envoyoit. Je ne balançai pas un moment à la lui accorder.

Il me fut impossible d'écarter les réflexions qui m'assaillirent après son départ. Je me rappellai, comme malgré

DE MR. CLEVELAND. moi, jusqu'aux moindres expressions de son discours & de ma réponse. L'unique point que je crus démêler clairement parmi les reproches obscurs qu'il m'avoit faits, fut le caractere de ma nouvelle épouse. Je ne doutai point que cette femme d'un mérite si infé. rieur à celui de Fanny, & dont-il avoit jugé lui-même à Chaillot par ses propres yeux, ne fût Madame Lallin, que mon épouse se figuroit apparemment que je devois épouser. Je souris de cette erreur. Mais ne comprenant rien à tout ce qu'il avoit ajouté, je conclus seulement, que c'étoit un effet de l'adresse de Fanny, qui pour conserver sa réputation dans le Couvent tâchoit de déguiler son infamie, & de faire retomber sur moi tout le blâme denotre séparation. Quoique cette conduite fût assez naturelle, après celle que j'étois toujours persuadé qu'elle avoit tenue, j'en ressentis une vive indignation. Ce sentiment servit même à diminuer le trouble qui ne me quittoit point, & qui accompagnoit toujours son idée. Voyez, disois je, de quoi devient capable une femme qui à une fois oublié son devoir! Un crime entraîne presque tous les autres. Fanny étoit droite,

1

a

S

T

It

S

e

-

é-

é-

ré

sincere, incapable de dissimuler. La voila fourbe & artificieuse. Elle s'est deshonorée par le plus honteux désordre, & elle veut conserver toute la gloire de l'innocence. Ah! perfide, qui t'eût jamais soupçonné de porter un cœur si lâche, & d'y renfermer le germe de tant d'horseurs & d'infamies ! A quels signes s'assurera-t-on jamais d'avoir bien connu dans une femme, ta modestie, la pudeur, la sincérité, la tendresse conjugale, & toutes les autres vertus? J'allai au Parc après ces réflexions, pour chercher ma consolarion ordinaire dans la vue & l'entretien de Cécile. L'impression qui me restoit de ce qui venoit d'arriver, me fit pousser encore un profond soupir en entrant dans sa chambre. Cette aimable fille s'appercevoit fort bien de la mauvaise assierte de mon ame, sans doute même qu'elle en devinoit la cause. Mais elle étoit convaincue que je l'aimois, & elle avoit ellemême une tendresse infinie pour moi. Elie me recevoit comme un amant chéri, mais malade, qui avoit besoin d'être soulagé par sa honte & son indulgence. Elle me regardoit quelquefois avec langueur & inquictude. Je remarquois alors dans ses yeux tous les tendres mouvemens

a

fi

fe

u

P

I

n

P

P

mens de son ame; & sortissé en quelque sorte par le témoignage de sa compassion, je la remerciois de ce sentiment qui convenoit si bien à mes maux.

Mr. de R.... s'employoit pendant ce tems-là sans relâche à presser l'affaire de mon divorce. Il l'avoit proposée an Consistoire de Charenton; & quoique les Protestans fusient si maltraités en France qu'ils se voyoient tous les jours enlever quelqu'un de leurs Priviléges; il avoit eu assez de crédit pour faire passer les Anciens sur leurs craintes, & les faire consentir à recevoir ma Requête. Le jour étoit déja marqué pour la déposition des témoins. Ma Belle-Sœur, sa fille, Madame Lallin, & mes principaux domestiques, devoient être entendus par les Commissaires, & la conclusion ne pouvoit traîner long-tems après des rapports si unanimes & si positifs. Ce fut sans doute le Ciel qui prit soin d'arrêter cet aveugle projet, dans un tems où il ne paroissoit plus que rien pût s'opposer à l'exécution. Je souhaitois moi-même d'en voir bientôt la fin; non que je ne fuse toujours combattu par des inquiétudes & par des craintes, qu'un esprit plus timide eût regardé peut-être comme autant de malheureux présages : mais je m'étois persuadé, sui-Tome, III. Mn

e

e.

1-

TS

vant la réflexion de ma Belle-Sœur, que mon mariage étoit l'unique moyen de les dissiper. D'ailleurs, les charmes de Cécile agissoient sur moi avec leur empire ordinaire; ou s'il étoit vrai, comme je l'avois dit à ma sœur, que cette belle personne ne m'eut rien inspiré, le transport que je lui avois fait de mes sentimens étoit si parfait & si sincere, qu'il produisoit tous les effets d'une vé-

ritable passion.

Quelques jours s'écoulerent, jusqu'à celui qui étoit marqué par le Consistoire pour entendre les dépositions de ma famille. Le matin même de ce jour fatal on vint m'avertir qu'un Chanoine de Saint Cloud, nommé M. Audiger, avec lequel j'avois lie quelque connoissance, demandoit avec empressement à m'entretenir, & qu'il avoit avec lui un inconnu qui ne marquoit pas moins d'envie de me voir. J'étois seul dans ma chambre assis sur un lit de repos, où je m'entretenois tristement de ce qui devoit s'exécuter l'après-midi; & cette pensée ayant augmenté dès le matin ma mélancolie habituelle, j'avois déclaré à mes gens que je ne serois visible ce jourlà pour personne. Cependant, ayant quelque considération pour M. Audiger, qui étoit un homme d'esprit & de

merite, je donnai ordre qu'on me l'amenât dans le lieu même où j'étois. Il entra avecl'inconnu qui l'accompagnoit. Pardonnez mon importunité, me dit-il, je n'aurois pas insiste après avoir appris de vos domestiques que vous étiez dans le dessein de ne voir personne aujourd'hui, mais je me suis chargé d'introduire chez vous ce Gentilhomme, qui m'est recommandé par un ami, & qui a des affaires pressantes à vous communiquer. Je les priai tous deux de s'asseoir. L'étranger étoit un homme dont je reconnoissois l'air & la taille. Mais son mouchoir qu'il tenoit devant sa bouche, comme si ses dents lui eussent causé quelque douleur, & une grande perruque qui lui cachoir une partie du visage, ne me permirent pas d'abord de le remettre entierement. D'ailleurs, j'auroiseu le même embarras quand il auroit paru dans son état naturel. Je n'en aurois pas cru mes yeux. Je ne me serois pas persuadé aisément qu'un malheureux que je croyois mort, & à qui toutes sortes de raisons devoient faire craindre ma présence s'il étoit vivant, pût se trouver tranquilement dans ma propre mailon au moment que je m'y attendois le moins.

-

a

je

e-

te

1a

à

ır-

nt,

di-

de

Aussirôt qu'il fut assis, il me laissa voir son visage à decouvert. Je me re-

Mmij

mis alors clairement ses traits. Cependant, le peu de vraisemblance que je trouvois dans mes idées, & la surprise extrême que me causoit cette avanture, me tinrent encore un moment dans l'incertitude. Mille mouvemens tumultueux s'élevoient dans mon ame, lorsqu'il se hâta lui-même de m'éclaircir. Vos yeux ne se trompent pas, me dit-il en Anglois, pour n'être pas entendu du Chanoine, je suis Gelin. J'ai eu recours à ce déguisement pour m'introduire chez vous, sans être reconnu de votre famille. Parlons donc sans bruit; & si vous êtes homme d'honneur, ne permettez point que je reçoive ici d'insulte. Vous me haissez, continua-t-il avec beaucoup d'assurance, je ne m'en plains pas, je vous ai fait assez de mal pour mériter votre haine. Aussi ne suisje point ici pour rechercher votre amitié. J'y viens combler la mesure de mes crimes. J'ai séduit votre épouse, j'ai massacré votre frere & mon ami. Je veux maintenant vous arracher la vie à vous même, ou perdre la mienne par vos mains. Il faut que nous nous voyons l'épée à la main. Convenons du tems & du lieu.

Ce discours furieux arrêta les marques d'étonnement que j'aurois sans

doute laissé paroître en le reconnoissant. Dans la premiere indignation que je ressentis, il ne s'en fallut rien, que me levant avec fureur je ne m'efforçasse de le punir par mes mains de toutes ses perfidies Cependant, un moment de réflexion me fit comprendre qu'étant seul & sans armes, la violence me réussiroit peut-être mal avec un homme de ce caractère. Il n'y avoit point à déliberer non plus sur le duel qu'il me proposoit. L'honneur & la raison me défendoient également de l'accepter. C'étoit à la Justice publique que l'un & l'autre m'obligeoient de remettre ma vengeance. Toute la difficulté consistoit à me saisir d'un scélérat si effronté, qui ne s'étoit pas sans doute introduit chez moi sans précautions, & que je jugeois muni de quelques pistolets, outre une longue épée, dont il sembloit affecter de faire parade. Je demeurai quelque tems en silence à chercher le moyen de m'assûrer de lui, & à réfléchir sur les raisons qui pouvoient lui faire désirer ma mort. Son impatiente fureur paroissoit dans tous ses mouvemens. Il me pressa de répondre, en me conseillant, avec quelqu'es railleries ameres, de ne pas refuser le combat, autant pour ma sûreté, ajou-

il

n

al

S-

i-

es

ai

e

ie

ar

ns

ns

ar-

ins

Mm iii

ta t-il, que pour mon honneur. Je pris enfin mon parti, & quelque aversion que j'aye toujours eue pour l'artifice, je crus qu'il m'étoit permis de l'employer dans cette occasion. Je lui dis, pour l'engager à s'expliquer davantage, que j'ignorois le motif de sa haine; & que tout autre que lui m'eût peut-être regardé d'un autre œil, après le mal qu'il m'avoit fait, & le bien qu'il avoit reçu de moi; que j'acceptois néanmoins l'occasion qu'il m'offroit de punir tous ses crimes, & que je ne la laisserois pas échapper; mais que pour ôter à mes domestiques toute défiance de son projet & du mien il falloit, comme il m'en avoit prié lui-même, éviter le bruit dans ma maison, & prendre un air qui sensît moins la colère & la haine. Jelui demandai si M. Audiger savoit quelque chose de son dessein. Il m'assura qu'il n'en savoit rien. Je les invitai l'un & l'autre à déjeuner avec moi. Ils y consentirent.

Je me levai aussi-tôt pour appeller quelque domestique. Il en vint un, auquel je donnai ordre de faire préparer promptement ce qui étoit nécessaire pour déjeuner. Je m'étois avancé exprès vers la porte de ma chambre, de sorte qu'il me sut aisé de dire secrettement à mon Laquais que j'avois besoin de secours, & que ma vie étoit en danger, s'il ne se hâtoit d'avertir tous mes gens de venir à moi avec des armes. Un ordre de cette nature, donné peutêtre avec un air de trouble & de précipitation, ne pouvoit manquer de repandre en un moment l'allarme dans toute ma maison. Mes Domestiques étoient dispersés. Le mouvement qu'on se donna pour les rassembler, sit que le bruit alla jusqu'au Parc. Les Dames apprirent le danger où j'étois, & l'amitié augmentant leur frayeur, elles s'imaginerent que j'étois déja assassiné. Cécile fut la plus vive à s'allarmer pour ma vie. Elle oublia les raisons qui l'obligeoient à se tenir cachée. Elle devança ses Compagnes, qui accoururent aussi après elle, & elle fut au pied de mon escalier avant même que mes gens y fussent avec leurs armes. Gelin s'étoit peut être déja défié de quelque chose, lorsqu'il m'avoit vu parler secretement au Laquais; mais entendant quelque tumulte, & la voix de Cécile qui demandoit à grands cris oùj'étois, il ne douta point que mon dessein ne fût de le faire arrêter. La rage le saisit aussi-tôt. Il tire son épée avec plus de précipitation que je ne puis dire, & se Mm iv

e

it

15

S

à

n

n

a

r

i-

r

-

-

jette sur moi pour me percer. J'eus assez de bonheur pour écarter le premier coup; mais comme je me levois de ma chaise, en m'efforçant de le saisir, il me fit tomber sur le lit de repos qui étoit à côté de moi, & me plongea deux fois son épée au travers du corps. Je demeurai étendu & sans force, en versant deux ruisseaux de sang. Le Chanoine, qui n'avoit pû être assez prompt pour arrêter mon assassin, se jetta sur lui au moment qu'il me portoit un troisième coup, & lui saisit heureusement le poignet. L'épée tomba par terre, & roula même à quelques pas du lit. Le ma lheureux Gelin entendant mes gens qui s'approchoient, ne s'arrêta point à la prendre. Il tira de ses poches deux pistolets, & les tenant au poing, il entreprit de se sauver par l'escalier.

On conçoit que tout ce que je viens de raconter s'exécuta en un moment. Cécile n'étoit plus qu'à deux pas de ma porte. Elle fut poussée si rudement par Gelin, qu'elle ne put l'arrêter; mais laissant ce soin à mes gens qui la suivoient, elle entra toute éperdue dans ma chambre. La premiere chose qui s'offrit à ses yeux, sut l'épée sanglante de Gelin. Elle s'en saissit, & ne doutant point que le Chanoine, qui étoit auprès

417

du lit à me donner du secours, n'eût contribué à ma mort, ou qu'il n'achevât de m'ôter ce qui me restoit de vie, elle fondit sur lui la pointe baissée, pour le percer de mille coups. Je ne sais par quel hazard il put éviter sa furie. Il se tourna si à propos, que le premier coup ne porta que dans sa robe. Il s'agita beaucoup pour parer ceux qu'elle continuoit de lui allonger. Comme je conservois toute ma connoissance, je la priai d'une voix foible de l'épargner. Ma priere ne parut servir qu'à l'animer davantage. Il sembloit que m'entendant parler, ce témoignage qu'elle avoit de ma vie, lui fit trouver de la joie dans les efforts qu'elle faisoit pour me venger. Heureusement pour le Chanoine, une partie de mes gens vint le tirer d'embarras. Drink étoit à leur tête. Il avoit arrêté Gelin, malgré sa hardiesse & sa résistance. Ce perfide, voyant neuf ou dix hommes armés au bas de l'escalier, avoit d'abord menacé de casser la tête au premier qui s'opposeroit à son passage. Mais Drink, qui étoit plein de résolution, ne lui avoit répondu qu'en s'approchant de lui le pistolet à la main, & en lui ordonnant fierement de mettre bas les siens. Cette vigueur l'avoit rellement déconcerté, qu'il s'étoit laissé saisir au collet. Il

avoit été facile ensuite de le désarmer, & quatre de mes Laquais étoient demeu-

rés à le garder.

Drink fut surpris en entrant dans ma chambre, de trouver M. Audiger aux mains avec Cécile. Me voyant blessé, & étendu sur mon lit, il s'imagina comme elle que cet honnête Chanoine étoit un de mes assassins; & loin de courir à son secours, je crus remarquer à son incertitude qu'il n'eût pas été fâché de le voir punir par les mains d'une fille. En effet, s'il eût été criminel, il n'y avoit guères de châtiment plus convenable à sa qualité d'Ecclésiastique. J'ordonnai qu'on ôtât l'épée à Cécile. Elle la céda alors volontairement, & s'approchant de moi, elle me donna les plus tendres marques de son inquiétude & de sa douleur. Ma Belle-Sœur arriva en même-tems, avec Madame Lallin & ma Niéce. Elles s'employerent ensemble à visiter mes plaies. On se hâta de faire venir un Chirurgien de Saint-Cloud: il les trouva toutes deux dangereuses; mais il ne put décider tout d'un coup si elles étoient mortelles. Son principal motif d'espérance sut de me voir conserver toute ma liberté d'esprit dans une si grande émotion, & malgré la perte d'une partie de mon sang.

Le voyage qu'on fit à Saint-Cloud pour avertir le Chirurgien, produisit un effet facheux pour mon assassin. J'avois ordonné qu'on le gardat soigneusement, dans le dessein de me le faire amener à ma chambre lorsque le premier appareil seroir mis à mes plaies, & de l'interroger sur les raisons qui l'avoient porté à son horrible entreprise. Mais le Laquais qui fut envoyé à Saint-Cloud, n'ayant point reçu ordre de se taire, avoit publié tout ce qui s'étoit passé chez moi. L'avanture fur rapportée aux Chefs de la Justice du lieu, qui se crurent en droit de faire amener le Criminel dans leurs Prisons. Ils l'envoyerent prendre chez moi par quelques Archers. J'étois alors occupé avec le Chirurgien; & la crainte de me causer un nouveau trouble, dans le danger où l'étois, empêcha mes gens de me le faire savoir. Je n'approuvai point leur discrétion, lorsqu'ayant demandé des nouvelles du Prisonnier, on me répondit que la justice de Saint-Cloud l'avoit fait enlever. Outre que je me sentois assez de générolité pour lui pardonner, je perdois l'espérance d'apprendre ce qui m'avoit attiré sa haine. Monsieur Audiger, qui s'étoit reconcilié avec Cécile, & que j'avois prié de me donner quelques lumieres sur

y

r-

le

p-

us &

en

na à

ire

: il

es ;

pal

on-

une

ce triste accident, m'avoit protesté qu'il ne connoissoit Gelin que de ce jour, & qu'il ne me l'avoit amené qu'à la priere du Chapelain de Chaillor qui lui avoit demandé cette faveur par un mot de lettre. Cette recommandation du Chapelain me faisoit bien comprendre que mon épouse n'avoit pas rompu tout commerce avec Gelin; mais quoique je ne pusse attribuer la profession qu'elle faisoit avec cela de mener une vie dévote & falutaire, qu'à une damnable hypocrisie, je n'osai porter mes soupçons jusqu'à me défier qu'elle eût quelque part au dessein de ma mort, ni même qu'elle en eût la moindre connoissance. Ce ne seroit plus une semme, disois-je, ce feroit un monstre, un furie détestable; je tâchois d'écarter cette pensée, comme si j'eusse appréhendé de me rendre coupable en m'y arrêtant volontairement. Elle m'avoit même causé une espece de frémissement, en se présentant à mon esprit la premiere fois. Cependant elle y revenoit toujours, malgré les efforts que je faisois pour la rejetter, & elle n'y revenoit point sans me causer un des plus tristes sentimens que j'eusle encore éprouvés. Ma Belle-Sœur s'apperçut que Jétois extrémement agité. Elle me demanda de quoi mon imagination s'occu-

poit. Mais que pensez-vous, lui dis-je, de cette intelligence de Gelin avec le Chapelain de Chaillot? Seroit-il possible que la misérable Fanny...... Je n'osai achever. Ma sœur comprit fort bien le reste. Elle baissa les yeux, & elle demeura sans me répondre. Je la priai de s'expliquer. Elle ne le fit qu'avec peine; mais elle me confessa à la fin que Madame Lallin, Cécile & elle-même, avoient les mêmes craintes que moi, depuis ce qu'elles avoient entendu de M. Audiger. Cette cruelle confirmation d'un doute que j'avois regardé d'abord comme un crime, fit sur mon cœur une mortelle impression. Je sentis couler de mes yeux des larmes amères. O Dieu! m'écriai-je, vous mettez donc le comble à tous les malheurs dont vous m'avez accablé. Barbare Fanny! hélas! que t'ai-je fait? Il ne manque donc plus à ton plaisir & à tes crimes, que de me percer le cœur! Cécile étoit présente. Loin de s'offenser de mes plaintes, je voyois dans ses yeux qu'elle y étoit sensible. Ah! Cécile, Cécile, lui dis-je, en la regardant tristement, il n'y a plus que votre bonté qui puisse me consoler. Je haïrois la vie que le perfide Gelin, & une épouse encore plus cruelle, n'ont pû m'ôter, si je n'avois la douce assurance d'en passer une toute heureuse avec vous.

t

;

le

1-

t.

le

n

le

ts

y

re

ue

cu-

Son pere, qui avoit fait marquer ce jour-là pour l'assemblée des Commissaires & pour la déposition des témoins, s'étoit rendu de bonne heure à Charenton. Il fut fort surpris de n'y pas voir ma famille à l'heure dont on étoit convenu. Il vint chez moi vers le soir. & il trouva une trop juste excuse dans les funestes nouvelles qu'il apprit en arrivant Son premier sentiment fut de poursuivre avec chaleur le procès de Gelin, & de remonter jusqu'à la source de son attentat, pour en découvrir tous les complices. Je tâchai de modérer cette ardeur. Non, lui dis-je, je craindrois trop d'apprendre ce que je veux toujours ignorer. Songez d'ailleurs que mon honneur y est intéressé. Voulez-vous que j'aille informer le public de ma home, & m'exposer peut - être à voir mon infâme épouse finir sa vie sur un échaffaut? Elle n'est pas digne d'un autre sort. Mais je dois le sacrifice de mon ressentiment à la mémoire de son pere, à mon propre honneur, & même au vôtre, puisque vous m'avez accordé votre fille. J'approuve donc si peu votre avis, ajoûtai-je, que je vous prie au contraire d'employer votre crédit & celui de vos amis pour arrêter le cours de la Justice & pout fauver Gelin. Je vous desirois avec impatience pour vous faire cette priere. On attend Madame au premier jour. Gagnez seulement sur les Juges de surseoir les procédures jusqu'à son retour. Je compte obtenir d'elle tout ce que je prendrai la liberté de lui demander. Il convint de la force de mes raisons, & s'étant rendu aussi-tôt à Saint-Cloud, il n'eut pas de peine à obtenir le délai du procès jusqu'au retour de Madame. On fut plus difficile à lui accorder la permission de voir Gelin dans sa prison. Je l'avois prié de la demander aux Juges, & de faire ses efforts pour tirer de lui quelque éclaircissement. Il lui fut impossible de se procurer cette faveur. Je fus assez fatisfait de celle qu'il avoit obtenue, & d'apprendre de lui que l'arrivée de Madame ne pouvoit être différée long-tems, puilque la meilleure partie de ses équipages étoit déja au Château.

En effet, elle arriva deux jours après, avec toute la Cour. Nous en sûmes avertis par le bruit des cloches, & les autres témoignages de la joie publique; car cette excellente Princesse étoit si tendrement aimée, que ses moindres absences étoient supportées avec peine. Les plaisirs ne renaissoient qu'en sa présence. Il lui restoit alors bien peu de tems, pour en goûter & pour en faire naître. Le cours de sa belle vie approchoit de sa

3

8

e

0

1

ır

ıt

ı-

fin. Fragilité des grandeurs humaines! Dans la fleur de sa jeunesse, si proche du Trône, au milieu des délices, & dans l'abondance de tous les biens qui peuvent rendre la vie chere & précieuse, elle devoit peu de jours après se la voir ravir tout d'un coup, & servir de nouvel exemple à ceux qui font trop de fonds sur les avantages de la naissance & de la fortune. Ce ne fut pas à elle seulement, que son retour devint funeste. Cécile étoit comprise dans le même Arrêt du Ciel, qui la condamnoit à mourir; & si cette grande Princesse servit de leçon aux amateurs du monde & des plaisirs, la charmante Cécile en fut une aussi terrible pour tous ceux qui estiment trop les agrémens de la nature & les charmes de la beauté. Moi seul, misérable rebut de la fortune, j'étois destiné, après tant de malheurs & d'agitations douloureuses, destiné sans le prévoir & sans l'espérer, à des retours de joie & de félicité, dont je ne me croyois plus capable par idée même & par imagination. Mais il devoit encore en coûter extrêmement à mon cœur, avant que de les obtenir; & par la disposition ordinaire de mon sort, je devois les payer bien cher, après les avoir possédés quelques momens.

Fin du Tome Troisieme.